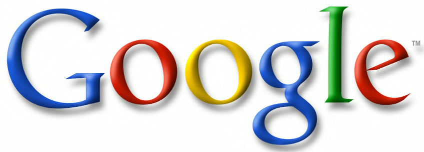
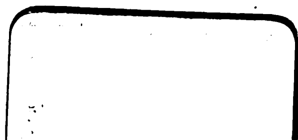





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



J. MICHELET

ET SES ENFANTS

DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

VOLTAIRE

SA VIE ET SES ŒUVRES

SA LUTTE CONTRE ROUSSEAU

1 volume grand in-18 jésus. — *Bibliothèque Moderne.* Prix : 3 fr.

5128. — CORBEIL. TYP. DE CRÉTÉ.

EUGÈNE NOEL

J. MICHELET

ET SES ENFANTS

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MAURICE DREYFOUS, ÉDITEUR
13, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 13

1878



PRÉFACE

Il existe comme source d'information sur Michelet, entre les mains de ses petits enfants:

1° Un millier de lettres écrites par lui-même, adressées à son père, à son oncle, à ses enfants, à son gendre et à un ami de la famille, témoin constant et fidèle de toute sa vie;

2° Un nombre considérable de lettres, journaux, etc., émanant de ce même entourage ; documents d'autant plus précieux qu'il s'est trouvé (circonstance remarquable) que tout le monde, autour de Michelet, écrivait bien : les uns avec grâce et naïveté comme la première madame Michelet et comme le

jeune fils Charles ; les autres avec un esprit vraiment supérieur, comme Mme D... ; d'autres avec une verve émue et charmante, comme Mme Adèle, la propre fille de Michelet ; d'autres, tels que le gendre, avec maturité et sérénité.

Toutes ces pièces contiennent dans leur ensemble une biographie de Michelet, la plus curieuse et la plus vraie ; l'homme s'y trouvant peint, en quelque sorte, du dedans et du dehors : lui, se racontant tel qu'il se sentait, sa famille tel qu'elle le voyait.

On avait d'abord songé à publier de ce recueil la partie la plus intéressante pour le public : les lettres mêmes de Michelet.

Par respect des convenances et pour ne pas donner à cette publication un caractère trop personnel, la famille avait résolu d'en charger un tiers. Il fallait un homme d'intelligence et de cœur ; on s'adressa à M. Castagnary. Les lettres originales lui furent confiées. Après les avoir lues avec émotion et respect, M. Castagnary était prêt à publier cette correspondance où se trouvent peut-être

les pages les plus éloquentes de l'historien. Mais on apprit alors que notre législation, peu précise sur ce genre de publication, pourrait rendre possible un procès qu'on voulait éviter ; et l'on résolut de surseoir.

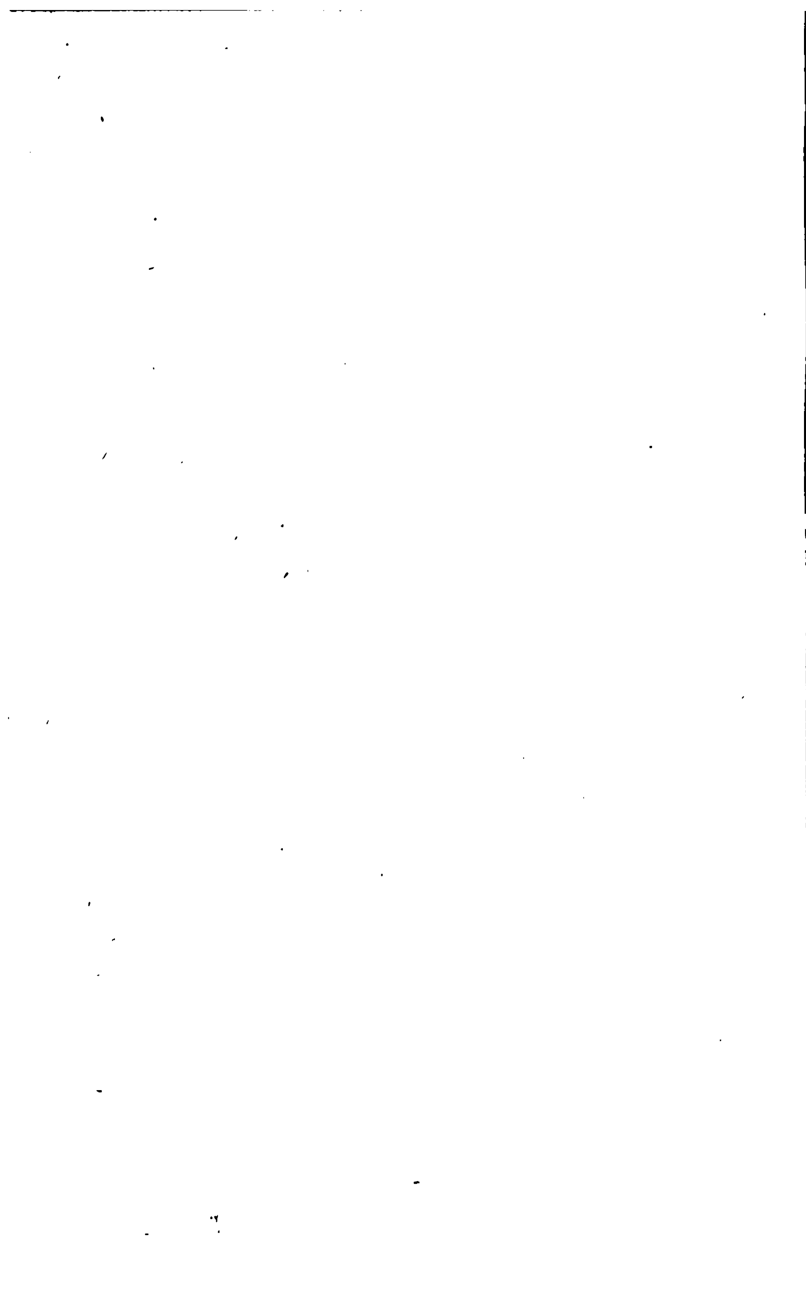
En attendant que cette publication devienne possible, l'ami dont il est question plus haut s'est demandé pourquoi les documents émanant de l'entourage de Michelet resteraient également sans emploi.

Ce livre est sorti de ses recherches et de ses souvenirs.

Un ouvrage plus complet paraîtra certainement un jour, composé d'après toutes les pièces ; et les lettres originales de Michelet y trouveront leur vraie place.

LIVRE PREMIER

1839-1842



I

Deux jeunes provinciaux, externes dans le même collége, mais non dans la même classe, avaient à faire, en partie, un trajet commun. Ils se voyaient sur la route ; mais ils se virent ainsi plusieurs années sans que l'un jamais osât adresser la parole à l'autre. Réserve, timidité, discrétion naïve, les avaient retenus, et la liaison n'avait pu avoir lieu. Il y fallut un intermédiaire ; mais dès la première entrevue, dès la première conversation qui se fit dans la rue, tout fut décidé : on se vit deux fois, on se vit trois et quatre fois par jour ; on ne se quitta plus. De santé chancelante l'un et l'autre, on devait, d'après les médecins, se promener au soleil dans la campagne : la rencontre était providentielle ;

on fit ensemble des promenades et des causeries qui plusieurs fois durèrent dix, douze et quinze heures. On emportait des livres et des vivres, et sur quelque tronc d'arbre ou sur la mousse on lisait, on commentait Homère, la Bible, Shakspeare, Gœthe, Molière..., tout cela, dans un inexprimable élan de gaieté, de sérénité, de cordialité. La nature, aussi bien que les livres, était un perpétuel objet d'enthousiasme, d'admiration et presque d'adoration. La causerie interrompue par les séparations inévitables, par les devoirs et les nécessités de famille, se continuait dans une correspondance presque quotidienne.

II

Ces relations d'amitié, qui dureut encore en 1878, commençaient en 1839 ; elles ne comptaient pas un mois d'existence qu'on eût cru y voir le résultat d'une intimité de vingt ans. L'un des deux amis — le plus jeune, — au début même de ces relations, dut aller à Paris étudier en droit. Il faut montrer au lecteur quelles naïvetés il adressait de là au camarade sédentaire. La lettre était datée du joli mois d'avril 1840 ; et ce sont, avec les réminiscences des grandes vacances dernières, des projets pour les prochaines vacances de Pâques :

« Vous aimez la campagne, les fleurs des champs au mois de mai ; nous irons ensemble nous promener le matin : le charme de ces promenades et de

ces jouissances, vous le savez, ne s'exprime guère, mais ne s'oublie jamais. Vous aimez la poésie, nous lirons ensemble André Chénier et *Macbeth* de Shakspeare. Vous aimez l'art et surtout les églises gothiques, nous commencerons les études que nous avons projetées les vacances dernières; nous visiterons les églises de Rouen, et nous irons, si vous le voulez, à Saint-Georges de Bocherville, à Elbeuf et à Moulineaux. Vous aimez à causer, nous causerons, je l'espère, longtemps et souvent. Si le temps est mauvais, nous lirons; s'il fait beau, nous courrons, et dans les deux cas nous causerons. Vous aimez le beau partout où vous le rencontrez, permettez-moi de le connaître et de le sentir avec vous, pendant les quelques jours que je passerai à Rouen. Si nous pouvons nous réunir ainsi, nous gagnerons beaucoup en paix intérieure, en désir et en amour du bien; car je pense que, dans nos conversations de l'autre année, nous étions avec notre enthousiasme beaucoup plus près de la vérité que de la folie; nous y croyions du moins et nous étions heureux. »

III

Celui qui écrivait ces enfances s'appelait Alfred D..., celui à qui elles étaient adressées Eugène N...

Tout ceci se passait à Rouen ou plutôt dans la banlieue de Rouen, au Boisguillaume, à la sente Bihorel, où Alfred D... habitait avec sa famille. Bihorel est, entre deux coteaux, un joli vallon du fond duquel se déroule un panorama immense sur Rouen et sur la vallée de la Seine. Ce vallon, très-solitaire encore et très-sauvage en 1839, monte doucement de Rouen entre deux mamelons jusque dans les plaines élevées du Boisguillaume ou Bois-de-Guillaume, ainsi nommé depuis le onzième siècle, parce que Guillaume de Normandie, le futur conquérant de l'Angleterre, s'y livrait, en atten-

dant mieux, aux plaisirs de la chasse. C'était, il y a trente-huit ans, un lieu champêtre des plus agréables. La famille D... occupait là une vaste maison de très-bel aspect, située au milieu d'un immense jardin entouré de vergers et de pépinières exploitées par le père de notre jeune étudiant. Il est vrai qu'Alfred D..., en ces années 39, 40, 41, habitait surtout Paris où il occupait, rue Taitbout, un petit appartement, avec sa mère qui n'avait pu se décider à l'y laisser seul dans un état de santé précaire.

Mme D... était une femme d'intelligence et d'instruction supérieures, spirituelle, gaie, judicieuse, de conversation toute française. Vraie fille du dix-huitième siècle et de la Révolution, elle en répandait autour d'elle l'éclat et la lumière; tout cela pourtant tempéré par l'expérience, la réflexion et des chagrins personnels. Elle n'avait pas quarante ans, et déjà les premiers symptômes s'étaient déclarés d'une maladie grave.

Seule avec son fils, à Paris, elle partageait ses études et suivait avec lui les cours du Collége de France et du Jardin des Plantes.

Au Collége de France, le cours de Michelet, qui avait commencé en 1837, était en grande réputation, et la mère et le fils n'eussent pour rien au

monde manqué une de ses leçons si brillantes.

Le fils d'ailleurs et son ami N... avaient eu pour professeur, au collége de Rouen, M. A. Chéruel, ancien élève de Michelet à l'École normale. Ils s'étaient, avec lui, épris d'admiration pour l'auteur de l'*Histoire de France* et de l'*Histoire romaine*.

Ces différents cours suivis par D..., et, plus que tous les autres, le cours de Michelet, avaient leur écho, cela va de soi, dans les lettres à N...

Bien que Michelet fît dans ses cours l'histoire de tous les peuples, c'était de la France qu'on aimait à l'entendre parler, et c'était vers elle toujours qu'il était ramené :

« La France, c'est le mélange le plus complet « de l'humanité ; traversée de tous les peuples, « inspirée et aimée de tous, elle les a aimés cha- « cun à son tour; mais elle a aimé surtout l'I- « talie, etc., etc. (Leçon de déc. 1840.)

Et le jeune étudiant ajoutait aux fragments recueillis ses propres réflexions :

« Combien je regrette de ne pouvoir vous rendre ce qu'il y a d'animé, d'incisif, de parfois enthousiaste, de très-souvent sensible, de profondément spirituel toujours, dans la forme dont M. Michelet colore ses idées et retrace le passé : c'est tantôt le narrateur à l'expression simple et concise, tantôt

l'économiste, tantôt l'artiste, tantôt le poëte, et toujours le philosophe, le moraliste, l'ami du bien dans le passé pour l'éducation de l'avenir. »

Et ailleurs :

« C'est une comédie merveilleusement variée que ces scènes tristes et gaies, grandes et misérables, dans lesquelles l'âme humaine s'agite et lutte, s'affaisse souvent et se relève toujours ; mais c'est plus qu'une comédie, c'est une admirable épopée que cette histoire de l'humanité, si complexe et si identique, tendant toujours au mieux par les souffrances mêmes que lui causent les principes mauvais qu'elle contient en elle. »

IV

Cependant il était arrivé que M. Michelet avait remarqué à son cours cette mère et son fils. D'autre part M. Chéruel chargea D..., vers ce temps-là, d'une commission pour le professeur du Collége de France. Voilà une grande joie pour l'élève; mais c'en fut une aussi pour le maître de voir arriver son jeune auditeur si assidu et si attentif.

D... plusieurs fois servit ainsi d'intermédiaire entre M. Michelet et M. Chéruel.

Les relations du reste commencèrent avec une très-grande discrétion de la part d'Alfred D... Ce fut le 4 novembre 1839 qu'il fit, à dix-huit ans, sa première visite au célèbre historien, en lui portant une lettre de recommandation du professeur rouennais.

Voici comment il résuma sur l'heure ses impressions de cette première visite :

«..... Dans un cabinet de lecture je prends copie de la lettre de recommandation que M. Chéruel m'a donnée pour M. Michelet et la cachète avec de la cire, afin que je puisse la lui présenter dans le cas où il me recevrait lui-même. Puis je cherche la rue des Postes, n° 12. Quand j'entre dans cette maison, le cœur me bat un peu ; enfin, je m'arme de courage ou plutôt de politesse.

« Je suis reçu par le père de M. Michelet, auquel je demande à quelle heure je pourrais voir son fils.

— De six à huit heures tous les soirs.

« Je me retire en faisant force salutations. Mais à peine suis-je dans la cour que M. Michelet lui-même m'appelle par une fenêtre en me priant de monter. Nouveau battement de cœur. Il s'excuse de ne point m'avoir reçu, car il doit aller aux Archives et m'offre de faire route avec lui si c'est mon chemin. Je lui dis que je vais à l'École de droit, et pourquoi j'ai pris la permission de me présenter chez lui. Je lui présente ma lettre qu'il lit fort vite en prononcant mon nom. Nous descendons : il me dit qu'il traitera cette année de la fin du quinzième et du seizième siècle.

« Je lui exprime combien je suis content de suivre

son cours tout en faisant mon droit, et quel profit j'ai tiré de la rédaction de ses leçons.

« Il me dit d'abord que ces leçons n'étant que des causeries, elles doivent n'offrir, rédigées, que peu de suite et beaucoup de digressions s'écartant du sujet et, par conséquent, inutiles à noter; qu'il n'y a tout au plus que l'indication de la manière dont il veut faire l'histoire. « Mais cela, dit-il, s'in- « culque sans que vous y pensiez, sans que vous « sachiez même comment c'est entré en vous. »

« Il est fort peu partisan des cahiers.

« — C'est assez, dit-il, de prendre quelques noms « propres, quelques indications d'ouvrages. » Il le sent si bien, qu'il a prié que jamais on ne rendît compte de ses leçons.

«Mais moi qui ai l'assurance d'un résultat obtenu, je suis loin d'accéder à son opinion, et lui dis que, si j'avais pris ainsi son cours, je n'en aurais tiré que la moitié du profit, que c'était surtout pendant les vacances en relisant mes notes que j'avais le plus gagné.

« Après lui avoir demandé la permission d'aller plus loin que l'École de droit, tout en le conduisant aux Archives, je lui fais entrevoir dans quelle situation j'étais quand j'ai suivi son cours; et que, s'il a raison pour quelqu'un qui n'y aurait vu que

les faits, je ne devais y chercher que les idées...

« Il insiste sur la nécessité des études philosophiques, dit que je m'en trouverai bien pour mon droit et que, là surtout, je trouverai un fonds d'idées.

« — Mais dans tous ces livres de philosophie, auquel m'adresser ? J'ai pensé souvent à la Bible.

« — En effet, c'est ce qu'il y a de plus beau ; « mais il faut être bien fort pour la lire, il faut en « pénétrer le sens. »

« — Alors je me récuse.

« — Commencez, me dit-il, par les *Essais de* « *philosophie morale* de Dugald-Stewart, traduits « par M. Jouffroy. C'est une sorte de résumé de la « philosophie. Il est utile de connaître cette philo- « sophie écossaise, et ensuite vous aborderez la « philosophie allemande. Les Allemands, en phi- « losophie et en histoire, ont fait faire à la science « d'immenses progrès. »

« Puis, à propos de droit, il me conseille comme un excellent commentaire du Code civil les discours et les délibérations du conseil d'État. Comme je dis que M. Valette conseillait fort Pothier :

« — Ce n'est pas étonnant, car les législateurs « n'ont fait que le copier à coups de ciseaux. Mais « Pothier n'était pas un homme bien fort. On a « dit de lui que c'était le Rollin de la jurispru-

« dence. Il avait avant lui un homme d'une autre « force, Domat, dont les dépouilles mortelles sont « encore sous le théâtre de l'Odéon. »

« Et il ajoute qu'il faut voir la philosophie dans le droit.

« Partant de là, je lui dis :

« — Voilà pourquoi j'ai été si heureux de suivre votre cours; j'y ai vu non les faits qui s'acquièrent toujours bien avec le temps, mais la philosophie...

« Il m'interrompt pour me dire qu'il ne faut pas ainsi s'exagérer l'importance de son cours, qu'il y a bien des choses de circonstance qu'il dit pour tel auditeur qui approuve ou qui improuve; s'il voit par exemple un prêtre qui hoche la tête...

(Des prêtres, on le voit, assistaient au cours de Michelet; mais quelques-uns déjà commençaient à hocher la tête. Le professeur cependant, désireux d'être bien compris et de ne pas trop se poser en hérétique, répétait, s'il le fallait, ses paroles et développait mieux sa pensée.)

« Je lui dis que j'ai suivi son cours avec ma mère; alors il me reconnaît fort bien :

« — Vous étiez presque toujours sur les premiers « bancs afin de mieux entendre. »

« Il me demande si j'habite Paris.

« — Non, lui dis-je, mon père est occupé à Rouen

a des ventes de terrains, mais ma mère, pour me donner l'éducation de famille avec l'instruction, m'a accompagné à Paris.

« J'ajoute que j'ai le bonheur d'avoir une mère distinguée non-seulement par le cœur, mais par l'esprit.

« Il paraît satisfait de ces détails, dit que c'est un beau sacrifice, me demande l'âge que j'ai, et trouve qu'il n'y a pas de temps perdu... Je lui explique quelles ont été mes études de l'autre année : les langues, afin de pouvoir lire les philosophes et les jurisconsultes ; le dessin, afin de connaître les œuvres d'art, et cette année le droit. Il trouve que tout cela s'enchaîne bien.

« — Mais ce sont tous éléments épars, et je n'ai pas encore un ensemble.

— « Beaucoup de personnes plus âgées et plus « instruites sont encore à le chercher. »

Telle fut cette première entrevue qui devait avoir tant d'influence par la suite sur le maître lui-même et sur les deux amis rouennais.

V

Cinq mois plus tard seulement, en avril 1840, eut lieu la deuxième visite à M. Michelet, pour lui demander s'il n'a pas quelques commissions à Rouen.

D..., souffrant et faible, va passer trois semaines auprès de son père, à Bihorel. Le médecin a conseillé un long voyage à pied ; Mme D .. voudrait que son fils, parmi ses amis, trouvât un compagnon de voyage. Elle avait pensé d'abord à N... ; mais les médecins interdisaient à N... la trop grande fatigue. Le compagnon de voyage ne se trouva donc ni à Rouen, ni ailleurs. Mme D... restée seule à Paris, prit la résolution d'aller demander à M. Michelet si, parmi ses élèves ou ses

amis, il ne connaîtrait pas un jeune homme qui pût accompagner son fils dans un voyage à pied. Voici en quels termes, le 5 mai 1840, elle rend compte de cette démarche :

« Mon bon Alfred,

« Je sors de chez M. Michelet. Il m'a très-bien reçue, m'a remerciée d'avoir suivi ses cours avec tant d'exactitude. Il m'a même demandé mon adresse; je ne sais si son intention est de me faire une visite. Il m'a dit te porter intérêt, il te trouve à son gré et désirerait faire pour toi quelque chose, pour me remercier de tout le plaisir que j'ai eu à l'entendre et à suivre son cours. Mais pour le compagnon, cela n'est point son avis, pour beaucoup de raisons, qu'il a eu la complaisance de m'expliquer. D'abord, il pense que cela serait extrêmement difficile à trouver; ensuite qu'il le faudrait à peu près d'une santé délicate, comme la tienne, car il me disait : « Mais un gros garçon sans déli- « catesse tuerait ce pauvre enfant; quand il faudrait « se reposer de la chaleur, il voudrait marcher; il « ne sentirait rien et abuserait de ses forces. Il fau- « drait qu'on pût trouver, pour compagnon, une « nature délicate et intelligente; et où trouver cela ?

« Dans deux ou trois ans, il pourra, sans danger, se « mettre en contact avec tout le monde, mais à pré- « sent il a surtout besoin de vous, et je pense que « son meilleur camarade est sa mère. Il faut conti- « nuer comme vous avez commencé : s'il faut pour « sa santé voyager, tenez-lui compagnie, entourez-le « de soins, car c'est une erreur de croire que les « soins affaiblissent; ils font vivre les natures tendres. « Allez à petites journées et marchez souvent, mais « surtout ne vous séparez pas de votre fils, voilà mon « avis, mon conseil... »

Ainsi que l'avait pressenti madame D..., M. Michelet lui rendit cette visite. Le 17, elle écrit à son fils :

« J'ai eu la visite de M. Michelet. Il a été extrêmement aimable avec moi ; il m'a parlé de son cours et m'a fait des questions pour savoir si je le trouvais assez utile et assez profitable aux personnes qui ont besoin d'être fortifiées. Il a des intentions d'une grande élévation et d'une grande moralité ; enfin, il m'a parlé avec une considération bien flatteuse et, il me semble, pas assez méritée de ma part. Mais, comme il m'a presque toujours parlé de lui, je n'ai pu rompre le cours de la conversation pour lui parler de toi comme j'en avais le désir... »

Le séjour de D... s'étant prolongé à Bihorel, sa

mère, aux derniers jours de mai, alla l'y rejoindre, et l'on y passa tout l'été.

En décembre seulement, le fils, mieux portant, repartit pour Paris ; mais Mme D..., souffrante à son tour, dut rester à Rouen.

Voici quels détails il donnait à sa mère de ses visites à M. Michelet :

« 30 décembre 1840.

« Je suis allé chez M. Michelet mercredi dernier, le soir, lui porter la lettre de M. Chéruel. Je fus introduit dans la pièce de famille. Le père Michelet tisonnait, Mlle Michelet brodait un panier en tapisserie, et le petit Michelet écrivait sa version. L'accueil qu'on me fit fut très-cordial et très-affectueux, aussi je fus très à mon aise. M. Michelet vint quelques instants après.

« Je lui demandai comment il se portait, s'il se trouvait fort pour ses travaux de cet hiver. Sa santé est assez chancelante : « Deux volumes en dix-huit « mois, me dit-il, avec mes cours et mes autres occu- « pations, c'est beaucoup ! mais enfin, il paraît que « nous sommes ici pour nous user. »

« Je lui présentai la lettre de M. Chéruel qui lui donnait des détails sur la bibliothèque Leber. La

conversation devint bientôt générale, s'anima, et nous rîmes beaucoup à propos du nouvel amphithéâtre que M. Michelet trouve sombre et froid. « Je « me sentais, dit-il, pressé par les murs (la chaire est « contre la muraille) ; il me semblait qu'ils allaient « m'écraser, et je n'avais devant moi, pour ne pas « tomber dans cet immense entonnoir (la pente « est très-rapide), qu'une toute petite table, où je « pouvais à peine placer mon verre d'eau. Je crai- « gnais vraiment, dans ce mince édifice, de rouler « sur les dames qui étaient au-dessous de moi. »

« Je lui parlais du musée de Dijon qu'il n'avait vu qu'en 1830, de ses belles sculptures sur bois, du tableau d'Hemmeling et des peintures flamandes qui décorent les retables, tirées de l'ancienne église de la Chartreuse, lorsqu'il me dit : « Je désire voir avec vous quelques gravures qu'on « m'a apportées aujourd'hui. Charlot, va me cher- « cher un rouleau de papiers qui est sur ma table, « dans mon cabinet. Pour moi, continua-t-il, j'ai « vu bien des chefs-d'œuvre de ce genre à l'ancien « musée des Petits-Augustins. J'ai été presque élevé « dans ce musée ; cela a singulièrement influé sur « ma vie. »

« Quand le petit Michelet fut sorti, je demandai à son père s'il était d'une bonne santé. « Un peu

« faible, me dit-il ; mais comment ne se porterait-il « pas bien ? Il mène une vie de chanoine, se couche « tôt, se lève tard et ne fait presque rien... » Le grand-père murmurait : Il en fait bien assez... « Je suis vraiment inquiet de son avenir, quand j'y « réfléchis, disait M. Michelet ; je ne sais quelle « profession il pourra prendre avec un tel système « de vie... »

« — Il a bien le temps d'y songer, reprenait dans son coin le grand-père.

« Charlot rentra. M. Michelet s'approcha de la table, où était une lampe. Mlle Michelet s'assit près de son père, je pris place de l'autre côté, et nous examinâmes les gravures qui n'étaient autres que les *Heures* que Raphaël peignit à fresque pour la décoration de quelque palais italien... »

Suit la description des *Heures*, chacune accompagnée de sa bête allégorique : hibou, serpent, lézard, loup, tigre, sanglier.

« J'eus, en examinant ces charmantes allégories, un spectacle qui n'était pas moins curieux, le spectacle des personnes qui se trouvaient dans la pièce. Mlle Michelet regardait les gravures silencieuse, se distrayant de sa broderie par ces belles et poétiques figures ; le père Michelet se promenait de long en large dans l'appartement : il voyait notre joie, il

écoutait notre admiration, et s'était approché seulement pour savoir ce qu'étaient ces gravures et de qui elles étaient : le petit Michelet, qui avait été tout yeux d'abord, voyant que ces jeunes filles avaient plus ou moins de ressemblance et étaient simplement drapées, ne les regardait plus que du coin de l'œil, demandant à son père si autrefois les *Heures* étaient habillées comme cela. Quant à M. Michelet, il nageait dans la jouissance : il criait, imitant le miaulement du tigre, le grommellement du sanglier, il mettait tous ces animaux en action, les faisait parler; puis, redevenant calme devant les allégories sérieuses, il soupirait, exprimait à mi-mot sa pensée quand il s'agissait d'amour, s'apitoyait sur le sort de la chèvre, s'effrayait avec l'agneau et manifestait à chaque instant son admiration par ces mots : « Quelle pureté ! quelle innocence ! « quelle candeur ! quelle splendide figure ! comme « la pose de cette *Heure* est gracieuse ! Raphael « veut dire l'ange de la Grâce. »

« Je le remerciai avec effusion du plaisir qu'il m'avait causé. J'étais resté plus d'une heure chez lui. Il vint me reconduire jusqu'à sa porte et me [illegible] attention de ne pas tomber dans

VI

Michelet, on l'entrevoit dans ce qui précède, était un adorable causeur. On l'eût écouté du soir au matin sans penser ni à l'heure ni à nulle autre chose qu'aux histoires qu'il racontait si bien. Il excellait aux souvenirs personnels, et surtout aux souvenirs de jeunesse. Quelle joie à redire ses premiers succès ! Il rappelait volontiers comment M. Villemain, un de ses maîtres au collége, s'asseyait quelquefois en classe auprès de lui. Le mérite du jeune Michelet lui était apparu dans un devoir de composition pour les prix. C'était « un âpre et rude discours de Marius, » composé par l'élève, et qui causa au maître une telle satisfaction qu'il en redit des passages avec éloges chez M. Decazes, alors

premier ministre. Ce qui avait séduit le professeur, c'est qu'il avait cru saisir dans le discours de Michelet des allusions à lui-même, à Napoléon et à Louis XVIII. Du reste, Michelet s'est toujours rappelé avec un grand charme la maison de M. Villemain... Il y connut M. de Narbonne, aide de camp de Napoléon, qui, dans la retraite de Russie, sous un arbre chargé de givre, quand tous mouraient près de lui, se faisait poudrer à blanc par son valet de chambre.

Au temps où nous le prenons, l'historien avait quarante-deux ans. C'était un homme de petite taille, mais bien proportionné, bien fait, alerte, vif, de tenue parfaite, plein d'ordre en toute chose. Assis il paraissait grand, tant sa tête était belle et puissante. Une riche chevelure d'admirable blancheur semblait donner à son visage plus de jeunesse encore et d'éclat. La bouche était austère, le regard plein de feu, la parole grave, cadencée et même un peu chantante. Il habitait le premier étage de l'ancien hôtel Flavacourt, rue des Postes, 12 (on l'a vu), à côté des Jésuites. La maison, très-agréable par elle-même, était égayée encore par un joli jardin où Mlle Adèle Michelet et le jeune Charlot prenaient leurs ébats sous les yeux de leur père, qui des fenêtres pouvait les surveiller.

Il est à remarquer du reste que Michelet n'habita toute sa vie que des maisons ayant un jardin ; il n'en faut excepter que la dernière, rue de l'Ouest. devenue rue d'Assas, mais vers la fin de sa vie, il vivait beaucoup hors Paris. Avant la rue des Postes, il avait habité rue de la Roquette, rue de l'Arbalète, 23, et rue des Fossés Saint-Victor. Mais entre la rue des Postes et la rue d'Assas il demeura quelque temps rue de Villiers, aux Thernes.

Michelet était né à Paris, le 21 août 1798, d'un père picard et d'une mère ardennaise, femme énergique et forte, qui, dans la pauvreté, soutint la famille par son caractère et son travail.

A douze ans, ouvrier typographe dans l'atelier de son père qui était un pauvre petit imprimeur, l'enfant avait connu les ennuis de l'atelier, la fatigue, le froid et presque la misère. Lui-même a raconté dans la *Dédicace* du PEUPLE adressée *A M. Edgar Quinet,* comment, en 1810 et 1811, la famille, ne pouvant plus avoir d'ouvriers, dut faire elle-même le travail de l'atelier.

Pendant que le père vaquait aux affaires du dehors, la mère quoique malade, devenue brocheuse, pliait et coupait. L'enfant prit le composteur. Le grand-père, faible et vieux, se mit « au dur ouvrage de la presse ».

On imprimait des livres dont la propriété appartenait au père et qui par bonheur se vendaient assez bien. Mais quels livres ! « Petit esprit, petits « jeux, amusements de société, charades, acros- « tiches, il n'y avait là rien pour nourrir l'âme du « jeune compositeur. »

On conserve chez les petits enfants de Michelet quelques-uns de ces livres imprimés par l'aïeul, tels que *le Savant de société*, *la Clé des songes* ou bien encore *les Grâces à confesse*, poëme en quatre chants par L. M. Henriquez, ancien professeur de belles-lettres à l'École centrale du Finistère, membre de plusieurs sociétés littéraires, etc.

L'étrange poëme portait pour épigraphe :

Croyons en Dieu, mais adorons les femmes.

Malgré la pauvreté de la famille, le jeune apprenti typographe fut mis au collége et fit de très-bonnes études.

Dès cette époque, l'enfant un peu imbu de la belle littérature que propageait la presse paternelle, et désireux de venir en aide à sa famille, avait imaginé de faire des devises pour les bonbons de confiseur, et des vers de mirliton ; il portait ses productions au *Fidèle Berger*.

Voilà d'abord sous quelle forme Michelet se vit imprimé ; un peu plus tard, il traduisit pour

un libraire, les citations grecques et latines de *Montaigne*, mais sa plus ancienne production imprimée et signée est, je crois, sa thèse pour la licence à la Faculté des lettres : *Examen des vies des hommes illustres de Plutarque* (1819).

Devenu, en 1821, professeur au collége Sainte-Barbe, il se mariait en 1823 ; et peu à peu s'élevait de Sainte-Barbe à l'École normale, puis à la suppléance de M. Guizot, à la Faculté des Lettres, et enfin à l'Institut et au Collége de France.

Au moment de son entrée à Sainte-Barbe comme professeur, il semble avoir hésité quelques instants sur sa voie. Cette hésitation, due peut-être à l'influence très-passagère de M. Cousin, ne dura guère ; plongé d'abord dans la philosophie anglaise et écossaise avec Read et Dugald-Stewart, il comprit bien vite que les abstractions ne convenaient point à la nature de son esprit. L'histoire se prêtait mieux aux richesses de son imagination.

Voilà les traits principaux de la biographie de Michelet jusqu'au moment où nous en sommes, c'est-à-dire jusqu'à la fin de 1840.

VII

L'historien, l'année suivante (1841), préoccupé de son histoire de la *Pucelle*, vint à Rouen, curieux de revoir en détail la ville où s'était passé ce drame inoui du procès de Jeanne Darc. Il fit à plusieurs reprises, comme on eût fait un pieux pèlerinage, le trajet de sa prison au lieu du supplice. Il s'enquérait des rues où elle avait pu passer, et tout cela avec émotion, avec anxiété...

M. et Mme D... l'avaient invité, et il avait pris chez eux sa résidence. Sa fille et son fils l'accompagnaient. Cette maison de Bihorel, ce panorama dans lequel on apercevait tout Rouen, les coteaux qui l'entourent à l'est, à l'ouest et au nord, avec la Seine au sud et ses vastes prairies ; ces fabriques

3.

innombrables et leurs hautes cheminées mêlées aux clochers, aux tours qui de partout surgissent de cette ville étrange, si vieille et si moderne : tout cela causait au visiteur une émotion qu'il essayait en vain de contenir. Devant la maison de Bihorel, à l'ombre de lilas et de cytises, existe une terrasse d'où l'on aperçoit toute cette *vue*. Seul un jour, sur cette terrasse, il contemplait immobile. Quelqu'un sort de la maison, vient à lui. . et le trouve tout en pleurs.

« — Ah ! s'écrie-t-il avec sanglots, voyez ! c'est le spectacle qu'elle eut sous les yeux en mourant.

« — Qui donc ?

« — Jeanne Darc. »

VIII

Aux premiers jours de cette année 1841, Mme D..., restée à Bihorel et dont la santé se raffermissait un peu, avait eu la pensée de rejoindre son fils; elle lui écrit :

«... Je désire partir à la fin du mois. Cela est une grande fête pour moi de te revoir, même en espérance. Nous n'avons pas l'habitude de vivre séparés, et il me manque continuellement quelque chose. Si je puis partir sans obstacle à la fin de janvier, je passerai avec toi trois ou quatre mois à Paris à jouir des chefs-d'œuvre de l'esprit et des arts, et tous les deux en commun et séparément, nous amasserons pour en profiter tout à notre aise pendant la belle saison. La vue de la nature en ap-

prend beaucoup. Il y a un charme infini, après une journée d'étude et des repas pris en famille, à faire une bonne et salutaire promenade avec quelques amis et à contempler le coucher du soleil et les belles teintes du soir. C'est pour moi une jouissance délicieuse et qui me donne un grand calme pour toute la nuit. Je désirerais autant que possible que ton cœur et ton esprit pussent se former encore quelques années à cette école, car je suis convaincue que si tu apprécies si bien les arts, c'est moins parce que tu as vu beaucoup d'œuvres d'art que parce que tu as vécu longtemps à la campagne. C'est le grand livre, la divine source du beau et du bon. Quand on sent bien cette admirable manifestation de Dieu, on est à même de sentir un tableau de Raphaël et la musique de Mozart. Je crois que la plus grande raison pourquoi des hommes, même supérieurs, sont souvent si incomplets, c'est qu'ils se sont contentés de travailler avec effort d'après les ouvrages des hommes et qu'ils ont négligé les ouvrages de Dieu. Leur esprit est arrivé au niveau de la science humaine, mais leur cœur est souvent resté froid. Il faut au contraire que le cœur échauffe tout... »

Le fils répondait :

«... Rien ne doit être hâté et précipité dans ta

venue à Paris. Je suis si désireux de te voir tout à fait bien portante, que le sacrifice de quelques jours non passés avec toi me coûte peu. D'ailleurs ta charmante lettre ne m'a-t-elle point initié à tes travaux, à tes distractions? Ne te vois-je pas furetant après la boîte à couleurs, le panier à ouvrage, le beau volume de *la Grèce*, le métier à tapisserie, et Hoffmann et saint Augustin sur un des rayons de la petite étagère? J'aperçois tout cela d'ici. La journée semble bien courte quand on est à causer au milieu de ce ménage avec MM. Percot, Delzeuzes et L..., quand un pas précipité dans l'escalier, un tapement tout particulier à la porte annoncent le joyeux N... ! »

Puis, quelques jours plus tard, il écrit tout en joie qu'il vient de recevoir de M. Michelet une invitation d'aller chez lui faire les Rois.

« La seule réponse que je devais faire, c'était d'aller le voir et lui dire que j'acceptais son invitation avec grand plaisir. J'y allai hier soir mercredi. Aussitôt qu'on m'eut annoncé, il vint à moi et me dit : « — Vous êtes des nôtres, n'est-ce pas? Nous « dînerons avec deux amis. » — Je trouvai dans la petite pièce habituelle deux jeunes gens de vingt-sept à vingt-huit ans. « Quand vous avez sonné, nous étions « à causer de ce grand Voltaire. Je disais à ces mes-

« sieurs que, se trouvant un jour chez madame Du-
« châtelet, dont il se croyait aimé tandis qu'elle pré-
« férait Saint-Lambert, parce que Saint-Lambert
« était l'homme médiocre, Saint-Lambert vint à
« parler de la Pucelle et du parti qu'il y aurait à
« tirer du sujet d'une manière bouffonne. Voltaire
« dans la nuit fit le premier chant, et c'est le meil-
« leur. Quant au surplus il se trouva engagé, et
« par convenance de société il l'acheva. Ce ne fut
« point pour lui une œuvre de préméditation,
« mais d'entraînement de société. Ce qui le prouve,
« ce sont les pages qu'il a écrites sur Jeanne Darc
« dans l'*Essai sur les mœurs.* »

« Je voudrais vous rendre toute cette longue conversation si intéressante, qui allait des considérations les plus sérieuses aux détails les plus intimes, mais j'écris ces quelques lignes au cours de M. Ampère qui parle de la littérature des Hindous.

« Après avoir caractérisé la correspondance de Voltaire comme le grand monument historique du XVIIIe siècle et avoir fait remarquer que Voltaire défendit la liberté morale contre le grand Frédéric, M. Michelet vint à parler de l'Encyclopédie nouvelle, publiée par MM. Leroux et Reynaud; il nous a signalé les articles *Terre* et *Ciel* comme éminemment remarquables. Je n'analyserai point malheu-

reusement les considérations sur l'immortalité de l'âme et la destinée de l'homme que suggéra à M. Michelet la discussion de quelques-unes des opinions de M. Reynaud qu'il ne partage pas toujours, car je n'ai point le recueillement nécessaire dans ce moment.

« Un des jeunes gens partit bientôt, alors la conversation devint artistique, et M. Michelet et l'autre jeune homme, qui tous deux étaient allés en Italie et en Flandre, parlèrent avec un charme très-grand pour moi des merveilles qu'ils avaient vues ; puis, revenant en France, ils admiraient les chefs-d'œuvre que nous possédons au Musée-Royal. M. Michelet nous raconta que, se trouvant à Rome au temps de la semaine sainte et obligé de repartir, il voulut ne point quitter Rome sans avoir vu le Vatican. Il obtint qu'on lui laissât la grille ouverte, et il put parcourir seul ce Musée de tous les chefs-d'œuvre ; car aucun visiteur n'est admis pendant la semaine sainte au Vatican, il est fermé et personne n'y entre. Aussi cette bonne fortune était-elle mélangée d'une inquiétude assez grave : si la grille était fermée par aventure pendant qu'il parcourait les galeries (ce qui n'eût pas manqué d'arriver si quelqu'un, en passant par là, la remarquait ouverte), M. Michelet se trouvait sans communi-

cation avec le dehors et réduit à mourir de faim.

« Le jeune homme qui était là avait étudié les arts et s'y connaissait très-bien. Il nous décrivit plusieurs des tableaux qu'il avait vus. M. Michelet l'écoutait avec attention, et, loin d'avoir un ton de supériorité, de vouloir trancher du maître, il reprenait avec un laisser-aller tout aimable, et c'était même lui qui montrait le plus de déférence. Ainsi dans une discussion qu'ils eurent ensemble sur Rubens que ce jeune homme mettait bien au-dessous des peintres italiens comme coloriste, par beaucoup de raisons plus ou moins plausibles, mais dont la véritable, je crois, est qu'il avait moins étudié l'école flamande, M. Michelet défendait Rubens en décrivant plusieurs de ses tableaux qu'il avait vus à Anvers et s'animait en repassant dans sa pensée ces œuvres splendides. Mais il admettait très-bien les raisons qu'alléguait son interlocuteur, se mettait à son point de vue, profitant de tout ce qu'on lui disait de juste sans changer d'opinion. »

Quelques jours plus tard vint le compte rendu de ce dîner des Rois, adressé, par D... à sa mère :

« ... J'arrivai à cinq heures quelques minutes, et je trouvai dans la petite salle le père Michelet au coin du feu ; M[lle] Michelet mettait la nappe, et le petit

Michelet lui apportait les assiettes. Grande était la préoccupation de la petite maîtresse de maison pour nous faire tenir huit à une toute petite table ronde ; car deux nouveaux convives venaient d'arriver à l'improviste, des cousins, comme toujours, qu'on n'attendait pas. Mais le père Michelet, qui à cause de son rhumatisme aime beaucoup la chaleur, insista sur les avantages du coin du feu et les douceurs de l'intimité, et le couvert se trouva bientôt mis.

« Mlle Michelet s'informa très-gracieusement si j'avais reçu des nouvelles de ta santé. Je trouve toujours très-gracieuses les personnes qui s'informent de toi ; et nous fîmes la conversation, le père Michelet et moi.

« Il m'apprit que j'allais dîner avec M. M... et son frère, élève de l'École normale. Il me vanta beaucoup l'extrême douceur de l'aîné.

« Je parlai de M. Quinet. Il est à Paris, a obtenu un congé d'un an, et va publier incessamment une nouvelle brochure politique intitulée : *Que faut-il faire ?* Il n'est point nommé professeur à Paris, parce qu'il ne veut rien accepter du ministère actuel. Sa brochure des *Traités de* 1815 a eu un tel retentissement en Allemagne, que sa femme, qui est Allemande et qui était cet été dans son pays, a tant entendu dire de mal de son mari, qu'elle est

revenue en toute hâte en lui disant : « Mais si je restais davantage, ils me feraient te détester. » M. Quinet a quatre ans de moins que M. Michelet. Ils se voient très-souvent. Il avait dîné le dimanche précédent avec sa femme chez M. Michelet qui la comparait à une belle cathédrale allemande. Pendant que je m'enquérais d'amples détails sur M. Quinet, le petit Michelet, tout en aidant sa sœur qui prenait part à la conversation, venait auprès du feu savoir ce dont il était question, et s'en retournait chercher l'argenterie.

« On sonna : c'était M. M..., un petit jeune homme; tout mince et tout exigu, pas désagréable et pas agréable, sans grande facilité, affectant peut-être un peu plus d'assurance que sa nature d'homme très-doux n'en comporte. C'est au reste une chose assez curieuse de voir ces caractères peu tranchés qui, dans leurs écrits, semblent ne trouver en eux que miel et voir tout couleur de rose, s'ennuyer dans le monde de ce point de vue monotone, et chercher à se donner un peu de l'originalité qui leur manque par un maintien qui veut être imposant et une phrase heurtée et tranchante. Quant au frère, qui a vingt ans, il m'a l'air d'un excellent jeune homme, véritable nature allemande, un peu épaisse d'enveloppe, parlant peu, mais travaillant beaucoup.

« M. Michelet entra quelques instants après. Il nous serra la main à tous l'un après l'autre avec cordialité, et nous dit avec ce sourire spirituel et bon que tu lui connais : « J'ai là des parents, que « je n'attendais pas, mais ce sont gens tout simples, « et nous n'en serons pas moins à notre aise. « C'est un de mes cousins qui dirige une des ma- « nufactures d'indiennes imprimées les plus con- « sidérables de la Seine, qui, sans éducation pre- « mière, est parvenu, à force de persévérance et « d'efforts, à une position assez importante. C'est « une chose vraiment singulière, ajouta-t-il, que la « condition où sont les industriels d'inventer cha- « que jour sous peine de ruine, condition terrible « que cette concurrence qui les presse, et la possi- « bilité incessante où ils sont d'être ruinés par une « invention imprévue qui surgira de je ne sais où. « L'homme, né pour la vie industrielle, plein d'ac- « tivité et d'audace, s'accommode assez bien de cette « vie agitée ; mais sa femme, qui est délicate, a beau- « coup souffert de cette existence précaire. » Une conversation intéressante s'engagea alors sur l'industrie et sur la fabrication en Angleterre et en France. M. M... tira de sa poche un article sur le commerce de Hollande, détaché de la *Revue des Deux-Mondes*, le présenta à M. Michelet, en ajou-

tant la phrase de circonstance : « Je l'ai lu à Mi-« chel Chevalier qui en a été assez content. »

M. Michelet reçut l'article avec un empressement tout à fait affectueux.

« Le potage fut apporté, et les deux autres convives entrèrent. C'était une réunion d'individus si minces que nous étions fort à l'aise autour de la table. Le petit Michelet siégeait à une table à part, en philosophe, suivant l'expression de sa sœur. J'étais placé entre Mlle Michelet et le frère de M. M... M. Michelet était vis-à-vis de moi. La conversation fut toujours animée, on parla du sort des ouvriers et des améliorations physiques et morales à y apporter. M. M... fit une sortie violente contre le gouvernement, qui ne s'occupait pas assez, suivant lui, de la classe ouvrière, et il était en humeur si belligérante qu'il ne nous ménagea pas non plus, nous autres étudiants. Quant au cousin, en raison de ses rapports continuels avec les ouvriers, il les trouvait peut-être plus mauvais qu'ils ne sont réellement, mais sa conversation était pleine de faits, et j'ai eu beaucoup de plaisir à causer avec lui au dessert. M. Michelet était l'homme supérieur de la réunion, à une distance immense, et il ne se servait de sa supériorité que pour corriger ce qu'il y avait d'exclusif ou d'injuste dans l'opinion de cha-

cun. Plus indulgent, plus préoccupé que tous les autres de tolérance, il était plein d'affabilité et de gaieté douce ; c'est sans doute pour cela que je l'ai trouvé si supérieur. Il s'est élevé beaucoup ce soir-là dans mon esprit, car je ne savais pas qu'il fût aussi simple et qu'il eût aussi bon cœur.

« Pendant ce temps, la petite maîtresse de maison nous servait, découpait une énorme dinde et s'occupait, avec une simplicité prévenante, d'avoir soin de tout le monde. Le dîner était simple et abondant, le service sans aucun luxe mais convenable pour une bonne maison bourgeoise.

« Nous étions au dessert, quand on annonça une visite. C'était un jeune avocat qui vient de publier un livre sur les douanes allemandes. On causa de voyages, de la nourriture de chaque peuple. Ce chapitre amena la conversation sur les choses du ménage, et alors M. Michelet nous dit : « Je ne sais « en vérité comment nous vivons ici : ma maison « est tout à fait à la grâce de Dieu ; mes occupa- « tions m'empêchent de me mêler de tout cela « comme je le désirerais, et il n'y a, pour tout con- « duire, qu'une jeune fille de seize ans et demi. « Pour lui faire sentir l'autre jour combien grande « était sa responsabilité, je lui disais qu'elle devait

« être la Providence de la maison, avoir soin de « tout, s'occuper de tout, mais que je doutais fort « qu'elle le pût. » — « On ne doit jamais douter « de la Providence, » m'a-t-elle répondu.

« M. M... et son frère se retirèrent de bonne heure. M. Michelet alla les reconduire, et, pendant qu'il restait quelques instants avec ses parents, le petit Michelet vint nous tenir compagnie. C'est véritablement un charmant enfant plein d'esprit et nullement gâté. Je lui demandai s'il savait dessiner. Il me répondit qu'il apprenait depuis un an et qu'il copiait des dessins de Salvator Rosa que son père lui avait achetés. Quand M. Michelet rentra, nous causâmes d'éducation.

« J'insistai sur les avantages de l'éducation de famille à propos de son fils, et je pouvais en parler, car je sais peut-être mieux qu'un autre les jouissances qu'un enfant peut y trouver. Ce sera pour moi un charmant souvenir que cette soirée où M. Michelet épanchait avec nous son cœur de père et nous communiquait ses doutes sur la bonne direction qu'il donnait à ses enfants. Il nous disait : « Il « est ridicule de vanter ses enfants, mais il faut que « je vous raconte un trait qui m'a fait bien plaisir « l'autre jour. J'avais épuisé les livres que je pou- « vais leur donner pour étrennes : *Molière*, *Don*

« *Quichotte*, les *Mille et une Nuits*, *Gulliver*, etc., etc.,
« quand *Gil Blas* me revint à la pensée. Je le leur
« achetai illustré, et l'autre soir nous en lûmes le
« premier chapitre, mais je vis tout de suite que le
« livre ne plaisait pas : l'auditoire était scandalisé
« de ce qu'il commence par voler son oncle. J'ai
« mis hier entre les mains de mon fils l'histoire
« sainte de l'abbé Mezengui. Il y a pris si grand
» goût que dès quatre heures du matin il m'a éveillé
« pour me raconter l'histoire de David. »

Mme D... à son fils,

22 janvier 1841.

« J'ai reçu tes deux bonnes lettres, elles m'ont fait grand plaisir. La description de l'intérieur de M. Michelet me plaît infiniment. Je suis comme toi : malgré tout le plaisir que je trouve à l'entendre parler d'histoire, d'art et de philosophie, je préférerais à tout l'entendre chez lui parler de ses enfants et montrer à chaque mot, presque malgré lui, toute la sensibilité de son âme. »

Puis à la fin de cette lettre remplie de petits détails sur elle et sur ceux qui l'entourent : « Il me semble que tu es là avec moi et que je te raconte, comme à mon ordinaire, toutes mes petites

préoccupations. C'est un vrai bonheur lorsqu'entre mère et fils on en est arrivé à ce degré d'intimité. Quant à moi, voilà ma récompense, si j'ai fait quelque bien dans ma vie : c'est de t'avoir comme tu es, bon, raisonnable et affectueux, ayant ma confiance tout entière sur les petites comme sur les grandes choses, et moi trouvant toujours en toi un ami et quelquefois un conseil. Une jeune femme ordinairement ne pense guère, en berçant son petit enfant sur ses genoux, qu'elle caresse et porte dans ses bras le meilleur ami de son âge mûr et de sa vieillesse. Celui-là, lorsqu'il est bien élevé, ne lui manquera jamais, il est son sang et un autre elle-même. Si on envisageait ainsi la maternité lorsque l'on est jeune, on éviterait de grands malheurs. Le monde vous serait à peu près indifférent, on se corrigerait de ses défauts pour ses enfants et on serait presque toujours bon et moral. »

D... à sa mère,

12 février 1841.

« Je suis allé samedi soir chez M. Michelet. Il m'a reçu d'une manière très-aimable, et je suis resté jusqu'à dix heures. Il m'a beaucoup parlé de toi et sera très-content de te voir. Quand je suis entré

dans la petite salle, M. Quinet prenait son paletot pour s'en aller, je n'ai pu que très-peu le regarder. Il est de taille moyenne, assez gros, la figure régulière et douce, fort agréable autant que je puis le dire. J'ai bien vu que c'était un ami de cœur pour toute la maison : le petit Charlot a sauté pour lui dire adieu et Mlle Michelet est allée lui serrer la main. J'aurais bien voulu l'entendre causer, mais ce sera, j'espère, pour une autre visite, et alors je serai encore plus heureux car je serai avec toi.

« M. Michelet a quelques douleurs de poitrine, il ne fait plus qu'une leçon par semaine. « Les « hommes de lettres, me disait-il, souffrent tou- « jours et n'en vivent pas moins. C'est tantôt à l'es- « tomac, tantôt à la poitrine, tantôt à la tête, mais « tout cela est nerveux. » Il est certain que je n'ai jamais remarqué chez lui tant de vitalité. Il m'a dépeint les désagréments de sa maison, qui est lézardée profondément derrière les lambris. C'est même à cela qu'il attribue la maladie de sa femme, aggravée par un courant d'air et une humidité qu'on ne pouvait combattre. Ce n'est que lorsque l'on a ôté le lambris qu'on a pu voir ces lézardes, et il n'était plus temps.

« Il m'a fait l'historique de ses logements. Il a habité d'abord dans le faubourg Saint-Antoine.

« A chacune de ces maisons, disait-il, se rattache « un souvenir d'études nouvelles. » Il m'a aussi initié à son système de travail. Il se lève avant le jour dans l'hiver, écrit jusqu'au déjeuner, puis va aux Archives. Le soir il ne fait plus rien et se couche de 9 à 10. Il a eu deux ans mal à la tête pour avoir travaillé trop tôt après ses repas, surtout le soir.

« Je lui parlai de l'impression qu'avait dû lui causer le grand musée sous l'Empire, lorsque tous les chefs-d'œuvre étaient réunis. « C'était telle- « ment entassé qu'il ne m'en reste qu'un sou- « venir confus. Dans ce pêle-mêle, il n'y avait « rien, à l'âge que j'avais alors, qui pût me « faire arrêter sur une toile plutôt que sur telle « autre. Un chef-d'œuvre était entouré de trois « ou quatre chefs-d'œuvre de même force. D'ail- « leurs on ne s'occupait alors surtout que de « sculpture. » La grande impression qui lui est restée de son enfance est le musée des monuments français.

« Puis nous avons causé voyages. Il m'a dit : « Il faut absolument que vous alliez en Belgique. « — J'en ai grande envie, lui répondis-je, mais ce que je voudrais voir surtout, c'est l'Italie. » Là-dessus il se mit à discuter quelle route il fallait

prendre. Comme j'opinais pour le Simplon : « Vous avez raison, dit-il, mais moi j'ai dû aller « par le Saint-Gothard, la route des migrations « des peuples. »

« Je me levai à cause de l'heure avancée et nous causâmes encore debout quelques minutes. « — Comment, lui dis-je, à Naples, ne point aller en Sicile, là où se sont rencontrées la Grèce et l'Italie, où commence déjà la nature orientale? « — Ajoutez, me dit-il en souriant, que les Arabes « y sont aussi venus et y ont laissé d'ineffaçables « vestiges... » C'en était trop, je me hâtai de lui souhaiter le bon soir. »

Michelet était alors, par la vente de ses livres universitaires, par ses places au Collége de France, aux Archives, par son fauteuil à l'Institut, par son titre de professeur d'une des filles du roi, Michelet, dis-je, était alors dans une très-grande aisance, et son salon ou plutôt son cabinet de travail (car c'était là qu'il recevait) fut dès cette époque très-fréquenté.

Mais, bien avant ce temps et dès les premières années de son ménage, on fut toujours cordialement reçu chez lui. Parmi les personnes qui fréquentaient

alors assidûment le petit salon de M. et madame Michelet, il y aurait à citer MM. d'Eichtal, le docteur Edwards, Léon Faucher, Dargaud, De la Tour, et quelques-uns de ses élèves : Yanoski, Ravaisson, Duruy, Wallon, etc. Quant à Michelet de ce temps-là, voici en quels termes en parle quelqu'un qui dès lors le connaissait bien :

« Ce qui distinguait cette nature nerveuse, c'était une grande pureté de sentiments et d'idées. Il était porté d'instinct à de vives sympathies pour toute personne qui l'approchait. Tel il était dans sa jeunesse, tel dans son professorat ; et nombre d'hommes, aujourd'hui ministres, académiciens, n'ont pu oublier son cœur excellent ni l'hospitalité de sa maison. »

IX

A la fin de février, Mme D..., retournée à Paris et rendant compte à son mari d'une leçon de M. Michelet sur la France, résumait ainsi ses impressions :

« Ce sont des élans de génie dans une adorable causerie d'intimité. » Puis elle ajoutait : « J'ai passé la soirée chez lui mercredi dernier. Il parla sur toutes sortes de sujets, mais il revint à son thème favori, l'éducation. Il regardait ses enfants : « Ils sont trop heureux, ils ne sont pas fortifiés « contre l'adversité. Leur vie est si douce, un « premier chagrin les abattra. Je ne sais comment « m'y prendre pour éviter cet inconvénient de la « douce vie de famille. » Et alors, se tournant vers Alfred avec bonté, il me dit : « Vous avez si bien

« réussi dans l'éducation que vous avez faite, que « je vous prie de me donner vos conseils. Ils sont « précieux sur un pareil sujet. »

21 mars 1841.

« Alfred a passé la soirée vendredi chez M. Michelet. Il était en famille. Il l'a très-bien reçu, et Alfred m'a dit qu'il était d'une amabilité extrême. Lorsqu'il va le voir, il fait autant de frais d'espri que s'il recevait une demi-douzaine d'académiciens. Il doit venir me faire une visite aujourd'hui avec sa fille...

« En commençant sa dernière leçon, sur l'origine de la Réforme, il a fait sa profession de foi. Il a déclaré qu'il était catholique, mais qu'en adoptant cette croyance, il se réservait le libre examen. »

Durant ce printemps de 1841, D..., tout à l'étude du droit, mal portant d'ailleurs, avait mis dans la correspondance, avec N..., un peu de ralentissement; mais ses lettres n'en étaient que plus amicales. Aux derniers jours d'avril, il écrit :

« Mon cher Eugène,

« J'ai droit à votre indulgence, quoiqu'il y ait

aujourd'hui quinze jours que j'ai passé mon examen et que pendant tout ce temps j'eusse dû vous écrire trois, même quatre lettres. Voici mes excuses : depuis trois semaines j'ai un mal de tête continu, et dans cette disposition, j'ai beaucoup travaillé ; ma mère a été et est encore très-souffrante d'un fort rhume de poitrine et de douleurs de côté. Les deux premières excuses vous paraîtront sans doute singulières, car si je travaille avec mal à la tête, pourquoi ne vous écrirais-je point avec mal à la tête ; d'ailleurs il y a quelque pédanterie à vous dire que j'ai beaucoup travaillé, que vous importe ? — Comment que vous importe ! si je suis à Paris, si j'y fais quelque étude, est-ce donc pour moi tout seul, n'est-ce pas beaucoup plutôt pour vous qui voulez bien causer avec moi, lire les quelques notes que j'ai prises aux cours de MM. Michelet et Mickiewicz ? Si je travaillais pour moi seul, vous auriez bien raison de trouver cette excuse mauvaise ; mais il n'y a rien que je voie, rien que j'entende, rien que j'admire, sans que je pense à vous, mon ami... Je désirerais seulement être un instrument fidèle, intelligent, sensible. Dans ces quelques lignes que vous lirez sans critique, je vous révèle le but entier de ma vie. »

Mme D..., revenue à Paris vers la fin de février,

n'y resta que peu de temps ; mais elle y retourna en mai, et son fils, vers la même époque, dut aller passer une semaine ou deux auprès de son père.

Mme D... lui écrivait :

3 mai 1841.

« Hier matin, Mme C... est venue me voir, et a trouvé chez moi M. Michelet. Elle a causé voyages avec lui pendant une heure ; elle était enchantée. Il nous a raconté son voyage en Angleterre avec M. Baudry. Il était en verve, et tu sais comme alors sa parole devient facile. Mme C... riait beaucoup, et moi, qui avais eu auparavant une conversation très-sérieuse sur ses études et sur la peinture, je m'étonnais de le voir dans le même entretien homme du monde, savant, bon homme, artiste et poëte, et toujours en souriant. »

C'est le temps, on le voit, où les relations prennent un caractère tout à fait amical.

Mme D... devint pour Mlle Adèle Michelet, qui avait alors seize ans, une amie excellente et de très-utile conseil. Charles, gros garçon de dix ans, très-doux et très-bon, fut, comme sa sœur, tout heureux de ces allées et venues dans la maison restée soli-

taire et triste depuis la mort de leur mère, c'est-à-dire depuis bientôt un an. Ils avaient bien leur grand-père, vieillard d'agréable humeur, mais boiteux, et déjà un peu paralytique. Quant à Michelet, n'eût été sa belle chevelure blanche, on l'eût cru doué de la jeunesse éternelle, mais c'était une jeunesse austère, laborieuse, presque monacale ; et sa maison, sans ces enfants et ce père, eût senti le cloître. L'historien venait de traverser et de raconter le moyen âge, il se préparait à raconter Jeanne Darc. Ce fut dans sa vie une heure tendre et mystique, ce fut peut-être aussi, pour des esprits attentifs, le moment le plus curieux de cette active et singulière existence.

C'est aussi l'époque où va commencer, entre Michelet et Mme D..., malade, une correspondance des plus intéressantes, malgré le petit nombre des lettres échangées ; mais cette correspondance se ramifie de lettres beaucoup plus fréquentes adressées au mari, au fils...

Le temps viendra de publier les lettres de Michelet à la famille D... Et sans doute elles feront oublier ce livre... Qui pourrait, en effet, lutter d'éloquence et de charme avec telle page du célèbre historien adressée (le 13 avril par exemple) à Mme D... qu'il remercie d'être venue le voir en voiture, alors

que la voiture lui est si formellement interdite par le médecin ! Quel romancier eût trouvé ce ton de mélancolie délicieuse ! Larmes du cœur mêlées aux plus fins sourires de l'esprit, pages enchanteresses, qui pourrait vous condamner à l'oubli !

X

Michelet, dans une lettre du mois de mai 1841 à Mme D..., avoue qu'il n'a qu'une maladie, celle d'écrire continuellement...

Cette « maladie d'écrire » avait, en quelques années, produit des fruits assez nombreux et assez beaux : quatre volumes de l'*Histoire de France*, les deux *Précis* de l'Histoire de France et de l'Histoire moderne, l'*Histoire romaine* (1833), l'*Introduction à l'Histoire universelle* (1834), *Vico* et les *Mémoires de Luther* (1835), les *Origines du droit* (1837). Mais à Paris, la jeunesse studieuse aimait l'historien surtout pour ses leçons du Collége de France. On se plaisait à voir son visage gracieux et sévère. Petit de taille, je l'ai dit, et plein de vivacité, de pé-

tulance et d'esprit (mais d'un esprit chaste comme la Muse) délicat, élevé, fier, tout en lui respirait l'éclat, l'énergie. On n'éprouvait à sa vue que sympathie et respect. On aimait aussi, malgré sa lenteur, sa parole harmonieuse, émue et si bien timbrée.

Pour ceux qui n'ont pas connu le Michelet de ce temps-là, le Michelet du moyen âge, le Michelet chrétien, il importe de le dire et de le redire, car ce phénomène mérite qu'on l'étudie, l'historien a toujours pris l'âme et l'esprit des temps que son imagination hantait. Il venait alors de raconter Charlemagne et saint Louis ; et de même qu'on le verra plus tard en écrivant l'*Histoire de la Révolution* prendre l'esprit de cette révolution, de même il s'était assimilé l'esprit des temps chrétiens. On pouvait donc chez lui se croire, à la famille près, chez un Père de l'Église, mais d'une Église singulièrement réformée, car il y avait en lui du Martin Luther, ou tout au moins un peu de Mélanchthon et d'Érasme (on a signalé même avec ce dernier, la ressemblance physique).

Il est vrai que dès lors il commençait à se détacher du moyen âge; le cours de ses études et des relations nouvelles l'avaient peu à peu tiré de l'ancien rêve. Mais, plongé dans le quinzième siècle,

et tout à la *Pucelle*, il restait encore un peu dans le mysticisme.

L'originalité de l'historien était là ; il n'eut sa puissance de résurrection des siècles passés qu'en se faisant l'homme des temps qu'il racontait.

Ce singulier phénomène se produisait dans ses voyages : lui-même il avouait qu'en Angleterre, il s'était senti devenir tout Anglais ; en Allemagne, il se faisait Allemand, Italien en Italie.

Le plus puissant livre que nous ait laissé le moyen âge : l'*Imitation de Jésus-Christ*, avait été la nourriture de son enfance. Les traces en furent en lui toujours ineffaçables...

A douze ans, au moment de son plus grand enthousiasme pour l'*Imitation*, Michelet n'était pas baptisé, mais il le fut à vingt ans parce qu'il voulut l'être.

En 1840, on voyait encore dans son cabinet de travail, au-dessus du portrait de sa femme morte, une branche de buis bénit. Et tous les dimanches il conduisait à la messe ses deux enfants à Saint-Étienne-du-Mont. Il est vrai qu'en cela il ne faisait que continuer l'éducation commencée par la mère ; mais il faut bien dire aussi que Michelet n'avait alors pour cette éducation aucune répugnance. Peut-être au point de vue de l'Église catho-

lique, son orthodoxie eût-elle été très-suspecte ; mais il n'en avait pas moins des relations avec quelques-uns des représentants les plus en renom du catholicisme romain. Il y aurait notamment à citer l'abbé Cœur et le futur évêque de Tulle, l'abbé Bertaud.

Michelet eut aussi quelques relations avec l'évêque de Meaux, M. Allou, son ancien condisciple au collége Charlemagne ; il eut même occasion, passant par Meaux, de visiter celui-ci dans son palais épiscopal.

C'est cet évêque, Auguste Allou, qui, en novembre 1854, eut la singulière idée de voir et de faire voir à quelques fidèles son illustre prédécesseur Bossuet et qui pour cela le fit exhumer solennellement. On eut la joie de retrouver l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* parfaitement conservé. Mais l'air, en quelques heures, précipita la décomposition. On se hâta de refaire à Bossuet de nouvelles funérailles...

Comme complément à ces détails sur Michelet, détails qui peut-être, sans cela, paraîtraient singuliers à la génération actuelle, il est indispensable de rappeler quelle était la situation des esprits en ce temps-là.

Après le mouvement philosophique du dernier siècle, après la Révolution, il était naturel qu'on crût le moyen âge et l'Église vaincus. La lutte paraissait finie et la victoire définitive : aisément la générosité française se plaisait à un retour d'équité ou plutôt à un retour de tendresse pour tout ce passé disparu.

Il semblait que la critique antireligieuse du dix-huitième siècle eût manqué de sérieux et de profondeur. On avouait volontiers que la féodalité et le christianisme n'avaient point été stériles pour le monde.

Ceci même était le fond de toute la littérature d'alors : Chateaubriand, Lamartine, Lamennais, Hugo, Brizeux et tant d'autres, durent leurs succès à l'expression éloquente de ces sentiments.

Le plus solitaire, le plus abstrait, le plus mathématique des philosophes du temps, Auguste Comte, faisait du christianisme l'apologie probablement la plus fondée et la plus durable qu'on en ait faite. Il n'y a donc nullement à s'étonner de voir Michelet marcher dans la voie où marchaient ses contemporains les plus illustres et les plus applaudis. Mais, avec Edgar Quinet, il aura la gloire, un peu plus tard (1843), de donner le signal de la rupture. Et pourtant, en 1843, Michelet croyait encore

possible de rajeunir et de conserver le christianisme en replaçant la famille dans le clergé, et en supprimant la confession (il le disait à D... le 17 décembre). Il eût voulu aussi qu'on organisât des Églises nationales, indépendantes. Quant au catholicisme romain, il le croyait fini ; aussi, dira-t-il (même conversation), parlant de la lutte entreprise cette année-là par M. Quinet et par lui, au Collége de France : « Ce n'est pas une polémique avec Rome, « mais l'épitaphe de Rome. »

L'amitié qui depuis longues années existait entre ces deux hommes, se transformera donc en une véritable collaboration. D... et sa mère semblent avoir contribué à cette association. Mme Quinet se sentit attirée par Mme D... M. Quinet fut aussi très-sensible aux charmes de ce brillant esprit. En juin (1841), D... écrit à son père :

« Hier, j'ai été faire visite à M. Quinet. « Vous serez reçu à bras ouverts, » m'avait dit M. Michelet. En effet, j'ai été accueilli le plus cordialement.

« Craignant de l'importuner trop longtemps, je me suis levé, mais il m'a fait rasseoir et nous avons causé de plus belle. Il a été très-frappé de l'esprit de ma mère, et m'a exprimé amicalement le plaisir qu'il aurait l'hiver prochain à nous voir souvent: »

Deux ou trois jours plus tard, il écrivait à N... :

« Je dois vous esquisser quelques-unes des impressions de ces dernières journées; vous y êtes mêlé, mon ami, comme à tout ce qui me regarde. M. Michelet a été très-touché (ce sont ses expressions) de l'affection que vous et *** avez témoignée à ma mère; il a d'ailleurs conçu de vous l'opinion la plus favorable par les conversations que vous avez eues avec lui à Rouen, et lorsque vous le reverrez, cet été, vous trouverez en lui la bienveillance la plus affectueuse. Ces commencements d'amitié sont pour moi un très-doux événement, car plus je vous connais, plus je vous apprécie, et je crois que les autres sont comme moi à votre égard.

« Lundi, lorsque j'allai remercier M. Quinet du plaisir qu'il avait fait à ma mère en venant la voir, parmi les bienveillants détails qu'il me demandait sur notre intérieur et sur mes études, il me parla de cet ami avec lequel je lisais l'*Odyssée;* nous causâmes longuement de cet ami, et j'en parlai d'autant plus librement que je savais lui rappeler de chers souvenirs... »

Michelet donc ni Quinet n'avaient encore rompu avec les habitudes mystiques. On a beau être un vaillant esprit, le moyen âge tient bien ce qu'il tient. Quelques jours après la lettre précédente, D... écrit à N... :

« Hier à midi nous sommes allés à la messe à Saint-Étienne-du-Mont. L'église était parfumée d'orangers en fleur, resplendissante des verrières ; les derniers chants de l'orgue finissaient, et les prêtres couverts de chapes d'or rentraient processionnellement dans la sacristie. Traversant la nef, nous marchâmes en même temps M. Michelet et moi sur une planche qui est au milieu de l'église. Se retournant aussitôt : « Vous êtes ici, me dit-il, sur Racine et Pascal. »

Nous verrons tout à l'heure que le soir en famille on faisait quelquefois encore la lecture de l'Évangile. L'Évangile et l'Ancien Testament avaient remplacé pour lui l'*Imitatio Christi*. La Bible resta longtemps sa lecture favorite. Mais un peu plus tard, par Burnouf, dont il était l'ami, il connut la littérature orientale et il en fut extrêmement frappé. La fraîcheur, la richesse, la poésie vraiment grandiose du Ramayana le saisirent. La Bible alors lui parut sèche et la Judée stérile en face des forêts du Gange et des paysages indiens.

Donc l'historien, en 1841, était encore foncièrement chrétien ; mais il arrive avec Jeanne Darc à l'inspiration libre : il sera de là bientôt conduit à l'émancipation.

Nous verrons d'ailleurs comment, par Mme D...,

par son fils, par l'entourage d'amis qui lui vient avec eux, Michelet fut porté plus encore à cette émancipation; de l'*Imitatio Christi*, des obscures chroniques du moyen âge, il allait, avec les nouveaux amis, s'habituer même au grànd souffle de Rabelais, qui lui avait été jusque-là un peu antipathique comme démolisseur et railleur de son cher moyen âge. Mais en suivant le cours des siècles, il avait commencé de mieux comprendre et la Révolution et la Renaissance qui l'avait préparée et les acteurs héroïques de ces deux grandes époques.

Il y eut une vive surprise dans une partie du public, lorsqu'on le vit manifester ses tendances nouvelles. Il arriva même qu'un de ses auditeurs habituels au Collége de France, scandalisé de ce changement, lui écrivit une lettre inconvenante dans laquelle il est question de son « talent qu'on a longtemps admiré, mais qui maintenant *s'abaisse.* »

Michelet répondit par une lettre curieuse où il tâche de ramener son contradicteur à des sentiments moins amers et plus « chrétiens ».

Ces dispositions morales se retrouveraient dans tous les écrits de Michelet et dans tous ses actes de 1828 à 1842; on en pourrait ici accumuler les preuves. Une seule suffira et tout le monde la

peut lire encore au cimetière du Père-Lachaise ; c'est l'inscription latine gravée en 1839 sur la tombe de Mme Michelet :

PAULINA ROUSSEAU
MICHELET.
JULII MICHELET.
UXOR.
MATER DILECTISSIMA II LIBERORUM.
ÆGROTANTIS QUONDAM VIRI
SALUS.
LEVAMEN LABORUM.
PERPETUA IN UTRAQUE FORTUNA
FELICITAS.

—

MDCCCXXXIX.

—

SICCINE DIVIDIT AMARA
MORS.
QUOUSQUE DOMINE.

. . . .

BEATUS QUI INTELLIGIT SUPER EGENUM
ET PAUPEREM.
IN DIE MALA LIBERABIT EUM
DOMINUS (1).

L'auteur de ces mémoires n'a pas connu la première Mme Michelet, mais il peut dire que c'était une personne de grand cœur, agréable, élégante, dévouée

(1) Pauline Rousseau — Michelet, — femme de J. Michelet. — Mère bien-aimée de deux enfants. — Autrefois de son mari malade elle a été — le salut. — Elle le soulagea dans ses travaux — et fit dans la bonne et la mauvaise fortune — son bonheur. — 1839. — Ainsi nous sépare la cruelle — mort, — jusques à quand, Seigneur..... Heureux celui qui comprend l'abandonné — et le pauvre — dans les jours malheureux — aura pitié de lui — le Seigneur.

à son mari. On conserve des lettres d'elle fort intéressantes remontant à l'époque de ses premières relations avec M. J. Michelet qui avait alors vingt-quatre ans. Ces lettres nous apprennent qu'en 1822 M. Jules était fort souffrant ; mais en 1823 sa santé s'est remise. Viennent alors les projets de mariage. Mlle Pauline Rousseau l'écrit à un oncle, cultivateur en Auvergne, pour lequel, ainsi que pour la tante, elle paraît avoir une très-vive affection.

Malgré ce parentage rustique, Mlle Pauline était fille du célèbre chanteur Rousseau, qui, au Grand-Opéra, avait précédé Nourrit père et passait pour la plus belle haute-contre qu'on eût entendue ; mais sa fille, si l'on en juge par ses lettres, avait gardé dans l'âme l'élément villageois. Son style a je ne sais quelle saveur de terroir et semble celui d'une riche fermière. Toute la famille était pourtant fort pauvre, et cette pauvreté faillit un instant compromettre le mariage. Dans une lettre datée du 24 mai 1823 elle fait part à son oncle, très-confidentiellement, d'un projet qui consisterait à prendre avec sa mère une maison où l'on pourrait avoir quelques pensionnaires, et elle ajoute :

« Tu conçois que si la chose peut réussir, cela serait fort avantageux pour moi ; je pourrais alors épouser J... — Sans cela point d'espoir, parce que ses tantes sont très-ambitieuses et qu'elles ne consenti-

raient jamais à ce que leur neveu épousât une fille qui n'a rien. Si au contraire notre projet réussit, je me présenterai avec mon établissement, et elles pourront donner leur consentement. Enfin, mes chers amis, si je suis heureuse un jour, vous vous en sentirez. Mais je te demande en grâce que ce que je viens de te dire n'aille pas plus loin que toi et ta femme.. »

Le projet de prendre des pensionnaires se réalisa tout de suite après le mariage, qui eut lieu cette année-là. Le jeune professeur eut, en effet, plusieurs élèves en pension. Chacun d'eux payait 3,000 fr. ce qui mit un peu d'aisance dans la maison.

Mme Michelet, sans être jolie, avait beaucoup de charme, de douceur et de bonne grâce. Elle avait été élevée au couvent et conserva des relations avec la famille de Ségur et, chose singulière, avec les filles du général russe Rostopchine, qui avait brûlé Moscou. L'histoire devait pénétrer par toutes les portes dans la vie de Michelet.

Mme Michelet eut pour son mari vingt années de dévouement absolu. Quant à Michelet, il menait entre sa femme et son père, près du berceau de sa fille (et de son fils plus tard), une existence de bénédictin. Doux et prévenant pour sa femme, pour ses enfants, pour son père, il restait par devoir plongé dans le travail solitaire. Même à table, il continuait, en

vue de ses leçons, la lecture commencée. Sa femme et son père veillaient aux soins du ménage.

Michelet, trois ans après avoir perdu cette femme excellente, et deux mois seulement après la mort de Mme D..., le 29 juillet 1842, se trouvant à Reims avec D... lui parlait des années de bonheur qu'il avait passées en ménage. Il lui disait combien sa femme avait eu toujours l'esprit de sacrifice. Sa bonté était inépuisable.

Dans la maison de santé où il l'avait rencontrée elle couchait avec une folle pour que la malheureuse sentît toujours près d'elle, même la nuit, la salutaire influence d'une personne qui l'aimait et qui lui était bonne.

Ses enfants, ont toujours parlé d'elle avec autant de respect que de tendresse.

Michelet cependant, qui l'appréciait avec tant de reconnaissance et d'amitié, semblait n'avoir été pour elle que juste plutôt que passionné.

On eût pu croire vraiment qu'en toute sa vie l'historien n'avait aimé que deux fois : Héloïse (l'amante d'Abailard) au douzième siècle, et la Pucelle au quinzième.

XI

La santé de Mme D... ne s'améliorait pas. Le séjour à Paris, pour le traitement, devenait indispensable, les fréquents voyages de Rouen à Paris ne pouvant être que funestes, car le chemin de fer n'existait pas encore. D'autre part, le petit logement que Mme D... occupait avec son fils était maintenant impossible, il en fallait prendre un autre, à un étage moins élevé. M. Michelet offrit à la mère et au fils une hospitalité qui fut acceptée. Au mois de juin 1841, Mme D... malade, est installée avec son fils chez M. Michelet. Et D..., quelques jours après cette installation, écrit à N... :

« Ma mère est encore très-faible ; et ce traitement

est si pénible que, tout en guérissant la maladie locale, le système nerveux se trouve toujours ébranlé après une de ces douloureuses opérations.

«Mais elle est bien vigoureuse d'esprit et confiante dans l'avenir. Souvent nous nous escrimons avec ce redoutable discoureur, M. Michelet et moi. Jamais (avec vous je puis le dire, car vous comprenez mes paroles), jamais deux esprits n'ont été plus unis que les deux nôtres, jamais sympathies plus étroites et plus étendues tout à la fois n'ont existé entre deux hommes d'instruction et d'un âge si différents; mais lui, il est de tous les âges, et moi, si je manque d'intelligence et d'expérience, j'ai du moins la ferveur et l'enthousiasme pour les idées. Pour comprendre il faut aimer; or je l'aime beaucoup, reste à savoir s'il faut autre chose. Je n'ai plus ni gêne, ni contrainte ; j'ai mon franc parler. Je vous donne le résultat ; les raisons vous les trouverez dans son extrême bienveillance et la volonté que nous avons tous de nous rendre la vie plus facile les uns aux autres.

« Hier, au déjeuner, M. Michelet disait, en nous regardant tous les six : « C'est une lyre parfaite ». Je dois vous donner la disposition de nos places a table, lorsque nous sommes seuls, c'est-à-dire plus heureux. C'est une table ronde comme la vôtre, a

laquelle on n'est bien que six. Au milieu M. Michelet (à l'O) ; en remontant vers le N. ma mère, puis M. Michelet père ; à l'E. Mlle Michelet, juste en face de son père (c'est une condition essentielle, car M. Michelet aime la symétrie) ; puis moi à côté d'elle, en face de ma mère, et Charles près de moi, et près de son père et en face de son grand-père. C'est la disposition la plus heureuse : j'ai les yeux de ma mère et de M. Michelet et mes deux bons petits amis près de moi. Animez tout cela. Il me semble vous voir seul dans votre salle à manger, prenant six chaises, faisant asseoir M. Michelet, etc., interpellant celui-ci, répondant à celui-là, enfin parlant pour nous six. Vous seul (mais tout seul, faites-y bien attention), vous pouvez reconstruire cette vie intérieure, car vous la savez. Vous avez en vous tout ce qu'on y dit, tout ce qu'on y pense.

« Je vous dirai donc que M. Michelet publiera son cinquième volume d'ici à dix jours, après quoi nous irons soit à Versailles, soit à Fontainebleau. Jamais il n'a été dans un mouvement d'esprit plus complet et plus rapide ; il se compare à un chemin de fer, mais à un chemin de fer qui voit à deux cents pieds sous lui les chênes séculaires. Une fois lancé dans son histoire du dix-neuvième siècle, il

va nous initier intimement à son travail de la journée et par des lectures et par des conversations. Il est d'une activité prodigieuse, il écrit considérablement. Depuis deux mois il a fait (outre son cinquième volume) un livre sur la méthode historique qui ne sera pas publié; il recueille les matériaux et documents relatifs à la Révolution française, entretient une correspondance effrayante : ce sont des paquets de lettres qui arrivent à toutes les heures du jour, et il n'est pas une lettre à laquelle il ne réponde. Il n'est point un fait auquel il ne s'intéresse, il s'occupe de nous tous avec une sollicitude si attentive, qu'il sait non-seulement toutes nos petites actions, mais aussi nos pensées. Il rend des services à je ne sais combien de personnes à la fois ; rien ne lui coûte, courses, visites et lettres. Il va aux Archives tous les jours, et, depuis trois heures jusqu'à dix heures et demie du soir, il reçoit, cause, se promène, enfin a l'air de ne rien faire.

« Pour vous donner une application de cette vie, voici notre journée d'hier. A neuf heures nous allâmes tous au service que M. Michelet fait célébrer tous les ans pour la mort de sa femme. M. Michelet avait travaillé tout le matin, et, suivant son habitude de Rouen, après avoir pris son café à sept heures, il était venu souhaiter le bonjour à ma mère (vous

vous souvenez de tout cela). Quand nous fûmes rentrés, M. Michelet me demanda de venir avec lui dans son cabinet, et commenta avec moi les prières des morts, tirées de Job. Il me fit remarquer combien la version française imprimée dans les livres d'office est inexacte, pour ne pas dire mensongère (remarquez aussi la prière intercalée au milieu de ces sublimes hardiesses bibliques, pour en atténuer l'effet). Nous déjeunâmes : le déjeuner et le dîner, ce sont les instants consacrés à la réunion de famille ; au déjeûner se disent toutes les pensées du matin et de la nuit, au dîner tout ce que l'on a vu dans le jour.

« A onze heures, M. Michelet partit à la Bourse et au Palais de justice pour une affaire d'arbitrage où il avait été nommé avec MM. Nodier et Tissot. Il revint à midi et demi, et nous allâmes tous voir la Vierge de M. Ingres, dont vous avez sans doute entendu parler. M. Ingres, qui avait invité M. Michelet dans une lettre que j'ai eue sous les yeux, nous reçut chez lui en personne, et nous pûmes comprendre l'œuvre par le peintre. Je ne puis vous en dire ma pensée ici, je n'ai pas le temps, et il ne faut pas trancher avec quelques phrases sur un tel sujet. Tandis que ces dames achetaient des bonnets dans un magasin, nous nous communiquions dans la bou-

tique nos impressions sur le peintre et le tableau. En rentrant, M. Michelet eut une longue conférence d'affaires, puis il vint m'appeler pour me montrer les livres que lui avait apportés son relieur. Nous causâmes avec lui, ma mère et moi (car que de modifications de causerie par le nombre des personnes et par les personnes). Nous le laissâmes travailler pour lire l'*Allemagne et* l'*Italie* de M. Quinet, lecture que je fais à ma mère et à Mademoiselle...

« Puis vinrent dîner M. de Muller, ministre de la justice à Weimar, qui a vécu avec Gœthe (plus de vingt ans ils passèrent leurs soirées ensemble), qui a été dans l'intimité de Napoléon, de Wieland, de Herder, de Schiller; et Baudry, près duquel j'étais placé à table et avec lequel je devins tout intime, car nous parlâmes de langues, de l'influence des études orientales sur l'histoire du monde. Que de lumières sortiront de ce côté pour éclairer l'antiquité et le moyen âge! Nous étions au dessert, vint M. Quinet. Figurez-vous ce que devait être cette conversation. L'un parlait de l'Allemagne, de Heidelberg, des professeurs, de sa carrière diplomatique; l'autre (M. Quinet) racontait ses voyages. M. Michelet étincelait. Puis on annonça un jeune homme, M. Louis Batissier, qui a passé quinze jours à Rouen où il avait été appelé pour faire le compte

rendu de l'exposition dans le *Journal de Rouen*. Il apportait une notice sur Géricault. Lisez dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 juillet), *Eleusis* et la *Vie de Lesueur*. M. Quinet me les a recommandés.

« J'ai un logement dans la maison de M. Michelet, au troisième, deux pièces, une vue de campagne magnifique... C'est là que vous descendrez quand vous viendrez à Paris.... »

XII

Ceux qui ont vécu avec les malades, même les plus désespérés, savent combien aisément, dans les jours de calme, on reprend vite espoir et confiance. M. Michelet, prévenu par les médecins, ne se laissait guère tromper, même aux heures où la malade semblait réellement renaître. Mais le fils ne prévoyait rien encore de l'inévitable dénoûment, il faisait sans difficulté partager son espoir à son ami malgré les avertissements assez clairs que plusieurs fois celui-ci avait reçus de M. Michelet. N... cependant n'en essayait pas moins dans ses lettres d'égayer la famille. Il adressait au jeune Charlot toutes sortes d'histoires et de contes. Six semaines ainsi se passèrent. Mais vers la fin du mois d'août,

D... retourna de nouveau passer quelques jours auprès de son père. Mme D..., de plus en plus malade, retenue par son traitement, dut rester à Paris; le fils était tenu au courant de tout ce qui se passait rue des Postes par des lettres souvent remplies de gaieté. Elle lui écrit le 27 :

« Hier il y avait du monde à dîner chez M. Michelet. Au moment des vacances, je crois que toute la France historique et philosophique prend rendez-vous chez lui. Il est si aimable pour tout le monde, et met les personnes un peu timides si bien à l'aise, que je suis heureuse de pouvoir apprécier tous les jours de plus en plus cette belle nature. La réunion était nombreuse et très-brillante. Tu en jugeras par les noms : M. et Mme Poret, M. et Mme Quinet, MM. Marmier, M. Ravaisson et une demi-douzaine de jeunes gens de l'École normale, placés par M. Michelet en province, tous, ses élèves et ses amis. Ils avaient l'air de regarder avec admiration les représentants de l'histoire, de la littérature et de la philosophie dans les personnes de MM. Michelet, Quinet et Ravaisson.

« Je te regrettais, mon ami, car ce dîner et cette soirée étaient extrêmement intéressants. M. Michelet, dans sa bonté touchante pour toi, trouvait toujours l'occasion de prononcer ton nom comme

celui d'un fils chéri absent pour quelques jours. Il te regrettait visiblement. M. Quinet était on ne peut plus aimable et bon. Il a bien amusé tout le monde en expliquant à Charles le magnétisme. L'enfant écoutait avidement, et, d'après l'explication, il est resté persuadé que, si on le magnétisait, il pourrait faire ses devoirs en dormant. M. Quinet a tout l'esprit possible quand il le veut. Hier il pétillait à chaque mot. Il nous disait qu'il avait été avec M. Ballanche voir une représentation de l'*Auberge des Adrets*, et que M. Ballanche la lui expliquait d'une manière symbolique, la plus originale du monde, prenant *Robert Macaire* pour un mythe. Puis il passa avec une facilité et une simplicité parfaite aux sujets les plus élevés.

« Mlle Adèle est très-bonne et aimable avec moi. Elle me quitte très-peu. Je suis heureuse de me trouver encore mère en ton absence.

« Bientôt nous serons ensemble à la sente Bihorel tous réunis et, j'espère, entièrement à ce bonheur, car, moi la plus malade, j'ai cependant, comme tu sais, la force de causer et de ne point manquer à jouer mon rôle. Je suis en très-bonne disposition morale, sauf quelques douleurs. »

Puis, le 4 septembre :

« Mon ami, je suis parfaitement. Il est impos-

sible d'être entourée de plus de soins et d'amitié. Ma vie est douce et un peu sérieuse comme je l'aime. Dans les heures où Adèle étudie je travaille avec M. Michelet dans son cabinet, et nous causons ensemble longuement sur des sujets bien graves. Il me met à même d'apprécier la beauté de son âme et l'étendue de son charmant esprit. Tu sais sa sincérité, il trouve bon que je lui fasse mes observations. Je n'ai jamais tant causé qu'avec lui, et, toi excepté, je n'ai jamais été aussi à l'aise avec personne. Nous sommes tous très-liés et très-unis. Et, comme tu le dis, l'amitié que nous avons dans le cœur pour tous ces êtres bons et aimables nous fait mieux sentir à nous deux la force de notre liaison maternelle et filiale, mais avant tout libre et amicale, depuis que ton âge et ton esprit te mettent à même de te gouverner toi-même et d'agir par ta propre impulsion. Il faut fortifier ta santé, développer l'énergie de ton caractère, car tu en as. Et souvent j'ai remarqué avec plaisir que dans les occasions difficiles tu étais prêt. Tu as raison, car souvent la douleur vient nous surprendre sans aucune préparation. »

Mme D... toute malade qu'elle était (et bientôt mourante) semblait avoir apporté dans la famille Michelet un élément de vie. Malgré sa situation

désespérée, sur laquelle elle ne se méprenait pas, elle introduisit au foyer de l'historien une chose qu'on n'y avait pas eue encore : la sérénité, la gaieté. Issue par son père d'une famille de fabricants de drap d'Elbeuf et par sa mère d'une ancienne famille de manufacturiers rouennais, l'un desquels, M. Ribard, avait été maire de Rouen, elle avait passé son enfance, jusqu'à quinze ans, avec son frère M. Pierre Fantelin, avocat à Rouen, dont on se rappelle encore, dans cette ville, les débuts éclatants. Une mort tragique avait interrompu cette carrière si bien commencée. Mais l'esprit de Fantelin semblait s'être transmis à sa jeune sœur. Comme toute la jeunesse d'alors, il avait subi l'influence du XVIII[e] siècle; Voltaire, Rousseau, Diderot, avaient là leurs traces ineffaçables. A Rouen, l'on ne se rappelle pas seulement le talent oratoire de Fantelin, on se rappelle son talent de poëte. Sa sœur avait conservé de lui un recueil manuscrit de fort jolies chansons dont quelques-unes, longtemps après sa mort, ont été publiées dans la *Revue de Rouen*. On a retrouvé depuis la correspondance de Fantelin avec sa famille et quelques-uns de ses amis. Cete correspondance, pleine d'entrain et de gaieté autant que de droiture, montre combien est juste l'appréciation que fait M. de Jouy du jeune

avocat rouennais dans son *Hermite en province*. La sœur aussi nous est expliquée par ces lettres du frère.

Mme D... eut donc sur Michelet une action très-vive et très-heureuse. Porté soudainement aux antipodes du mysticisme, l'étincelle du XVIIIe siècle ne tarda pas à le gagner lui-même. Parmi les contemporains, tout à l'heure, l'un de ses amis les plus chers sera Béranger. Un mot de Mme D... sur le chansonnier l'avait un jour singulièrement frappé : Béranger était, disait-elle, de tous les contemporains célèbres, le seul qu'elle eût eu le désir d'embrasser.

Autrefois, c'est-à-dire en 1840, on chantait le soir chez Michelet d'anciens cantiques allemands ou français, et même quelques chants d'Église ; mais, en 1841, on commença de mêler aux chants religieux les refrains de Béranger. Le poëte populaire avait chanté la Patrie, cela seul l'eût placé très-haut dans l'esprit de Michelet.

Michelet venait d'achever et de publier le cinquième volume de l'*Histoire de France* (le volume sur la *Pucelle*), et ce fut pour lui une heure de grand succès ; mais il en avait définitivement assez du moyen âge. Le monde moderne vient de lui apparaître, il a hâte de le raconter. Il publiera encore son *Louis XI*, puisqu'il est commencé ; mais, à partir de là, il va se mettre à la *Révolution*.

XIII

C'était rue des Postes que M. Michelet avait alors son domicile. La maison était des plus agréables et des mieux situées : elle avait, on l'a dit, un joli jardin où le jeune jardinier de Bihorel trouvait encore à cultiver quelques fleurs, notamment des rosiers, et où de temps à autre il pouvait voir se promener sa mère.

Vers l'automne 1841, la malade éprouva plusieurs semaines d'un mieux sensible, la gaieté revint ; il y eut, en petit comité, des soirées délicieuses.

Le 30 octobre, le fils écrivait :

« Le soir, mademoiselle chante quelquefois. Souvent ma mère et M. Michelet m'initient à notre ancienne musique française : ma mère a

retenu presque tout l'ancien répertoire ; M. Michelet avec un sentiment que je n'oublierai jamais, nous chante un vieux cantique ou *Sur la fougère*. Le père se met de la partie avec sa voix de ténor. Ma mère se promène aussi presque constamment dans le salon et le cabinet au bras de M. Michelet, et pour nous deux, mademoiselle et moi, près du feu, ou regardant des gravures, la conversation alterne de deux à quatre. Tous nous conduisons ma mère dans sa chambre et, lorsqu'elle est couchée, nous l'endormons en lui lisant alternativement, M. Michelet et moi, quelques pages de l'Evangile. »

XIV

Ce fils, si durement éprouvé, mais encore plein d'espérance, se reposait de ses études du droit en traduisant pour Mlle Adèle Michelet, pour son frère Charles et pour l'ami rouennais, de naïves ballades allemandes tirées du *Wunderhorn* (*le cor merveilleux de l'enfant*).

L'ami rouennais se mit donc à prendre dans ses lettres la forme étrange de certains vieux contes d'outre-Rhin, donnant de ses nouvelles aux amis parisiens, en style de ballade allemande, comme dans ce qui suit par exemple :

— Où es-tu allé en ville, Eugène, mon ami?

— Je suis allé au cours de théologie. Ah ! radotage, mon ami, quel radotage !

— Qu'as-tu vu au cours de théologie, Eugène, mon ami ?

— J'ai vu une grande chambre pleine de fumée, de gros curés qui ronflaient, et dans une chaire, au milieu, un bonhomme qui parlait tout seul. Ah ! radotage, mon ami, quel radotage !

— Que disait le bonhomme dans sa chaire, Eugène, mon ami ?

— Le bonhomme dans sa chaire disait les ruses du démon, l'histoire des possessions et obsessions, les pactes avec Satan, la malice des sorciers, tout ce qu'il y a de noir dans la magie. Ah ! radotage, mon ami, quel radotage !

— Ensuite où es-tu allé te promener, Eugène, mon ami ?

— Je suis allé me promener à la sente Bihorel ; ah ! bonheur, mon ami, quel bonheur !

— Qu'as-tu vu à la sente Bihorel, Eugène, mon ami ?

— A la sente Bihorel, j'ai vu le joli salon, les deux petits portraits, la chambre aux douces causeries. Ah ! bonheur, mon ami, quel bonheur !

— Quelle pensée t'a réjoui dans le joli salon ?

— C'est que ta mère, mon cher Alfred, se rétablit de jour en jour et qu'à pâques prochain nous la reverrons en ces lieux, fraîche, bien portante et

gaie comme une fleur d'avril. Ah ! bonheur, mon ami, quel bonheur !

— Où iras-tu te promener encore, Eugène, mon ami ?

— J'irai me promener encore à la sente Bihorel, dans le joli salon, au jardin et sur la terrasse. Ah ! bonheur, mon ami, quel bonheur !

— Où n'iras-tu plus à l'avenir, Eugène, mon ami ?

— Je n'irai plus m'ennuyer à l'avenir avec le ronflant auditoire de curés, ni écouter dans sa chaire le bonhomme qui parle tout seul. Ah ! radotage mon ami, quel radotage !...

XV

L'automne et les débuts de l'hiver se passèrent assez bien. Michelet, qui savait mieux que le fils, ce que serait le dénouement de la maladie de Mme D..., mettait tous ses soins, toute son âme à rendre aussi doux que possible les derniers moments d'une vie qui devait si vite se terminer.

Jamais sa conversation n'eut plus de sérieux, plus de gravité, plus de charme. Un jour qu'on parlait du mérite ou du démérite de certaines doctrines :

« — J'ai vu autrefois à la Bibliothèque de l'Ar-
« senal, dit Michelet, un manuscrit du moyen âge
« richement enluminé. A la première page était
« représenté Dieu le Père, au moment où il envoie
« sur la terre son Fils, le petit Jésus. Il lui fait visi-

« blement ses recommandations. L'enfant écoute
« avec une attention sérieuse et naïve.

« A la dernière page, Jésus devenu homme, est « remonté au ciel. Dieu le Père le regarde d'un œil « scrutateur ; mais le Fils ne s'arrête pas à dire ce « qu'il a enseigné ; il montre ses mains percées...

« C'est par nos œuvres, par nos souffrances vo- « lontaires, que nous serons jugés. »

Vers la même époque encore D... rendait compte ainsi d'une de ces soirées si touchantes :

« Nous lisons tous les soirs, tantôt *Jocelyn*, tantôt *Philémon et Baucis*, tantôt les *Chants du crépuscule*. C'est M. Michelet qui lit. Je leur ai lu dimanche *Peau d'âne*. Charles nous a lu un soir le *Petit-Poucet*. Comme nous avons ri ! et comme c'était intéressant d'entendre les commentaires de M. Michelet ! »

XVI

Mais voici le moment où l'on ne rira plus. On ne peut rien citer ici des lettres poignantes de M. Michelet adressées à N... On s'en tiendra donc aux lettres du fils, sans notes, sans réflexions, sans autre explication que la date placée en tête de chacun des fragments qui vont suivre.

Alfred D... à son père,

« février 1842.

« Ma mère est si continuellement souffrante, il y a si peu de changement dans son état que j'hésite

toujours à t'écrire pour te donner de si mauvaises nouvelles. Depuis près d'un mois, elle ne mange plus avec nous, ne sort plus, et reste presque toute la journée couchée. Si elle ne se relevait tout à coup, quand la souffrance lui laisse un peu de relâche, si elle ne paraissait alors comme dans son état de santé, nous serions continuellement bien tristes, car elle est devenue plus taciturne et silencieuse, et la souffrance l'absorbe tellement que nous ne savons, la plupart du temps, M. Michelet et moi, quoi lui dire pour la distraire.

« Nous attendons chaque jour quelque adoucissement, mais la souffrance continue toujours, de sorte que pour elle la fatigue s'accumule et pour nous l'inquiétude s'accroît. Nous ne pouvons plus nous dissimuler qu'elle est en proie à une maladie bien profonde qui atteint jusqu'aux sources de la vie. Et nous ne pouvons savoir d'où viendra le soulagement, car chaque jour nous l'attendons, mais inutilement.

« N..., en venant nous voir, est venu nous redonner à tous du courage et du mouvement d'esprit. Aussi M. Michelet, avec sa parfaite sagacité, insistait-il vivement, quand j'hésitais, à le faire venir. Ma mère ne le voit que quand elle peut le recevoir, et, comme il a beaucoup à voir et qu'il a à

sa disposition la bibliothèque de M. Michelet, tous les instants où je ne puis être avec lui, il les passe en courses ou dans ma chambre.

« Tout le monde ici se trouve mieux de sa présence. M. Michelet me disait : « Ce sera un vide « pour nous quand il n'y sera plus. » Il l'initie à ses idées, lui raconte sa vie. Il a tant besoin de communiquer à des personnes sûres qu'il me disait a l'arrivée de N. . : « Il faudra que nous pre- « nions, dans la journée, quelques heures où nous « causerons tous les trois ensemble : nous avons « grand besoin d'amitié. »

« M. Michelet en est aussi content pour ses enfants, car notre intérieur était devenu bien sérieux pour eux. Quant à M. Michelet père, il ne tarit pas avec N... de récits sur la Révolution.

« N... te dira ses impressions au retour. Ses journées s'écoulent bien rapides et bien remplies. Il me disait l'autre jour : « Des milliers de gens ne vivent pas autant dans toute leur vie que j'ai vécu dans cette journée. »

N..., comme on le voit par cette lettre, était venu, invité par M. Michelet, passer quelque temps auprès de son ami. Ses lettres à ses parents conservent quelques détails sur l'intérieur de M. Michelet à ce moment cruel.

Le 1er février, lendemain de son arrivée :

« Au moment où j'écris je n'ai point encore vu Mme D... ; mais, en descendant de diligence, Alfred, que je trouvai, me dit qu'elle était très-mal, et que sa maladie était très-grave, plus grave qu'il n'avait voulu nous l'écrire.

« En arrivant, je demandai à Mlle Michelet ce qui en était. Elle me répondit qu'elle était encore plus mal qu'Alfred n'avait pu me dire, car on ne lui dit pas tout, et Mme D... elle-même, qui comprend très-bien sa position, ne pleure jamais devant lui et fait tout ce qu'elle peut pour paraître moins souffrante et plus gaie.

« M. Michelet, à son tour, m'apprit que tout était désespéré..., puis il me dit : « Les choses en sont « venues au point que ce n'est plus du salut de la « mère qu'il faut s'occuper, mais de celui du fils... « Vous êtes nécessaire ici : vous relèverez le moral « d'Alfred ; moi, je ne le peux pas, je suis comme « lui d'un caractère mélancolique, etc. »

Le 4 février :

« ..... Nous nous levons vers huit heures; nous nous habillons tout en causant ; puis, à neuf heures, Alfred descend voir sa mère, jusque vers dix heures un quart. Pendant ce temps-là, je reste à lire, à écrire ou à regarder des gravures, et L. B. vient

me tenir compagnie. A onze heures nous déjeunons tous ensemble (excepté Mme D...), puis à midi nous sortons jusque vers cinq heures. De cinq à six heures nous causons Alfred et moi, au coin du feu, puis à six heures nous descendons dîner. A sept heures nous sommes tous réunis dans le cabinet de M. Michelet, et c'est alors seulement que je vois Mme D... Je l'ai trouvée, de visage, peu changée, mais une chose à laquelle je ne puis m'accoutumer, c'est de la voir sombre, taciturne... Quelquefois, à la vérité, elle surmonte son mal et ses inquiétudes et retrouve presque son ancienne gaîté; mais cela n'arrive qu'à de rares intervalles, et ces intervalles sont courts. Avant-hier, toutefois, elle a été très-gaie et nous a fait beaucoup rire. M. Michelet, parlant de son portrait à lui, disait : « Il est très-bien et me plaît parce qu'il est *énergique et sensible.* » Alors Mme D... , en riant, se prit à dire : « Odry, s'il était ici, avouerait que vraiment vous avez, entre le nez et le menton, quelque chose qui parle pour vous..... »

D... écrivait aux parents de N... :

« Permettez-moi, monsieur et madame N..., de vous remercier d'avoir bien voulu vous priver d'Eugène, au moment où j'avais grand besoin de son amitié. Les souffrances incessantes de ma mère

nous avaient tous bien attristés, et avaient jeté bien du sérieux dans notre intérieur. Eugène est venu nous donner du mouvement d'esprit, et, par l'entier épanchement que nous avons en lui, de la force pour supporter cette cruelle épreuve.

« Ma mère est toujours aussi souffrante, et elle ne repose presque pas ni le jour ni la nuit ; maïs, dans les rares moments où elle souffre un peu moins, elle a tant de force d'esprit et de gaieté, elle se relève si facilement que nous espérons chaque jour que sa vitalité triomphera de ces douleurs ; il ne lui faudrait que souffrir un peu moins... »

Le 11 février, N... envoie à sa famille de nouveaux détails :

« Les soirées que l'on passe chez M. Michelet seraient des soirées charmantes, si l'on n'y avait le spectacle vraiment poignant des souffrances de Mme D... Je trouve, depuis deux ou trois jours, qu'elle va beaucoup plus mal que lors de mon arrivée. Elle est plus absorbée qu'elle n'a encore été, et je soupçonne que les remèdes qu'on lui fait prendre n'ont d'autre but que de l'engourdir.

« Elle se berce, ainsi que son fils, depuis une huitaine, de l'idée que l'on va lui faire, ce soir même, une opération qui peut-être la sauvera ; mais cette opération, que plusieurs fois déjà, sous toute sorte

de prétextes, les médecins ont différée, ne se fera point; ils prétendent que cela ne pourrait qu'augmenter ses souffrances sans aucune chance de salut.

« Il n'est rien que M. Michelet n'imagine pour lui faire l'existence un peu moins insupportable, et pour rendre au fils l'avenir le plus calme possible. — « Je le garderai avec moi, me disait-il hier, et « je tâcherai de le distraire de ce grand chagrin, « et de m'y arracher moi-même, par un voyage, « etc., etc. »

En mars, N... était retourné à Rouen; D... lui écrit le 18 :

« Je vous écris le cœur brisé, l'art s'avoue impuissant, et la nature, comme l'ont constaté les dernières explorations, n'offre plus de ressources; nous ne pouvons espérer conserver ma pauvre mère.

« Ce qu'il y a de plus horrible encore, si je puis dire, c'est que les douleurs augmentent d'heure en heure, que le mal s'étend incessamment; ma mère souffre si cruellement dans certains accès de fièvre, qu'elle les compare à la rage. Il ne reste plus qu'à prolonger sa vie le plus possible, mais surtout à la rendre moins torturée, par un traitement pal-

liatif. Les palliatifs en semblable circonstance sont les opiacés, ou, pour mieux dire, des poisons, et elle ne peut les supporter. Notre situation est horrible, plus affreuse chaque jour et même chaque heure.

« Depuis dimanche, je suis la seule personne dont elle veuille recevoir les soins ; elle ne pouvait même presque point supporter la présence de M. Michelet, aussi ne la voit-il que très-rarement. Je passe près d'elle le jour et une partie de la nuit, je couche dans la petite salle à côté de sa chambre ; mardi, je suis resté près d'elle jusqu'à quatre heures ; avant-hier, je me suis relevé à trois heures et aujourd'hui à quatre.

« Elle est pour moi pleine de la plus tendre affection, ne veut pas que je la quitte d'un instant ; je demande à Dieu, dans l'angoisse où je suis, de ne point tomber malade, car qui la soignerait ?...

« Tout me manque avec ma mère, qu'ai-je besoin de vous le dire ? Vous le savez comme moi. Elle seule me rendait tout facile, tout possible ; sans elle, je suis *absolument seul* avec toute l'amertume du souvenir.

« Je ne puis concevoir de position plus affreuse que celle où je suis : n'être pas chez moi, voir mourir ma mère dans des souffrances horribles. dont vous n'avez point d'idée.

« Et, pour moi, le passé, l'avenir manquent à la fois, n'ayant plus aucune raison de vivre avec la faiblesse de santé où je suis; mais ce qui est plus que tout cela, c'est le spectacle de ses douleurs à elle, pauvre et excellente mère, qui n'a fait que le bien, qui a toujours souffert pour moi et qui meurt dans le plus horrible martyre.

« M. l'abbé Cœur vient la voir souvent; mais elle est si continuellement souffrante, qu'elle ne peut parler que de son mal.

« Ses facultés n'ont pas baissé, mais elle ne fait rien, ne prend rien sans me demander avis; il faut que je la dirige sur tout, elle est redevenue enfant; et c'est au moment où j'éprouve ce nouveau sentiment de père, au moment où je ne l'ai jamais tant aimée, qu'il me faut la quitter.

« Je ne puis vous dire combien j'ai d'angoisse et d'amertume dans le cœur. »

15 mai.

« ... Je crois à l'harmonie du monde, je crois Dieu juste dans tout ce qu'il fait; mais ce qui nous arrive est si cruel, si peu en rapport avec ce que ma conscience me dit, que je n'espère plus pour moi la même liberté d'esprit, la même confiance

dans les lois de ce monde. Je ne parle point ici de ce qui m'est personnel... Je suis jeune, j'ai peu vécu et n'ai point été éprouvé ; peut-être fallait-il, en commençant cette vie, que j'eusse le cœur brisé pour mûrir et passer plus vite. Mais ma pauvre mère qui a toujours souffert, toujours lutté pour moi, ne s'est jamais reposée qu'avec moi dans l'espérance d'un avenir meilleur, fallait-il, si Dieu voulait la rappeler à lui, la faire tant souffrir ; user, à force de tortures, cette volonté si énergique ; tarir, par la douleur physique, la vitalité de son âme ? Je n'y *comprends* rien ; et ce qui est plus grave, mon ami, c'est que si plus tard je pensais autrement, c'est que j'aurais oublié le poignant de ce moment, c'est-à-dire la réalité. Je ne rêve pas, j'assiste à ce qu'il y a de plus positif au monde ; ce n'est point ma pensée qui conçoit les intensités du mal, mais à chaque heure je suis présent à des crises, où la douleur se montre trop matériellement sensible, et les amertumes que mon cœur en reçoit ne sont que le reflet de ces angoisses, je n'en ai pas la pointe déchirante. Voilà ce qui me trouble, ce qui me fait douter, ce qui, au milieu de tous les germes de vie, de toutes les richesses d'amour que je sens dans mon âme et dans le monde, produira une irréconciliable négation...

17 mai.

« ... Quand les douleurs sont trop atroces, nous engourdissons la sensibilité avec de la morphine; mais cette substance provoque des vomissements, de sorte que nous tournons dans un cercle de douleurs, ne pouvant calmer les unes sans exciter les autres.

« Mais il semble que sa sérénité, que sa confiance dans l'avenir augmentent à mesure que le mal est plus terrible. Dans les bien rares moments où je puis lui parler, je la retrouve aussi entière de facultés, aussi vivante que je l'ai jamais vue, et je me demande si je ne puis encore espérer. Mais l'inévitable réalité m'accable sans cesse, et plus je veux m'y soustraire, plus je descends dans l'amertume. C'est là une contradiction bien affreuse, qui fait ma vie de chaque jour : avoir tant besoin d'espérer et ne le pouvoir absolument pas ! »

Du même à son père.

mai.

« Outre un store que M. Michelet a acheté à ma mère, pour atténuer la lumière du soleil dans sa chambre, ce sont tous les jours de nouvelles surprises, de nouveaux objets pour la distraire. Samedi

en revenant de l'Institut, il est allé au marché Saint-Germain acheter des cerises et une magnifique poire que ma mère n'a pu que regarder. Hier, c'était un très-gros cerisier garni de cerises, pour mettre dans sa chambre et lui rafraîchir au moins la vue.

« Aujourd'hui j'ai choisi le plus joli fraisier tout fleuri et chargé de fraises. En le voyant, elle a souri, et j'ai été bien heureux. »

fin mai.

Du même au même.

« Nous assistons au spectacle le plus douloureux : les facultés de ma mère qui, malgré ses souffrances aiguës, s'étaient conservées dans une lucidité complète, ont peu à peu décliné, et depuis deux jours elle est dans un délire continu. Cet état n'est pas violent, elle paraît même peu souffrir; parfois aussi, quand nous nous approchons d'elle, elle semble nous sourire ; mais elle ne nous entend plus et ne nous parle point.

« Mardi et mercredi, se sentant moins souffrante, elle était très-gaie, parlait beaucoup, mais souvent ses idées n'avaient point de suite. Mercredi soir, elle fit appeler M. Michelet père, qu'elle n'avait point vu depuis qu'elle est alitée ; et, lorsque Charles

revint du collége, elle le fit demander, et lui donna un livre de messe, pour sa première communion qu'il faisait le lendemain, en y joignant les conseils les plus affectueux. Jeudi matin, quand Charles fut habillé et prêt à partir pour l'église, elle le demanda, eut avec lui un entretien séparé, où elle lui donna les plus éloquentes et les plus touchantes instructions. Nous la retrouvâmes après très-émue. Jamais elle n'avait été plus tendre pour nous tous ; mais, peu après cette grande émotion, ses idées eurent moins de suite, elle continua à parler tout le jour et toute la nuit, avec une certaine exaltation. Depuis deux jours, elle ne parle plus du tout et paraît avoir peu conscience de ce qui se passe autour d'elle. Sa figure s'altère, et sa respiration devient plus oppressée...

« Ses derniers moments, car je doute qu'elle revienne à la connaissance, ont été, pour nous tous, des moments de tendresse, et la seule consolation que je puisse avoir, c'est qu'au moment où elle m'entretint seul pour la dernière fois, elle me parlait de notre avenir à tous, comme si tous qui nous aimons nous devions nous réunir et vivre plus heureux qu'ici. »

. . . .

. . . .

Il faudrait, pour compléter ces Mémoires, intercaler ici les lettres éloquentes et paternelles de M. Michelet. Il y aurait à citer surtout celle où, le 31 mai, il annonçait à Rouen la terrible nouvelle :

« Mme D..... est morte, mon cher M. N..... »

LIVRE DEUXIÈME

1842-1843

I

Ainsi devait finir, à quarante-deux ans, cette femme judicieuse et sensée, d'esprit si lumineux, si précis, si français... Personne n'eut jamais et ne put avoir sur Michelet une plus forte et plus heureuse influence; il l'a lui-même confessé bien des fois. Mais combien plus la chose éclate dans sa correspondance avec Mme D...!

Ceux qui l'ont connue cette femme excellente et charmante, peuvent la retrouver aujourd'hui vivante encore dans ses lettres à son mari et à son fils.

Mais, hélas! ce fils pourrait-il survivre? Telle avait été la préoccupation de Mme D... A ses derniers moments, elle avait prié M. Michelet, aus-

sitôt qu'elle n'y serait plus, de l'emmener, dans quelque voyage.

N..., inquiet de ce qui pourrait advenir, avait écrit à M. Michelet, le priant de lui dire toute sa pensée. Le 21 mars 1842, Michelet, dans une lettre pleine d'attendrissement, témoigne d'un peu d'espoir; et il annonce qu'il lui fera faire un voyage.

On partit donc, on visita l'Allemagne du midi. Mais, avant de se mettre en route, pendant que M. Michelet et ses enfants préparaient tout en vue du voyage, D... alla passer deux jours avec son père à Bihorel, où N... tout naturellement fut appelé.

Il n'y avait pas seulement accablement et tristesse ; la poitrine était menacée ; et, d'après Andral et autres médecins, on pouvait tout craindre.

M. Michelet était « brisé ».

Cependant les voilà partis. D..., écrit de Strasbourg, le 26 juin, à son père :

« ..... A mesure que je m'éloigne de Paris, je sens bien amèrement que notre famille est rompue, qu'il n'y a plus là-bas ma mère qui, de loin comme de près, veillait sur moi, à laquelle je pouvais tout écrire et qui, j'en avais bien conscience, pensait à moi quand je pensais à elle. Je n'ai plus ce grand intérêt à la vie que donne une si parfaite assurance d'être toujours aimé.... »

II

N..., de son côté, devait, quinze jours plus tard, quitter Rouen, la ville natale, pour aller avec sa famille habiter, à six lieues de là, une vallée solitaire, où son père avait pris la résolution d'exploiter une petite usine qu'il y avait construite en 1827, usine à triturer les bois de teinture. Ce moulin, dont par la suite il sera souvent parlé, était situé dans l'ancienne commune du Tot, réunie, sous la Restauration, au bourg de Clères, situé à trois kilomètres de là.

Les voyageurs, qui vont aujourd'hui de Rouen à Dieppe, admirent, entre les stations de Monville et de Clères, cette vallée ombreuse et pleine de mystère. Un délicieux ruisseau, la Clairette, y circule

en décrivant au fond des prairies les courbes les plus gracieuses. Des coteaux boisés, de belles futaies, donnent à ce vallon un caractère de fraîcheur, de paix et d'innocence dont se ressentaient les habitants du pays, doux, honnêtes, laborieux, intelligents et gais.

N... avait là, dans une prairie entourée d'eau de tous les côtés, un jardin où la culture florale se mêlait à la culture maraîchère le plus agréablement du monde.

D... plusieurs fois avec N... avait visité déjà cette vallée. Mais quand et dans quelles circonstances y reviendrait-il? et quand les deux amis pourraient-ils se revoir? car, hélas! D... était maintenant en Allemagne!...

III

Il n'y eut entre les deux amis, durant ce voyage, aucune correspondance ; et le solitaire du Tot ne fut que par M. Michelet prévenu du retour, après deux mois d'absence.

L'étourdissement d'une course rapide, la bonté de M. Michelet, la présence des enfants, leurs tendres attentions, les richesses naturelles et artistiques des pays traversés, tout cela avait certainement rattaché à la vie le jeune D... Il est si naturel à vingt ans de se laisser vivre !...

Il vint, dès son retour, passer quelques jours à Bihorel, où N... alla le voir et où bientôt ne tardèrent pas d'arriver aussi M. Michelet et ses deux enfants.

Puis tous ensemble, par le bateau à vapeur, on alla au Havre où l'on resta trois jours.

Comment dire la belle promenade qu'un soir jusqu'à minuit, les voyageurs firent au clair de lune sur la plage? M. Michelet les entretenait de l'impérissable attachement qu'au fond du cœur l'homme garde toujours à sa mère. Et d'une voix basse et mystérieuse il disait au bruit de la marée montante : « Le cordon ombilical n'est jamais coupé. »

Du Havre on revint au Tot visiter la petite usine et passer deux jours dans la famille N...

Pendant que M. Michelet et M. N... père s'entretenaient des ouvriers industriels et des ouvriers agricoles ; tandis que Melle Michelet et son frère, avec Mme N... mère, se promenaient au jardin et dans la campagne, D... racontait à N... les détails du voyage en Allemagne et lui faisait de douces confidences.

Mais que d'appréhensions, que d'hésitations se mêlaient aux espérances conçues !

Même, avant de songer à ce qui sans doute eût été aisé pour un autre dans de telles circonstances, il fallait appeler l'attention de M. Michelet sur une situation de fortune embarrassée.

— « Je sais tout cela, répondit M. Michelet, votre mère ne m'avait laissé rien ignorer. »

L'avenir semblait, dès lors, devoir être moins sombre... Mais, pour mille raisons de convenance, de position, d'arrangements de famille et d'âge (D... n'avait pas atteint sa majorité), les projets durent être ajournés.

Le voilà donc retourné à Bihorel.

M. Michelet resté seul à Paris avec ses enfants, tout le monde est redevenu triste, et la tristesse va souvent jusqu'à l'inquiétude.

Le 10 août, Michelet écrit à Bihorel qu'il est trop malade de cœur pour savoir s'il l'est de corps. Cependant il court les bibliothèques pour son besoin actuel d'érudition.

Étant sorti pour toujours des voies harmoniques, il a repris, dit-il, la vie qu'il a menée si longtemps, celle d'un boulet de canon.

Il alla cependant vers la fin d'août passer quelques jours à Rouen, et, le 30, retourné à Paris, il écrit qu'il a aujourd'hui M. Chéruel à dîner; que c'est encore quelque chose de Rouen, et qu'il lui semble qu'il ne l'a pas quitté tout à fait.

Le 1er septembre :

Il n'a plus en ce moment que la mort....

Ou, si la vie est en lui, elle s'est réfugiée dans un pli du cœur si obscur qu'il ne sait point l'y voir.

Le 4, il s'inquiète d'être sans nouvelles.

Pour lui, il ne va guère bien, d'esprit, ni de corps. Il ne prévoit plus rien en ce monde. Plus il essaie et moins il désire, le monde se ferme pour lui.

Sa seule espérance, c'est que maintenant D... vivra.

Quant à lui, il ne peut se figurer qu'il se remette jamais. La solitude y ferait peut-être quelque chose, s'il recouvrait la faculté du travail; il lui semble qu'il descend une *pente rapide*, où rien ne l'arrêtera.

Toute son industrie, en ce moment, dit-il, c'est de vivre hors de lui-même. Il y est trop mal.

Un grand changement, cela paraît assez, était en train de s'opérer dans les pensées de Michelet. Les commentateurs attentifs, sans doute ne manqueront pas de remarquer qu'il ne publia rien en 1842 et rien en 1843. Jamais un pareil fait, dans sa vie, ne se renouvellera. Le drame auquel nous venons d'assister et dont il était malade, en fut la cause principale ; mais il était aussi, dans ses idées, en pleine crise. Il achevait le *Louis XI* où déjà se pressentent les lueurs du monde moderne; ce livre

ne devait paraître qu'en 1844; mais, immédiatement après, que publiera-t-il? *Le Prêtre.*

Proudhon a écrit dans sa *correspondance* (16 juillet 1858) parlant de Michelet : « Quel prodigieux chemin a fait cet homme! catholique zélé sous la Restauration, aujourd'hui révolutionnaire comme vous et moi...! »

Eh bien! ce prodigieux chemin, c'est au spectacle de cette douleur, dans cette cruelle année 1842, qu'on le vit s'accomplir. Michelet d'*avant* et Michelet *d'après* cette année-là, ce n'est plus le même homme. Une révolution si profonde ne se pouvait produire sans un ébranlement général; sa santé en fut quelque temps compromise. On retrouve l'expression naïve de cet état maladif dans une lettre du jeune Charlot, qui avait alors douze ans; il venait d'accompagner son père dans une promenade de quelques jours à Rouen, et dans une autre course plus lointaine, d'où M. Michelet était revenu un peu moins souffrant, car la crise de santé n'était alors qu'au début. L'enfant écrivait donc, le 7 septembre :

« Nous sommes arrivés assez bien portants à Paris. Papa se plaint de tiraillements de cœur. Il a beaucoup de peine à se mettre au travail, il nous dit toujours qu'il va mourir. Heureusement qu'il vient

de peine à se mettre au travail, il nous dit toujours qu'il ne pourra plus travailler, et toutes ces pensées-là nous attristent ma sœur et moi. »

D..., le 17, étant allé quelques jours à Paris, transmettait au Tot ces détails :

«..... J'ai trouvé à M. Michelet la figure plus pâle et quelquefois visiblement altérée ; il souffre de la poitrine et du cœur. Mais ce qui est beaucoup plus grave, c'est que moralement il semble très-malade, plus que je ne m'y attendais. Il y a trois jours, il disait ne s'être jamais senti plus bas. Ses enfants sont inquiets et fatigués de cet état. Il y a danger que dans cet affaissement sa santé ne se prenne. Il s'acharne au travail, et sa difficulté de production le désespère. Presque toutes les nuits il les passe à lire d'anciennes chroniques, ne pouvant dormir. Il ne voit personne. Ces deux jours-ci je me suis mis le matin à mon ancienne place de travail devant lui à son bureau. Nos repas ont été animés par la conversation, mais le mal est profond et s'alimente sans cesse... »

Michelet lui-même écrit à N..., le 21 septembre, que sa vie est plus solitaire qu'elle n'a jamais été, que c'est pour lui un travail, une difficulté de voir des hommes ; il est brouillé avec le monde, autant qu'avec la destinée...

Enfin, trois mois plus tard, au milieu de décembre, il allait reprendre son cours. D..., le 24, écrivait à N... :

« Toute la journée du jeudi (l'ouverture du cours) nous causâmes M. Michelet et moi. Je ne le quittai presque point et l'attendis pour aller avec lui au Collége de France... Me parlant d'une petite page de programme qu'il venait d'écrire : « Je ne « puis rester court, me dit-il ; ce que j'ai à dire, c'est « moi-même. »

« L'affluence était si grande que je ne pus entrer dans l'amphithéâtre. Dès deux heures et demie tout était plein, même les corridors. Plus de trois à quatre cents personnes s'en sont allées sans entrer. J'allai vite rejoindre M. Michelet dans la salle d'attente des professeurs. Pendant qu'il se chauffait les pieds, je demandais avec effroi, entendant le bruit du public : « N'y a-t-il que cette petite porte « qui nous sépare? — Oui, me dit-il en riant, de « ce monstre à mille têtes. »

« Pour moi, mon cœur battait bien fort, je ne savais comment j'affronterais tous ces regards en entrant avec M. Michelet. J'ouvris un volume de Calderon que j'avais avec moi : *La Vida es Suêno*, « la vie est un songe ! »

La reprise de son cours fut pour Michelet une véritable résurrection : *Non moriar sed vivam*, répétait-il souvent.

IV

Quant à D..., on le voit, grâce aux soins, grâce à l'amitié vraiment paternelle de M. Michelet, il se reprenait à la vie... Mais le père fit-il seul ce miracle? Sans entrer dans des détails intimes, disons que Mlle Adèle Michelet, qui avait voué une profonde affection à Mme D..., et qui conserva pour sa mémoire une sorte de culte, s'était de plus en plus attachée à son fils au milieu de si cruelles circonstances, et qu'elle voulut le sauver (comme eût fait Pauline Rousseau, sa mère).

D..., trente-six ans plus tard, dépose ce témoignage :

« Elle avait pris le parti de me sauver, et elle ne se démentit pas un jour, pas une heure. Cette jeune

fille, qui n'avait pas dix-huit ans, fut constamment forte, infatigablement dévouée dans les soins qu'elle donna à ma mère, dans la vie qu'elle prodigua à son fils. Sans elle j'eusse péri misérablement de chagrin. Les médecins en appréhendaient un effet d'étiolement durable. Elle me protégea contre ces atteintes profondes dont on ne se relève pas. »

D... s'était donc remis à l'étude, il eut d'abord à corriger les épreuves d'une édition nouvelle de l'*Histoire romaine*. Puis il reprit le droit en vue de l'examen; mais entre deux il commentait Shakspeare. La correspondance aussi avait repris son train. On recevait, au Tot, très-exactement et très-bien faits, les comptes rendus des cours du Collége de France, de la Sorbonne, de l'Observatoire, etc.; visites aux Musées avec M. Michelet, auditions de concerts du Conservatoire; aucune impression, aucun fait de cette vie intime et studieuse n'était négligé. C'était, au point de vue de la chronique, le meilleur des journaux.

Et ce journal presque quotidien, plein de détails curieux, pris sur le vif, très-bien exposés, appréciés en toute naïveté, en toute équité, destiné à un seul lecteur! Mais aussi avec quelle attention, quelle

émotion, ce journal était lu par son unique abonné, assis, s'il faisait beau, au coin de quelque bois ou de quelque prairie, et devant un grand feu si c'était en hiver.

V

Pour donner au lecteur quelque idée de ces communications entre les deux amis, il faudrait qu'ici et là, dans ce récit rapide, s'ouvrissent des parenthèses de plusieurs volumes. Ces parenthèses, le lecteur les aura dans les *Mémoires* que prépare le gendre de Michelet. En attendant nous continuerons, sans trop l'encombrer, ce récit destiné à leur servir de *Préface*.

M. Michelet avait repris son *Louis XI*, mais il ne retrouvait point son ardeur d'autrefois ; l'histoire le passionnait moins. D'autres voies l'attiraient. Il eut un instant la pensée d'écrire une biographie de Mme D.... Là encore, disait-il, il retrouverait

l'histoire ; il la retrouverait non plus dans le passé lointain, mais dans son actualité vivante par l'industrie qui avait créé les Fantelin, les Ribard ; par Elbeuf et par Rouen, les deux villes où ils avaient vécu. Et puis, par Pierre Fantelin, le jeune avocat, frère de Mme D..., il était conduit à dire sa pensée sur la politique, sur le parti libéral, sur l'éloquence du barreau, même sur la poésie contemporaine et ses tendances.

Il eut quelques semaines ce livre dans l'esprit, réunit des notes, relut son journal où presque jour par jour il avait recueilli tant de conversations judicieuses de Mme D... Cette histoire, qui eût été celle de sa propre transformation, aurait montré qu'il n'avait pas sans résistance adopté les idées libérales, et qu'il n'y arriva que pour les dépasser vite.

Un jour, à Bihorel, Mme D..., tout imbue des idées de ce frère auquel la mort avait donné encore plus de prestige, venait de parler de Benjamin Constant, et des autres orateurs libéraux de la Restauration.

« — J'étais en ce temps-là, dit Michelet, plongé « dans le moyen âge, mais ces noms vinrent de la « rue un matin jusque dans ma retraite. Je voulus « donner un coup d'œil à ceux qui les portaient. « Malheureusement je m'y pris mal : j'appliquai

« contre mon œil le gros bout de la lorgnette ; ils « me parurent petits, et je repris mes *chroniques.* »

La lutte contre les Jésuites étant survenue, ce projet de biographie de Mme D... fut abandonné ; mais Michelet manifesta le désir que quelqu'un avec ses notes écrivît cette histoire.

VI

Pendant que D..., à Paris, chez M. Michelet, préparait son examen, N..., installé au Tot avec sa famille depuis une dizaine de mois, commençait de s'y acclimater, doucement bercé au bruit de la roue et des pilons de son moulin. Très-sensible d'ailleurs aux charmes de cette vallée délicieuse, il s'habituait à la vie rustique et prenait racine au bord des jolies sources qui égayaient le petit domaine. Tout naturellement il rendait compte aux amis, lui aussi, de tous ses faits et dits notables. Promenades, causeries avec les paysans, observations, réflexions, folies même s'en allaient rue des Postes...

D.... lui répondait :

« 23 janvier.

« M. Michelet m'a donné une eau-forte de Rembrandt : un philosophe se réveille la nuit pour travailler, lorsque dans sa fenêtre il aperçoit le soleil en conjonction avec une planète, et une main mystérieuse lui montre des signes cabalistiques dans le soleil. Debout à sa table, il regarde pour fixer cette révélation de l'avenir. Cette composition est empreinte des hallucinations du travail solitaire, de toutes les visions qu'un homme vieilli dans les sciences secrètes peut voir dans sa fenêtre. »

Ces *hallucinations du travail solitaire* ne sont-elles pas un peu la caractéristique de Michelet lui-même ? D... ajoute, dans la même lettre, que l'historien professeur « a refait dans sa leçon de jeudi la légende de sainte Geneviève. Et, le 30 janvier 1843 :

« Je ne vous ai rien dit aujourd'hui sur une des plus importantes leçons que M. Michelet a faite jeudi dernier sur la vie intérieure au cinquième siècle, lorsque l'empire romain n'était plus dans la Gaule et que les monastères n'étaient point encore : il a montré la famille commençant d'elle-même et régénérant le monde...... »

Cette leçon, étrange et fantastique quant à la forme, mais au fond pleine d'intuition et de génie, recueillie le jour même par D... et tout de suite envoyée à N.., a été, il y a quelques années, publiée dans le *Journal de Rouen*.

Le 18 février (1843) nouvelle lettre à N..

« M. Michelet me disait jeudi, avant de partir pour son cours : « Plus je poursuis ma pensée, plus « j'ai besoin de croire qu'elle s'adressera *intelligenti*, « et qu'elle sera continuée. Personne individuelle- « ment ne me comprend mieux que vous. »

— Oui, peut-être, car tout cela m'importe plus qu'à personne, mais je n'aurai point la force de poursuivre. Autre chose est de comprendre ou de représenter.

« — Mais croyez, Alfred, que vos épreuves vous « y amèneront. Plus vous serez entravé de corps, « plus vous aurez d'élan d'esprit. Vous leur serez « reconnaissant plus tard. »

. . . .

« M. Quinet a fait vendredi une leçon de génie sur la folie du Tasse. »

Malgré cette ardeur d'étude, malgré ces relations et ces amitiés si précieuses, D., âme simple, passion-

née pour la nature, toute faite pour les champs et la paix, se sentait quelquefois dépaysé, comprimé, étouffé, manquant d'air et de verdure.

Ainsi, aux approches du printemps (1843) le 25 février, il écrit à N.. :

« Oppressé que je suis entre le Code civil et le Code de procédure, vos lettres m'apportent un peu de l'air de vos bois, un peu de votre sérénité et de ces heures heureuses, à jamais vivantes, que nous avons passées ensemble. J'attends vos lettres comme le printemps, car je n'en espère point d'autre.

« J'ai toujours dans la pensée la promenade que nous avons faite dans la vallée de Cailly... »

Et, le 11 mars :

« Nous vivons singulièrement solitaires, mon ami ; aussi vos lettres sont-elles nos meilleures visites. Écrivez-nous souvent, vous faites plus, en nous écrivant que vous ne le croyez... »

C'est-à-dire qu'à ces reclus du travail et de l'érudition, N... faisant respirer,

Prés, boutons, fleurs, et herbes rosoïantes,

les « remettait en nature », comme dit Rabelais.

VII

L'union déjà si grande entre ces amis allait se resserrer encore.

D..., en avril, écrit à N... :

« Que j'ai à vous dire, mon ami! Depuis ma dernière lettre, mon père a écrit à M. Michelet, et lui a fait pour moi la demande en mariage. M. Michelet lui a répondu, le jour même, qu'il agrée la proposition, etc..., qu'il irait au commencement de juin à Rouen, et qu'ils fixeraient ensemble l'époque. Vous aurez sans doute lu cette lettre avant de me revoir, mon père vous la donnera aussitôt qu'il vous verra.

« Je ne sais quel sera le résultat des conversations des deux pères, mais je vous assure que je

ferai tout de mon côté pour hâter les choses. Cet état d'incertitude et de contrainte me pèse trop. Il me tarde d'entrer dans cette vie nouvelle où j'aurai plus de liberté et un véritable intérêt à vivre.

VIII

Il fut convenu que pour D... les trois ou quatre mois qu'on voulait encore attendre seraient passés partie au Tot et partie à Bihorel. Jamais encore il n'y avait eu pour N... et pour D... pareille occasion de causer. Il y eut des promenades à cheval et à pied dans les vallées de Clères, de Cailly et dans tous les entours, qui durèrent ou des après-midi ou des matinées tout entières. Pareil élan, pareil enthousiasme s'est-il jamais rencontré? Causeries, lectures, jardinage, alternaient avec la promenade. D... n'en poursuivait pas moins l'étude du Code pénal, en vue d'un prochain examen, qu'il préparait dans les heures où N... avait à vaquer aux affaires personnelles. Il est douteux que les deux amis aient jamais passé ensemble de meilleurs moments.

Cependant Michelet, qui s'ennuyait dans sa solitude à Paris, et qui voyait d'ailleurs ses deux enfants désolés de l'absence du cher D..., le fit revenir.

A ce moment commençait au Collége de France contre les Jésuites la lutte de MM. Michelet et Quinet, auxquels ne tarda pas de se joindre le poëte polonais, Adam Mickiewicz.

De retour à Paris, D... écrit au Tot :

« Je suis bien arrivé. M. Michelet était à m'attendre avec Charles dans la cour des Messageries...

. . . .

« M. Michelet était dans un extrême affaissement. Je craignais beaucoup de ce découragement moral dans un si grand état de fatigue, mais les Jésuites sont venus à point : depuis huit jours, plus que jamais, il est vivant, actif; il parle, écrit.

« Je vous envoie sa deuxième leçon reproduite tout au long dans *le Siècle* d'aujourd'hui.

« Décidément M. Quinet et M. Michelet se partagent l'attaque. C'est un grand spectacle...

« M. Quinet, mercredi, posera la question de la liberté d'enseignement au Collége de France. Sa leçon sera imprimée, je vous l'enverrai. Il faut que vous sachiez que M. Villemain lui a fait recommander d'être prudent, car il pourrait bien fermer son

cours (et cela avant que M. Quinet ait encore rien dit). Vous voyez combien les Jésuites sont puissants, et combien l'Université se protége elle-même... »

« 22 juin.

« La brochure de M. Quinet et celle de M. Michelet (sur *les Jésuites*) paraîtront dans le même volume.

« Je ne vous ai point écrit d'un intéressant spectacle auquel j'ai assisté : c'est un dîner que M. Michelet a donné à Mickiewicz seul, et où Mickiewicz (dont vous connaissez l'orthodoxie) nous a parlé des Jésuites comme de ce qu'il y a de plus contraire à la religion.

« M. Michelet est resté très-impressionné de cette visite. Nous irons tous ensemble avec M. Quinet à la dernière leçon de Mickiewicz, mardi prochain. »

Ceux qui n'ont point entendu dans sa chaire l'auteur du *Livre des pèlerins polonais* ne peuvent se faire une idée de cette éloquence à la fois mystique et sensée, sublime et familière. Debout, les mains sur sa canne, le corps en avant, l'œil inspiré, la voix émue et vibrante, avec les apparences d'un visionnaire céleste, c'étaient souvent les paroles du

plus parfait bon sens et de l'esprit le plus pratique qu'il faisait entendre.

Alors que tant de voix dans les assemblées politiques et dans la presse parlaient sans cesse de déclarations de guerre en faveur de la Pologne, lui, Polonais, s'écriait :

« Remercions Dieu que la France n'ait pas marché sur l'Europe, en 1830 ! »

On ferait un recueil des mots, des cris passionnés et des nobles élans de Mickiewicz à son cours :

« Ne vous reposez point sur les perfectionnements de l'industrie : les machines n'ont point d'opinion, elles donnent raison au vainqueur. »

Mais il fallait entendre ces paroles, de la bouche même du poëte, on pourrait dire du prophète, tant il en avait l'aspect et la majesté. La phrase quelquefois n'était pas française, et l'accent ne l'était jamais ; cependant quelle éloquence vraie et pathétique !

Il s'écriait un jour :

« La France ne pourrait-elle pas dire à la Pologne : Moi aussi *j'ai mouru* au quinzième siècle sous l'invasion anglaise, *j'ai mouru* sous l'Espagne et la Ligue, *j'ai mouru* en 1815 sous l'Europe coalisée ; et toujours je suis ressuscitée. »

Ce *j'ai mouru* répété trois ou quatre fois ne donnait à personne envie de rire.

Malgré la différence d'esprit des trois professeurs, Michelet, Quinet, Mickiewicz, leurs trois cours se confondirent momentanément en une action commune : la guerre faite au nom de la justice à l'ultramontanisme, au jésuitisme.

Une souscription s'ouvrit au Collége de France (1843), destinée à perpétuer, le souvenir de cette lutte courageuse par une médaille, sur laquelle se trouvent groupés les profils de Michelet, Quinet, Mickiewicz. On grava sur cette médaille le mot de saint Paul : *Ut omnes unum sint.*

IX

L'époque tant désirée arriva enfin, et, le 9 août 1843, on put lire dans le *Mémorial de Rouen :*

« La commune du Boisguillaume a été, le 3 de ce mois, témoin d'une belle et touchante cérémonie : le célèbre historien, M. Michelet, membre de l'Institut, a marié sa fille, Mlle Adèle Michelet, avec M. Alfred Dumesnil. »

Un petit incident égaya la cérémonie. Le maire voulut adresser aux jeunes mariés une allocution et s'embrouilla complétement ; mais l'émotion qui était vraie tint lieu de discours.

Il y eut, après le mariage civil, mariage religieux, car, malgré la lutte engagée contre les jésuites, la rupture n'était pas définitive encore avec

le catholicisme. Michelet cependant à la sacristie ne fut pas sans un peu de gêne et d'impatience : cela fut visible à ceux qui le connaissaient bien.

Le souvenir de Mme Dumesnil fut présent à la pensée de tous durant ce mariage qu'elle avait préparé, qui l'eût rendue si heureuse, et qu'il ne lui fut pas donné de voir se réaliser..

LIVRE TROISIÈME

1843-1845

I

Il y eut un voyage de noces ; mais ce furent M. Michelet et Charles qui le firent. Ils allèrent se promener en Suisse, tandis que les heureux mariés restèrent à Bihorel, se contentant de promenades à Dieppe, au Tot, à Vascœuil, maison de campagne appartenant à la famille Dumesnil, située sur les confins de la Seine-Inférieure et de l'Eure.

Le 5 août, la jeune Mme Adèle écrit à son père et lui dit combien elle a eu le cœur gros de cette séparation... Michelet, poste pour poste, répond que lui aussi n'a pas moins senti cette séparation si nouvelle.

Mais une inquiétude lui vient : son gendre a un

peu mal au pied. Ne va-t-il pas se fatiguer dans ses courses réitérées avec la chère Adèle, au Tot et à Vascœuil ?

Puis, le 10 et le 14 août, il écrit de Lyon et de Genève, d'admirables lettres à son père. Il se remet à l'*Histoire de France*, prépare le volume sur Louis XI. De Lausanne, il annonce que, peut-être, il n'ira pas très-loin en Suisse, et qu'il se contentera de descendre tout le Rhin, c'est-à-dire « de suivre à la trace Charles le Téméraire. »

De bonnes et charmantes lettres étaient adressées aussi aux jeunes mariés. Mais ils ne recevaient pas seulement les lettres de M. Michelet et de Charles, ils avaient celles de M. Michelet père qui, de son côté, veillait à ce qu'ils ne se sentissent pas séparés de la famille ni même éloignés de cette chère maison de la rue des Postes. M. Michelet père écrit à Dumesnil, le 13 août :

« ... J'écris aujourd'hui à Jules, et je lui apprends que les Jésuites, ne voulant plus l'avoir pour voisin, se décident à déménager. On n'a pu me dire encore où ils vont. Cela ne me surprend pas ; ils ne se trouvent pas assez à leur aise. Nous allons arriver à une quatrième édition (du livre des *Jésuites*). »

Le 7 septembre, Michelet, de retour à Paris, en-

voie Charles qui a maintenant treize ans rejoindre à Dieppe les jeunes mariés. Mais voilà qu'il apprend avec épouvante, comme toute la France, « la déplorable noyade de mademoiselle Hugo, « conduite pourtant par son mari et son oncle, « *capitaine de vaisseau* et qui connaissait si bien « la contrée et la plage. » Il tremble pour Charlot : le 8, recommandations à ce sujet, et, le 10, nouvelles recommandations. Il vient de lire « une « chose funèbre, qui effraie l'imagination, le feuil- « leton du *Siècle* sur la mort de ces pauvres Hugo. » Le 12, ses terreurs recommencent, ayant appris que Charles se baigne dans la mer. Enfin, aux derniers jours d'août, il vient à Rouen pour reprendre Charles qui va rentrer à sa pension ; et les jeunes mariés, après cette entrevue, s'en vont à Vascœuil, où ils passèrent le reste de l'automne.

II

Bâtie, dit-on, au temps de Philippe-Auguste, la maison de Vascœuil avec sa tour de vidame, son pigeonnier féodal, ses meurtrières, ses murs en grès d'un mètre d'épaisseur, se trouve à l'entrée de la forêt de Lyons, dans un lieu admirable, au confluent de trois rivières : l'Andelle, la Crevon, l'Héronchelle.

C'était au moyen âge une petite citadelle, un poste d'observation militaire on ne peut mieux situé. Une série de postes semblables remontait toute la vallée d'Andelle, depuis Charleval jusqu'à Forges-les-Eaux, où cette rivière a sa source.

La maison au XVIIe siècle servit de rendez-vous de chasse à la famille de Longueville. Dans

les derniers temps plusieurs poëtes l'avaient visitée : Désaugiers, Armand Gouffé, Gentil, l'avaient égayée de leurs refrains. Mais le manoir, au milieu de sa solitude, entouré de murs tapissés de lierre, n'en conservait pas moins sa mélancolie imposante.

C'est là que Dumesnil avait passé son enfance avec sa mère, son grand-père, M. Fantelin, pieux et doux vieillard, qui lui donna ses premières leçons.

Maison austère et silencieuse d'où l'on n'entend que le murmure des eaux de la Crevon qui coule rapide au fond du jardin et les bruits du vent à travers les grands arbres.

Les jeunes mariés vécurent là quelque temps. N... vint les y voir ; il y fut reçu comme un frère. On causa, on courut le pays, on fit mille projets...

Cependant Michelet, à Paris, aux Archives, est tout à son *Louis XI* dont rien ne saurait le distraire... « Je ne vis point, j'écris.. »

Quant à N..., content du bonheur de son ami, il était cependant revenu de Vascœuil un peu triste : il sentit mieux sa solitude... Cette impression ne fut que trop visible. Michelet, attentif à tout ce qui concerne ses amis, en fait la remarque dans une lettre à son gendre : « N... a écrit à Charles une lettre

où il tâche d'être gai. Il faut le relever... » (12 octobre.)

Dumesnil, au contraire, plus vivant que jamais, travaille, court, voyage, tient tête aux affaires de fortune les plus embrouillées ; dans sa correspondance active, affectueuse, il est plein des plus beaux rêves ; et pourtant on sent que l'autre ami lui manque, ou que du moins il ne trouve plus en lui ce qu'il y trouvait autrefois : une âme vibrante à toute émotion. Il tâche à le réveiller, et, pour cela, il lui parle de tout à la fois : science, art, littérature, histoire, philosophie, religion, jardinage ; les anecdotes, les portraits des contemporains, les conversations avec toutes les célébrités s'entremêlent dans ses lettres.

Et cela même ne suffit pas à son activité, surtout à son besoin d'écrire. Si N... n'est pas bien disposé à l'entendre, il n'en prendra pas moins curieusement des notes.

C'est là qu'on peut suivre jour à jour la marche de la polémique contre les ultramontains, on dirait aujourd'hui contre les cléricaux. Mais la question était alors bien moins radicale et absolue qu'elle ne l'est maintenant. On combattait les jésuites et les ultramontains, mais on restait chrétien. Les deux professeurs, Michelet et Quinet, se préoccu-

paient évidemment chaque jour davantage de la question religieuse. Michelet, dans son agitation et son impatience, répète que la devise du duc de Bourgogne : *J'ai hâte* est plus que jamais la sienne.

Dans les premiers jours de septembre 1843, il entretient Dumesnil de la réponse de M. Quinet à l'archevêque de Paris ; il voudrait, lui aussi, montrer que le monde moderne est plus religieux que leur lettre morte. « Les pierres vives que, depuis « trois siècles, les chercheurs ont laissées, s'édifient « admirablement. »

Le 9 décembre, Michelet, occupé de porter le *Louis XI* aux journalistes, dit à son gendre, en rentrant, que l'un d'eux en dix minutes a fait un article sur le volume sans le lire « il lui a suffi de le palper. »

Le 12, au dîner avec son père, sa fille et son gendre, il dit qu'il vient de voir la *Réponse d'un solitaire* (pamphlet affreux contre le livré sur *les Jésuites*), affichée sur Notre-Dame ; alors il s'écrie :

« O pauvre maison, combien tombée sous un « tel maître ! »

Le 15 : il « se sent mort parce qu'il n'écrit pas, » il était occupé depuis deux jours à expédier le *Louis XI*.

Le 16 : il explique pourquoi *Tartuffe* est venu

si tard, c'est qu'avant le dix-septième siècle la famille n'existait pas, qu'Orgon n'était pas le maître chez lui, et qu'il n'y aurait pas eu comédie si, comme au moyen âge, Tartuffe eût été le maître reconnu.

Le 17, il dit à Dumesnil « je sens que j'ose plus. »

Le 20, voici une histoire : « M. Michelet, cette nuit, a été réveillé par le portier qui était sommé d'ouvrir par deux jeunes gens qui se disaient anti-jésuites, et voulaient lui parler. »

Et Michelet, le matin, racontant l'aventure, ajoutait gravement :

« Un homme politique doit avoir sa porte ou-
« verte toute la nuit... »

Ah ! voici sans doute qui va intéresser N..! aussi en sera-t-il tout de suite informé.

III

Le 24 décembre 1843, Michelet va présenter à Béranger son fils et son gendre, et lui offrir son livre. C'était la deuxième fois que Michelet le visitait. Quelques mois auparavant, le 28 juillet (avait-il exprès choisi cette date glorieuse pour le chansonnier ?), il était allé lui offrir le volume où sous ce titre : *les Jésuites*, Edgar Quinet et lui avaient réuni leurs leçons de l'année au Collége de France. Michelet n'avait pas hasardé sans quelque inquiétude cette première visite au plus satirique, au plus *gaulois* de nos poëtes ; il savait que Béranger avait écrit à un jeune homme : « Ne vous fiez à la brillante et dangereuse école de Michelet. » Il fut cependant on ne peut mieux accueilli, et, le soir

13

même, il écrivait à Dumesnil (à Bihorel) qu'il était allé le matin chez Béranger, qu'il était encore ravi, préoccupé de sa conversation, si judicieuse, et au fond si *élevée*, ajoutant qu'il le trouvait « digne de « cette immense popularité. »

Mais cette fois, il retournait chez le poëte accompagné de son fils et de son gendre.

D..., en rentrant, fit le compte rendu suivant de cette visite qui était pour lui la première.

« Le 24 décembre 1843, nous allons, M. Michelet, Charles et moi, à onze heures, en petite citadine, chez Béranger. Nous quittons la voiture Barrière Bleue à Passy. Béranger demeure rue Vineuse. Mon émotion est grande dans cette rue avant de savoir où est la maison, et dans la maison plus encore avant d'entrer chez lui. Une vieille demoiselle, les cheveux pomponnés comme sous la Restauration, nous ouvre, et nous montons jusqu'à la mansarde, conduits par une jeune fille. D'une fenêtre de l'escalier j'aperçois un petit jardin que Béranger cultive lui-même, avec une allée au fond.

« Béranger était quelque part, d'où il sort pour nous faire entrer. Cette introduction, rapide et vulgaire, me mit de suite dans la vraie situation, surtout quand je vis, sans tarder, sa figure paraître brusquement derrière la porte. Nous entrâmes dans

une petite chambre mansardée, où était son lit, tendue partout en raies bleues et blanches et tapissée d'une moquette : deux fauteuils longs, des livres entassés sur un petit secrétaire en noyer, une table à écrire, quelques médaillons et dessins.

« M. Michelet lui offrit son livre (*Louis XI*), et me présenta. Béranger, tout en rallumant son feu, lui dit :

— Il est bien jeune.

« M. Michelet ajouta :

— C'est un sage.

Et comme, à propos du feu que Béranger soufflait toujours, M. Michelet disait que, le matin, dès six heures, je fais faire mon feu :

— Eh bien ! moi, qui n'ai pas de domestique, je le fais moi-même.

« Béranger nous dit qu'il nous recevait dans sa chambre, qu'il avait eu toujours besoin d'avoir un chez lui ; qu'il vivait avec une amie âgée de soixante-quatre ans, que lui en avait soixante-trois ; qu'il était sans infirmité, bien qu'il eût été très-gravement malade pendant trois mois l'été dernier ; que c'était peu rassurant pour deux vieillards de vivre seuls et de ne pouvoir être entendus de personne, s'il leur arrivait quelque chose la nuit ; qu'il mangeait en bas, au premier, en pension chez sa propriétaire, femme d'un vieux militaire.

« Puis la conversation s'engageant, il demanda où était M. Quinet.

— En Espagne.

— Il voyage toujours... » Béranger lui reproche de mêler à sa prose un peu trop de poésie, d'être un peu vague, sauf dans le livre des *Jésuites*.

— Vous avez rendu un grand service, dit-il à M. Michelet, autant que peut le faire un livre aujourd'hui.

— Je voudrais maintenant atteindre des racines plus profondes.

— De mon temps, c'était beaucoup plus aisé de saisir le public : il y avait deux camps ; on avait tout le camp pour lequel on écrivait. Aujourd'hui on a tout le monde et l'on n'a personne entièrement.

« Béranger là-dessus citait l'exemple de Lamartine qui « dit éloquemment ce que tout le monde sent. »

— Eh bien ! reprenait-il, Lamartine a peu de gens à lui ; on a affaire à un public éclectique.

« De là une plaisanterie sur Cousin auquel il dit un jour qu'il a basé sa philosophie sur *rien*.

« Puis il en vint à *Louis XI*. Il critique M. de Barante qu'il a entendu lui-même attacher très-peu d'importance à son livre.

« Il est familier avec Commines et très au courant de l'histoire de France.

— *Quentin Durward* fut le premier roman de Walter Scott qui me fit soupçonner la science historique, mais combien il savait peu !

« Il ne lui pardonne pas d'avoir fait venir Louis XI de Plessis-lez-Tours à Péronne.

— C'est parce qu'il avait été à Péronne, ajoutait judicieusement le poëte, qu'il s'enferma à Plessis-lez-Tours : le vieux renard ne s'est mis au terrier qu'après avoir perdu sa queue.

« Puis on parla d'histoire en général. Béranger critique vivement Augustin Thierry d'avoir transformé en opprimés les Saxons, qui étaient des Normands et des oppresseurs.

— C'est faux, c'est faux! c'est faux, répétait-il ; et, quand il corrigeait ses épreuves, je l'ai dit à Thierry : Suivre ainsi ces influences de races dans la fusion des générations, c'est comme si un homme, du pont de la Concorde, s'amusait à distinguer les eaux de la Marne des eaux de la Seine...

De même pour ses Communes, je lui ai dit que nous ne procédions pas de là, et que c'était un grand bien, car nous n'aurions pas notre centralisation. C'est de l'alliance du peuple avec la royauté et la bourgeoisie que nous procédons. Ces recherches sont comme celles des vieilles armures, quand on a la poudre à canon. »

« En parlant de notre mauvais gouvernement, il voit, dit-il, avec peine la désorganisation de l'administration.

— J'ai peur que l'idée que j'ai ne devienne commune : qu'un gouvernement représentatif est inconciliable avec une bonne administration. Mais, après tout, nous sommes un peuple qui pouvons vivre sans lois. C'est la Providence qui nous gouverne. Nous sommes des grands seigneurs qui faisons administrer nos affaires par des intendants et les chassons quand ils nous déplaisent. La France est le pays de l'inspiration.

« Béranger a été très-sensible au bon accueil que lui a fait l'autre jour M. Michelet père, et promet de revenir voir M. Michelet. Pourvu, dit-il, que je sois à six heures chez moi.

« Il a les yeux, le front et le haut du nez infiniment spirituels. Il est très-bien conservé, gai, animé, causeur, et trouve que M. Michelet s'en va bientôt.

« Mais cet intérieur est triste. Cependant tout cela est relatif, et il est bien mieux sur cette montagne que dans Paris.

« Je dis, en sortant, à M. Michelet :

— C'est bien là l'idéal de N... Ce qui me frappe surtout, c'est le parfait bon sens. Mais il dit souvent : « Où allons-nous ? »

« Au milieu de la conversation, il dit à Charles et à moi avec bonhomie :

— Jeunes gens, approchez donc du feu ; ne comptez pas trop sur le feu de la jeunesse.

« Nous allons à pied jusqu'à la place de la Concorde. Je prends part, de temps en temps, à une conversation intérieure que M. Michelet a en lui sur l'éclectisme du public. Ces paroles de Béranger l'ont beaucoup frappé. »

Oui, les paroles de Béranger avaient vivement frappé Michelet; mais cela était arrivé dès sa première visite, et cela se renouvela chaque fois qu'il le revit par la suite.

Cette impression profonde, ce brusque rappel de rêverie à raison, il l'avait éprouvé même avant de connaître le poëte et ne sachant de lui encore que ses chansons. Un jour, à Bihorel, on le vit entrer au salon tenant un volume, et il dit tout ému, en déposant le livre : « — C'est Béranger. On n'en « peut pas lire plus de trois chansons à la fois. On « en est nourri pour un mois. »

Mais je ne sais si le causeur en Béranger ne lui paraissait pas encore supérieur au poëte. Pour bien se rendre compte de l'impression qu'il éprouvait en présence du chansonnier, il faut se rappeler que jusque-là, resté plongé dans le moyen âge,

tout avait été rêve pour Michelet. La littérature n'était d'ailleurs en ce temps-là que rêves et visions. L'esprit humain semblait tourner au somnambulisme. Edgar Quinet venait d'avoir cette grande vision d'*Ahasvérus*. Le livre alors si populaire de Lamennais, les *Paroles d'un croyant*, n'était qu'une vision sublime. Il y avait eu les visions de Ballanche. Hugo avait dû voir en rêve *Notre-Dame de Paris*. Lamartine en était aux rêveries de *la Chute d'un ange*. Chateaubriand rêvait de son *Roy*, de sa *Foy*. On eût difficilement trouvé une page dans les écrits du temps où ne revînt le nom de ce sombre et terrible rêveur, Dante, et où ne fût faite quelque allusion au *Faust* de Gœthe. Les arts même, peinture et musique, nous reproduisaient ces fantasmagories.

Or, ce qui impressionnait si vivement Michelet chez Béranger, c'est qu'on se trouvait avec lui *hors du rêve*. Plus de visions ! Dans sa chambrette au papier bleu et blanc, c'était la pleine lumière.

Eh ! pourtant le bonhomme avait-il échappé tout à fait à la contagion, et n'avait-il pas, lui aussi, quelque peu rêvé de son vieil empereur, qui, du reste, en avait fait délirer tant d'autres, et de qui Victor Hugo disait : *Nous t'avons pour Dieu, sans t'avoir eu pour maître*. La vérité, néanmoins, est

que nul poëte au dix-neuvième siècle n'a moins rêvé que le chansonnier. Personne autant que lui ne contribua à désensorceler Michelet, au moins pour un temps. Car l'historien sera repris plus tard de ses visions moyen âge, qui nous vaudront *la Sorcière.*

Au récit qu'on vient de lire de la visite au poëte, Dumesnil ajoute :

« Le soir je fais lire à M. Michelet, dans Béranger, *les Quatre Ages historiques, le Juif errant* et *Jeanne la Rousse.* Nous sommes bien émus.

« — Pour faire des choses si exquises il faut « des années, » dit M. Michelet. »

. . . .

IV

Le beau-père et les enfants s'étaient réinstallés rue des Postes : les repas avaient lieu en commun, mais le gendre occupait avec sa femme un appartement dans un corps de logis distinct. On avait repris en famille la vie tranquille et studieuse : le travail assidu, les causeries intimes, toujours élevées et austères, faisaient comme autrefois le fond de cette vie. L'union était parfaite ; cependant, il y avait quelquefois au coin du feu, le soir, de terribles disputes. Pour la religion ? non ; pour la politique ? bien moins encore. Le sujet sur lequel on ne pouvait s'entendre, c'était la médecine. Chacun dans la maison avait son remède, et eût voulu l'imposer aux autres, sinon par la force, au moins par la

persuasion; chacun prêchait et vantait sa drogue. M. Michelet n'avait de confiance qu'en l'huile de croton tiglium. M. Michelet père n'admettait que les pilules écossaises. Mais le gendre, lui, n'entrait en extase qu'à l'idée de se poser des moxa. Ces discussions causaient une indicible joie à Charlot et à la jeune Mme Adèle.

Jamais Michelet n'eut la vie plus intime qu'en cette année 1844. Les soirées se passaient entre sa fille, son fils et son gendre, en de délicieuses lectures dont on retrouvera le souvenir encore vivant dans les *Mémoires* de Dumesnil. C'était surtout Molière qu'on lisait ainsi en famille; et les commentaires de Michelet, conservés religieusement par son gendre, étaient pleins d'imprévu et d'originalité. *L'École des femmes*, *l'Avare*, *le Misanthrope*, *Tartuffe*, *les Femmes savantes*, furent ainsi interprétés. Il faut ajouter que Michelet et Mme Adèle étaient deux lecteurs parfaits des vers et de la prose de Molière.

Ces soirées étaient quelquefois égayées par des visites imprévues ou originales. Ainsi, le 9 janvier 1844, D... rendait compte à M. Michelet d'une leçon de Mickiewicz entendue dans la journée. Il lui redisait quelques paroles éloquentes du célèbre poëte polonais :

« Pour avoir l'idée de l'avenir, pour connaître vos amis et vos ennemis, rentrez en vous-mêmes, élevez-vous par l'enthousiasme, par l'intuition. Toutes les nations n'ont point cet organe d'intuition. Il n'est point chez l'auditeur allemand, fatigué de formules, dont le cerveau seul est rempli, et dont le cœur n'est sensible qu'aux plaisirs matériels. En France, au contraire, à toute parole vivante la poitrine s'élève, la paupière s'élargit et la main droite s'avance pour l'action.

« Cette intuition augmente dans le monde et se manifeste par l'admiration de l'art, de la nature. Ce dernier sentiment pénètre de plus en plus dans les masses.

« C'est lui qui ralliera vers l'avenir, sans acception de rang, tous ceux qui ont ce sentiment de l'intuition ; et, à l'étonnement des docteurs de la loi, donnera la vraie législation religieuse ; et cela viendra de ceux dont ils l'attendaient le moins. »

Michelet écoutait et commentait avec émotion ces paroles si favorables à la France, si sévères pour l'Allemagne, lorsqu'arrive un Allemand, Guimpert, qui donne pour prétexte à sa visite le désir de demander à M. Michelet quelles sont les sources que Weiss n'a pas consultées dans son histoire de la décadence de l'Espagne. Michelet impatienté,

irrité, se met à dire un mal horrible de Schiller et en particulier de sa *Pucelle d'Orléans* et de *la Guerre de Trente ans*, préparation à *Wallenstein*. Étonnement inexprimable de Guimpert. Michelet est pris alors d'une mélancolie noire :

— « Il faut, dit-il, que je change ma vie, que je « dîne plus tôt, que je me couche à huit heures. »

Et tous ces projets de réforme pour éviter l'ennui des visiteurs d'outre-Rhin.

Le dimanche 4 février, à la messe avec ses enfants, Michelet fait lire à son gendre l'épître de saint Paul sur la charité en lui disant :

« — C'est complet pour tous les temps ; il fait « écrouler la voûte du Temple. Combien il est des « nôtres ! »

Des nôtres ! saint Paul lui apparaît alors comme un révolutionnaire.

Et, trois ans plus tard, en 1847, dans son *Introduction à l'Histoire de la Révolution*, Michelet jettera l'anathème à ce même saint Paul, comme au véritable ennemi de la justice et de la Révolution.

N'est-ce pas le cas de répéter avec P.-J. Proudhon : « quel prodigieux chemin a fait cet homme !... »

N.., en avril 1844, allait passer quelques jours à Paris ; il y trouva Michelet préoccupé du *Prêtre*

et plein de la lutte des Jésuites contre les Jansénistes. Il eût voulu retrouver quelques-uns de ces derniers, et passa toute une après-midi avec N.. à en rechercher au moins un. Ils ne le trouvèrent pas ; ils parcoururent à cette intention la paroisse Saint-Séverin, où s'étaient, dit-on, réfugiés les derniers jansénistes.

En mai de cette même année, on va encore à la messe; et Michelet s'y rendit avec N... avant de le conduire chez Béranger.

Dans le même mois, faisant au Collége de France une leçon sur la désymbolisation de la religion et du droit, il voit en Voltaire la réalisation du christianisme.

Il faisait visite encore quelquefois à la duchesse d'Orléans. Il en revint un jour tout charmé, et, le soir, il contait à sa fille et à son gendre qu'il l'avait trouvée dans une grande élévation religieuse, grâce au pasteur M. Verny, avec lequel elle avait de fréquents rapports. Elle disait, entre autres choses, à M. Michelet : « Je vois bien que le protestantisme ne peut durer... La France marche à une religion plus élevée. »

V

L'été venu, voilà tous les oiseaux envolés vers le midi de la France : Lyon, Grenoble, Valence, Avignon, Toulon, Marseille, Beaucaire, Nîmes, Montpellier, le Puy, Clermont, Bourges et Orléans seront tour à tour visités. M. Michelet a besoin de connaître toutes ces villes pour son septième volume. Mais ce septième volume, *la Renaissance*, ne devait paraître qu'en 1855 : *le Prêtre*, *le Peuple*, *la Révolution*, allaient venir à la traverse.

Le premier de ces livres, *le Prêtre*, avait été commencé à Bihorel, en cette année 1844. Michelet le voulait d'abord intituler *le Prêtre et la Femme ;* sa fille protesta, et obtint qu'il y ajoutât pour correctif : *la famille*.

Au moment de lancer dans le monde ce livre du *Prêtre*, l'historien s'en était allé avec son gendre revoir à Avignon le palais des papes. Dumesnil nous a conservé, en partie du moins, les conversations de Michelet dans ce palais maudit :

« ... Celui, disait-il, qui sentira mollir en lui le « sens de la Révolution, de la liberté, qu'il vienne « au Palais d'Avignon.

« Quoique le génie militaire ait fait ce qu'il a pu « pour achever par l'indifférence ce que la *terreur* « brisa par vengeance, il en reste assez pour l'exé« cration. »

Dans la salle du bûcher et des tortures il ajoutait :

« Jamais il n'y eut ailleurs un tel luxe de cons« tructions pour de tels objets : ces horreurs, qui « sont les parties honteuses de la justice, sont ici « étalées dans une triomphale grandeur.

« Le contraste détestable d'une paternité douce« reuse qui torturait par derrière se sent à l'art « infernal qui disposa les voûtes de manière à con« tenir, à étouffer, absorber les cris. Cette entente « précoce de l'acoustique est l'horrible originalité « du Palais.

« Il était essentiel que les cris ne pussent être en« tendus ; ils auraient tristement accompagné la mu-

« sique du bal et le chant des cours d'amour.
« L'empereur Charles de Luxembourg les eût en-
« tendus peut-être au bal où il baisa Laure. Notre
« Charles VI en eût été contristé dans les faciles
« amours dont il régala le pape... »

Ainsi s'exprimait Michelet à Avignon durant l'été de 1845, et pourtant, quelques semaines avant cette visite au Palais des papes, à Paris, en mai, il disait à N... :

Que la Révolution française a été non-seulement l'application de l'esprit chrétien aux choses de ce monde, à l'organisation politique et sociale, mais encore le rappel définitif (commencé à la *Renaissance*) de quelques parties impérissables du paganisme. Les deux religions devaient, selon lui, se réconcilier dans un esprit nouveau.

Et il racontait comment, dans son voyage à Rome, il avait eu au Colisée une vision qui lui inspira l'idée d'un dialogue entre Jupiter et Jésus-Christ.

Mais, même avant cette époque, il avait eu parfois contre le moyen âge des mots terribles. Ainsi, le 16 décembre 1843, il disait à son gendre que, dans sa leçon d'ouverture du 4 janvier suivant, il se proposait de montrer « comment il n'y a jamais eu
« de droit chrétien, parce que le christianisme c'est
« la grâce, et que, pour conserver la justice antique,

« il a fallu toutes les ruses, toutes les hypocrisies « du moyen âge. *Le moyen âge est un âge sans « droit.* » C'est déjà la donnée parfaitement entrevue et saisie en ses conséquences de la célèbre préface de *la Révolution.*

Mais il fallut, pour inspirer définitivement à Michelet cette déclaration antichrétienne, le voyage dans le Midi et la visite au Palais des papes.

Après ce voyage, au milieu de sa préparation du *Prêtre*, la lutte antijésuitique recommença au Collége de France, et tous y venaient entendre et applaudir les deux professeurs. On y vit accourir toutes les célébrités. George Sand, un jour, faillit y recevoir une ovation.

Les ambitieux politiques même étaient bien aises de se montrer là.

« A la dernière leçon de M. Quinet sur la Révolution française, écrit Dumesnil, j'étais tout à côté du fils de Jerôme Bonaparte. C'est un assez grand jeune homme, très-gros, auquel tout le monde trouve les traits de l'empereur, il en a le teint gris-blanchâtre. Sa conversation m'a semblé d'un homme intelligent et spirituel, peut-être un peu léger; il manifestait beaucoup de sympathie pour ces messieurs, regrettant de ne pouvoir entendre M. Michelet, qu'il croyait inférieur à M. Quinet pour

l'élévation et la poésie, tout en vantant fort son *Histoire de France*. Il paraissait convaincu que le cours de M. Quinet serait suspendu à la rentrée, comme contre-partie du coup que l'on frapperait sur les Jésuites. »

VI

Le livre du *Prêtre* souleva contre les deux professeurs du Collége de France un bruyant orage. Ce fut comme un réveil décisif du cléricalisme contre la libre pensée et contre la société moderne. Les menées jésuitiques, qui depuis plus de quarante ans s'opéraient souterrainement, se produisirent au grand jour. Il y eut à la Chambre des pairs (le Sénat de cette époque) une manifestation contre le livre du *Prêtre* (avril 1845). Dumesnil avait voulu entendre le réquisitoire contre son beau-père et le débat qui en devait être la suite. Il écrivit au Tot :

« J'ai assisté avant-hier à cette curieuse séance de la Chambre des pairs réunie pour blâmer le livre du *Prêtre*. Combien j'ai regretté que vous ne fussiez

point avec moi ! On a beau avoir de l'imagination, on ne se représente point une telle assemblée et de tels orateurs. Quelle variété de faux ! depuis la tartuferie pédantesque et amèrement dédaigneuse de M. de Montalembert jusqu'à la prétendue impartialité du rapporteur M. Tascher, qui a formulé contre le livre du *Prêtre* le réquisitoire qu'on ne ferait point contre un livre obscène. Enfin, dans une telle assemblée, devant un tel public (car tous les Jésuites en robe courte s'y étaient donné rendez-vous, et j'étais au milieu d'ennemis), M. Cousin pouvait à peine parler, les interruptions, les hourras de tous ces vieillards couvraient sa voix. La voix du chef de l'éclectisme était pour eux la trompette révolutionnaire, comme *la Marseillaise*. Que vous dire de ce pauvre ministre de l'instruction publique (M. de Salvandy) qui, pendant une heure, a débité le pathos le plus étourdissant, pour dire qu'il s'associait sans réserve à M. de Montalembert dans son blâme des deux professeurs ; qu'il y avait désordre ; que les professeurs avaient tort dans tout ce dont on les accusait, mais qu'il ne pouvait rien en ce moment que les déférer au blâme disciplinaire de leurs collégues, et que, cette formalité remplie, on verrait ; qu'il fallait du temps, mais que l'avenir prouverait sa fermeté. Et, à la fin de la séance

M. Martin (du Nord), interpellé par M. Cousin sur les Jésuites, répond aussi : C'est du temps qu'il nous faut. Nous n'étions point éclairés de l'opinion publique, et nous ne le sommes point assez pour faire exécuter les lois contre les Jésuites ; mais, quand nous le serons, vous verrez !

« Pour moi, je croyais rêver, voyant tous ces gens-là pour la première fois ; j'étais abasourdi et de leurs figures et de leur impertinence et surtout du faux qu'ils aspirent et qu'ils respirent. J'en suis revenu avec un mal de tête épouvantable. Il faut connaître cela pour apprécier combien la presse, telle qu'elle est, est *en avant*. Hier, en lisant le compte rendu dans les journaux, je croyais me retrouver en plein soleil, comme à la Chambre des pairs j'avais trouvé M. Cousin l'espoir de la liberté. »

A la leçon de Michelet qui suivit cette séance, il y eut pour le professeur, dès son entrée, un véritable triomphe : les journalistes étaient là pour reproduire ses paroles.

« M. Michelet parla de l'éducation des paysans, et dit que, depuis la liturgie chrétienne et les légendes sorties de l'inspiration populaire, ni l'État, ni l'Église n'ont rien fait pour l'éducation des campagnes ; la seule éducation qu'elles ont eue, c'est

l'armée. Il a flétri les livres antinationaux, anti-français que les frères des Écoles chrétiennes mettent dans les mains des enfants. « Si des pères de « famille sont si inquiets de ce que leurs enfants « âgés de trente ans viennent nous écouter au Col-« lége de France, je suis bien plus inquiet de voir « que nos pauvres enfants sans défense appren-« nent à haïr leur pays... »

L'applaudissement fut immense... La France entière, l'Europe, entendirent ces paroles. Le gouvernement seul resta sourd. Béranger disait : « Le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui le mettent en branle d'entendre aucun autre son. »

VII

N... cependant avait repris, lui aussi, ses habitudes d'esprit. Les promenades dans la campagne et le jardinage l'avaient doucement remis en équilibre, si bien que c'est maintenant auprès de lui que l'on vient se « rafraîchir ».

Il écrit, le 10 juin 1845 :

« Si M. Michelet savait, cher Alfred, comme il fait doux, en ce moment, dans notre vallée, comme les bois y sont beaux et frais, comme les eaux y sont claires et les prairies émaillées de fleurs, il y viendrait certainement avec vous, ces jours-ci, passer quelques heures, et le prochain volume, j'en suis sûr, y gagnerait en parfums printaniers.

« Nos sources vous rappelleront quelques vers de Pétrarque :

Chiare, fresche e dolce acque.

« Nous relirons André Chénier :

O vent sonore et frais, etc. »

Quelques jours plus tard, en effet, Michelet vint au Tot avec son gendre. Mme Adèle, enceinte de six mois, ne put les y accompagner, le médecin n'ayant pas permis ce voyage.

Le 15 juin, Dumesnil écrit, du Tot, à Mme Adèle :

« Je ne t'ai jamais tant regrettée à la campagne qu'en ce moment. Les prairies qui sont sous la fenêtre où je t'écris, sont couvertes de fleurs charmantes. Hier, en m'y promenant, j'avais envie de les cueillir toutes ; et, pendant que ton père marchait en causant avec Eugène et M. N... père, je m'arrêtais pour les examiner, les cueillir, et je courais après eux pour les leur montrer.

« Ton père va bien ; il n'a point l'air du tout de s'ennuyer. Loin de là, il se plaît beaucoup avec M. N... père, car ils ont causé ensemble toute la journée, et il lui a dit tout le secret de son livre. Il a raconté aussi son histoire et ses malheurs de fortune, à la fin du dîner. J'aurais voulu que

tu l'entendisses. Eugène était rayonnant que tout cela se passât au Tot ; il est vrai que ton père a de plus en plus facilité et plaisir à causer avec tout le monde, et qu'il s'intéresse à tout. Ce petit voyage lui fera du bien : il n'écrit point, cause beaucoup, et il n'écrira que mieux à son retour à Paris.

« Dis tout cela à ton grand-père et à Charles, communique-leur de mes lettres ce que tu veux leur montrer, le temps me manque pour leur écrire.

« J'ai été, hier toute la journée, sur pied malgré la chaleur ; je suis si heureux de me trouver à la campagne dans ce beau moment de l'année ! Nous avons été sur la route de Clères avec ton père et M. N... ; j'ai arrosé le jardin d'Eugène ; et, le soir à dix heures, quand tout le monde était couché, nous avons fait, Eugène et moi, près d'une lieue, sur la grande route, pour entendre les mille bruits d'une nuit d'été. »

De N... (dans la même lettre).

« Est-il besoin de vous dire, chère commère, combien tous nous vous regrettions hier ici, au milieu de toutes ces eaux claires et de ces fleurs charmantes? La fraîcheur de nos ruisseaux, l'éclat de nos

prairies, la végétation fougueuse de nos bois, les odeurs, les bruits, tout cela semble avoir redonné plus de vie encore, si c'est possible, à M. votre père. Lui-même voulant vous écrire quelques mots, je lui laisse la plume. Vous savez que nous partons tous pour Vascœuil. »

Et, dans la même lettre, Michelet ajoute que Dumesnil vient de faire une longue liste de la flore du Tot, qu'il veut transporter à Vascœuil. Quant à lui il se laisse endormir à l'air chaud et humide et bercer au bruit du moulin.

De Vascœuil, Dumesnil écrit, le 15, à madame Adèle.

« Ton père est en excellente disposition. Il parle beaucoup de son livre (*Le Prêtre*). Ce matin il a causé avec nous plus de trois heures. Voici l'arrangement de notre journée : nous nous sommes levés à cinq heures et demie, afin de nous promener au frais avant le premier déjeuner ; nous avons été sur la route de Croisy. En rentrant, nous avons pris d'excellent café que j'avais acheté hier à Rouen ; puis nous nous sommes promenés au jardin, dans l'allée du milieu, de long en large, pendant plus d'une heure et demie, causant avec ton père de son livre. Il a monté ensuite dans sa chambre où il travaillera une grande partie de la journée, pen-

dant la chaleur ; et, vers les cinq heures, nous irons au haut de la côte Caumont voir la vue de la vallée d'Andelle au soleil couchant ; et nous dînerons à sept heures. Si nous avons le bonheur que ton père écrive ici, comme je l'y vois disposé, tout sera sauvé pour l'avenir. L'impression qu'il a eue hier au soir en visitant les cours, la maison, le jardin, a été très-favorable, et j'espère qu'il n'aura point de répugnance à y revenir. Je te dirai que nos plantations sont magnifiques, que tout le jardin est rempli de juliennes en pleine fleur, mais qu'il y manque des fleurs rouges et bleues pour varier ; j'achèterai quelques pieds de lychnis qu'on divisera, et, l'année prochaine, tu auras à cette époque-ci un coup d'œil superbe. Le parterre est couvert de rosiers de la sente Bihorel, qui sont très-bien repris et chargés de boutons...

« ... Ton père descend pour me dire de t'écrire qu'il vient de faire un plan nouveau de son livre.

« Embrasse bien ton grand-père pour moi, et donne-lui ces détails.

De N... (dans la même lettre).

« Puisque vous allez bien, tout est bien, et vous êtes charmante, ô ma commère ! Nous, dans cette

vieille et chère maison, nous sommes charmants aussi : nous causons, nous errons, nous écrivons ; Alfred jardine. Il veut absolument que je vous écrive un mot de ses juliennes, mais que vous en dirai-je, sinon qu'elles ont l'air, quand vient le soir, de nonnes fantastiques qui sortent de la terre et s'en vont en longues files, silencieuses et mystérieuses, célébrer dans les brumes de la prairie je ne sais quelle sorte de sabbat? Cette procession, je vous assure, ne me dit rien du tout de bon ; et, malgré leur blancheur, et malgré leur douceur, je vois bien qu'elles préparent des maléfices pour enchaîner le jardinier. C'est contre vous qu'elles conspirent, pauvre et aimée commère..... »

VIII

Mais, à la fin de juillet, le beau-père et le gendre sont de retour à Paris, rappelés par la prochaine venue du premier enfant ; rappelés aussi par la préparation des cours, par les nécessités de la polémique. Jamais on ne mit au travail plus d'ardeur ; et cet automne de 1845, aussi bien que l'hiver, furent un des moments les plus actifs de Michelet.

On n'était pas cependant sans quelque inquiétude, sans quelque appréhension aux approches du grand événement qui devait, vers la fin d'août, donner à la famille son véritable « maître », l'enfant, comme disait Michelet.

On faisait des vœux pour que ce fût un fils. C'en fut un, en effet, très-vigoureux et très-beau, qui fit

son entrée dans le monde le 3 septembre en pleine heure de midi, mais l'accouchement avait été des plus longs et des plus douloureux ; il y avait eu surtout huit heures d'une angoisse affreuse.

Ce fut pour Michelet, pour toute la famille, une nouvelle et profonde émotion. Mais l'inquiétude ne tarda pas à se changer en joie. Quelques jours plus tard, Dumesnil écrivait :

« Je viens d'assister à un ravissant tableau de genre, la toilette de notre petit.... Ce qui vous toucherait certainement, c'est de voir l'attention sérieuse avec laquelle Adèle surveille, du haut de son lit, la toilette de son enfant. Pas un petit mouvement ne lui échappe ; c'est une charmante image de la Providence qui veille.... »

IX

Aux joies de la famille s'était ajouté le succès du *Prêtre*, traduit en toutes les langues, même en arabe ; et Michelet est, en ce moment, tout occupé de son livre : *le Peuple*. Pour la première fois il fait ses recherches sur le vif, et non plus dans les livres : au milieu des ouvriers, il étudie les ouvriers ; au milieu des paysans, il étudie les paysans. Il se fait aider dans cette enquête par tous ses amis. Il va dans nos ports de mer étudier les marins dont la situation l'attriste ; il écrit de Cherbourg à son gendre et à sa fille sur la diminution du nombre de nos matelots. Il écrit à N.., à propos de ce nouveau livre, qu'il « nage dans une mer d'incertitude et d'hésitation ».

Pour le mieux écrire, lui-même un instant ferme tous les livres, ne veut plus consulter que la réalité vivante. D'ailleurs, avant d'étudier le peuple d'après nature, quels livres n'avait-il pas lus parmi ceux qu'il avait cru pouvoir l'éclairer sur un tel sujet!

Ceci rappelle un mot de Michelet. En janvier 1844, quelqu'un devant lui disait :

— « Il faut que nous mettions le pied sur tous les bouquins. »

— « C'est bon quand on les a lus, » répondit-il.

Michelet avait lui-même fermé ses anciens livres ; mais il allait en rouvrir d'autres.

En cette étude toute nouvelle pour lui des classes populaires contemporaines, il sentit la nécessité de connaître mieux la nature et les sciences qui en traitent. Le voilà (décembre 1845) qui suit avec son gendre le cours de M. Serres, au Jardin des Plantes.

« Nous ignorons, disait-il, les choses les plus « importantes non pas seulement du monde, mais « de nous-mêmes. »

Ce fut pour lui l'entrée dans un univers inconnu. Par malheur, il ne sut pas y secouer complétement les visions auxquelles le moyen âge avait depuis trop longtemps habitué son esprit.

Il écrit à N..., en octobre, qu'il vient de traverser

une de ces périodes où l'on poursuit sans atteindre, où l'on saisit sans tenir, où les diamants d'aujourd'hui se résolvent le lendemain en bulles de savon... Il a, dit-il, passé six mois à entasser des matériaux historiques, économiques, trois à se dégager de toute cette histoire... D'hier seulement, il est libre, il a dépouillé l'impatience vaniteuse et mis bas *monsieur l'auteur...*

Le 12 novembre, il écrit à son gendre et à sa fille, chez N.., qu'il a pris leur fils et l'a mis dans un coin de son livre, au meilleur, ma foi! C'est-à-dire au chapitre III de la Ire partie : *Servitude de l'ouvrier. Essor universel vers la lumière*, page 63 de la 1re édition. Voici le passage :

« *Lumière! plus de lumière encore!* Tel fut le « dernier mot de Gœthe. Ce mot du génie expirant, « c'est le cri général de la nature, et il retentit de « monde en monde. Ce que disait cet homme puis- « sant, l'un des aînés de Dieu, ses plus humbles « enfants, les moins avancés dans la vie animale, « les mollusques, le disent au fond des mers; ils ne « veulent point vivre partout où la lumière n'at- « teint pas. La fleur veut la lumière, se tourne « vers elle et sans elle languit; nos compagnons de « travail, les animaux, se réjouissent comme nous, « selon qu'elle vient ou s'en va. Mon petit-fils, qui

« a deux mois, pleure dès que le jour baisse. »

Tout en écrivant ce livre du *Peuple*, il en avait en tête plusieurs autres à l'état de projet. Du reste il en allait toujours ainsi : quatre ou cinq volumes se rattachaient toujours dans sa pensée à celui qu'il était en train de composer. On l'a entendu projeter ainsi un livre sur l'Église. « Cela, disait-il, se pourrait résumer en un mot : Rome. » Comment n'a-t-il pas fait ce livre ? Quel succès c'eût été : Rome, *par J. Michelet !*

Mais, en ce moment, ce qu'il rêve, c'est une *désymbolisation du Droit et de la Religion*. Une autre fois, ç'avait été un livre sur l'éducation, puis une *Histoire de la famille*, etc., etc. On ferait une bibliothèque fantastique des livres qu'il a rêvés sans jamais les réaliser. Le même phénomène avait lieu pour Quinet. En août 1846, par exemple, Michelet et Quinet se trouvant indisposés l'un et l'autre en même temps et fort mal à propos, à cause de la lutte engagée contre les Jésuites, l'auteur d'*Ahasverus* tout à coup se met à rêver d'un livre terrible ; sur quel sujet ? on ne le devinerait jamais : sur *la Fièvre*.

LIVRE QUATRIÈME

1846

I

Michelet, que l'on avait vu avec Edgar Quinet, en 1843, engager la lutte contre le parti clérical, allait, en 1846, compléter son affranchissement personnel.

En 1843, on n'attaquait encore en Loyola et en ses disciples que le faux christianisme, le christianisme mort *perinde ac cadaver;* mais on était encore chrétien, on défendait les Jansénistes, les Gallicans; on parlait avec éloge du livre d'Arnault, du *grand Arnault*, sur la Fréquente Communion; on n'avait pas rompu avec l'Église de saint Louis; on parlait avec émotion des saints et des saintes de Jeanne Darc.. Mais en 1846, quel pas décisif! L'historien est alors occupé de son premier volume de la Révolution, et il osera, en tête de ce volume, placer la célèbre *Introduction*,

signal de sa rupture définitive avec le moyen âge et l'Église. Au nom de la justice et du droit, au nom de la nature humaine, il lancera cette éloquente protestation contre la doctrine de la grâce. C'est l'anathème au vrai fondateur du christianisme, à saint Paul. Néanmoins cette étude approfondie de la Révolution l'épouvante et l'écrase (on en trouve partout l'aveu dans sa correspondance); il sent trop combien l'effort ici a dépassé le résultat. Il sent aussi combien faibles d'idées étaient quelques-uns de ceux qui, d'un si grand cœur, d'un si noble héroïsme, essayèrent de diriger et maintenir un si terrible soulèvement des passions humaines ; il le dit très-bien dans ses lettres (si curieuses pour toute cette période). Il y faudrait voir surtout ce qu'il écrit à son gendre de Mirabeau et de Robespierre, et ses admirables pages sur la patience et la douceur populaire. Et quelles lettres à N... sur l'héroïsme des populations françaises!

Le 29 juin, il écrit à son gendre que cette histoire est pleine de fatigues, non-seulement par sa violence et la multitude des crises, mais aussi par le sentiment qui vient toujours, chaque fois que l'on suspend la lecture et *qu'on songe :* sentiment d'efforts inutiles, d'immenses sacrifices sans résultats; ils viendront sans doute, mais dans l'avenir...

Au même il écrit encore, le 1er juillet, que le récit de ses promenades et de l'aimable humeur d'Étienne (le petit-fils) lui rafraîchit l'esprit comme s'il se promenait lui aussi, le long de l'Andelle. Sa route est moins douce à coup sûr, et moins fleurie, quoique infiniment pittoresque. C'est une marche sur les scories des volcans, le long des cratères, le terrain blesse ou croule....

Il ajoute, le 6 juillet, qu'il a à peu près fini les longs mémoires de Mirabeau. Il lui en reste que cet homme, la première figure de la Révolution, n'a guère imaginé ni tenté qu'un faible éclectisme politique mêlé de fictions royales à l'anglaise et de vieille royauté française, puérilement sentimental.

L'*autre* (c'est-à-dire Robespierre) n'a fait *qu'un cours médiocre de droit naturel*, sans nul égard au temps, au *milieu*, se tenant toujours dans les généralités *qui ne compromettent pas*, et qui semblent accuser cruellement les hommes pratiques, qui se traînent sur terre et cherchent à réaliser...

Le 16 octobre, il écrit à N... qu'il s'est trouvé, ces deux mois, dans une grande lutte, tout frémissant de ce livre qui est en lui et qu'il ne pouvait faire encore... Cela tenait à un reste de faiblesse que cet été lui a laissé, mais surtout à l'insuffisance de ses

études sur le XVIIIe siècle. Ce qui rend fort sur la Révolution, c'est le sentiment profond de sa *légitimité.* Et ce sentiment, il ne suffit pas de l'avoir à l'état de sentiment, il faut l'amener pour soi et les autres à l'état de science démontrable...

Il a donc repris en sous-œuvre, et il a été effrayé de voir en détail combien son cœur avait raison.

Celui qui n'aurait pas la faculté d'oublier un peu chaque jour, qui aurait le tout présent à la fois, en mourrait certainement. Il est impossible d'apprécier la douceur et la patience de ce peuple pendant deux siècles, son obstination à espérer, à aimer.

En 1709, l'armée de Villars ne mangeait que de deux jours l'un, etc., etc.

Deux siècles entiers, ce misérable peuple est resté, comme Job, entouré de ses faux amis, la royauté, le clergé. — La royauté l'a bercé d'une protection contre les forts, et ne la lui a pas donnée. — Le clergé a été le mauvais riche, qui pendant deux siècles laisse mourir Lazare à sa porte. — A la fin Lazare est entré.

Ajoutons comme indice de la popularité de Michelet après le retentissement des livres sur *les*

Jésuites et sur *le Prêtre*, qu'au mois de juillet de cette année 1846, on vint, de la part d'électeurs ardennais, lui offrir la candidature à la députation. Sur son refus, on alla chez Edgar Quinet, à qui d'ailleurs la même proposition était faite pour un arrondissement de Paris.

Quinet néanmoins ne fut député qu'en 1848.

II

Retournons maintenant à l'inépuisable correspondance, à laquelle toutefois nous ne ferons que des emprunts sobres, rapides et discrets. La partie de cette correspondance où nous eussions été heureux de puiser à pleines mains devant rester inédite, il faut que forcément nous nous en tenions là. De par la loi, paraît-il, le personnage le plus intéressant du drame qui se déroule ici, doit rester muet. Le héros de l'œuvre est justement celui qu'on met à l'interdit. Les autres vont s'en tirer comme ils pourront, privés d'un tel interlocuteur.

Voici, pour commencer, un amusant épisode survenu à la suite d'une leçon de Michelet au Collége de France.

Dumesnil à N...

« 13 mars 1846.

«... Je ne puis vous taire l'entrée glorieuse que Charles a faite hier dans la vie publique. Son nom retentit aujourd'hui dans le premier-Paris de *la Réforme* et sera béni de tous les Polonais.

« L'auditoire était plus nombreux encore que de coutume, tous étaient venus de meilleure heure. A peine les portes furent-elles ouvertes, que des cris Vive la Pologne ! retentirent et des quêtes s'organisèrent sur tous les bancs. Cinq gros sacs furent déposés sur la chaire et, quand M. Michelet entra, l'auditoire, passez-moi l'image, était comme une immense pompe aspirante. A l'agitation extraordinaire avait succédé un silence *avide*. M. Michelet leur dit net, et avec une parfaite sérénité : « Le droit est éternel. »

« L'effet fut immense. Après un silence de quelques secondes, tant le saisissement avait été universel, il y eut comme un embrasement de tous les cœurs ; la salle aurait dû crouler sous les trépignements et les applaudissements.

« Puis M. Michelet, sans autre allusion, reprit le sujet de son cours, la nationalité. Il profita de la ferveur de son auditoire pour réclamer au nom de

la morale, au nom du droit, contre la violence, contre la terreur, contre la doctrine du *salus populi :* « Ceux qui se vantent d'avoir sauvé le peuple par la « terreur ne savent point si le peuple voulait être « sauvé par l'infamie. Non, le succès n'est pas tout ; « non, le salut n'est pas tout. Il ne faut pas le salut « du peuple, il faut le salut de l'honneur. » Ici développement sur la Révolution française. L'histoire semblait parler pour la première fois sur cette époque. « Notre histoire n'est point celle de la Res- « tauration, l'école fataliste qui a glorifié le succès ; « notre philosophie n'est point celle de la Restaura- « tion. » Et il cita un passage de Cousin que j'extrais textuellement de la neuvième leçon, du 19 juin 1828, page 37 :

« J'espère avoir démontré, dit M. Cousin, que, puisqu'il faut bien qu'il y ait un vaincu et que le vaincu est toujours celui qui doit l'être : accuser le vainqueur et prendre parti contre la victoire, c'est prendre parti contre l'humanité et se plaindre du progrès de la civilisation. Il faut aller plus loin, il faut prouver que le vaincu doit être vaincu et a mérité de l'être ; il faut prouver que le vainqueur non-seulement sert la civilisation, mais qu'il est meilleur, plus moral, et que c'est pour cela qu'il est vainqueur. »

« Non, s'est écrié M. Michelet, non, ce n'est pas « toujours le meilleur. Cette philosophie doctri- « naire n'est pas la nôtre en cette chaire de morale. »

« Il a terminé ainsi : « Où est notre âme, Mes- « sieurs ? » (Ici un frémissement inexprimable cir- « cula dans la salle.) Elle n'est point sur la Seine, « mais sur la Vistule. J'ai senti, en approchant de « cette salle, le mouvement de vos cœurs. Eh bien ! « si ce grand peuple qui agit, dont nous n'avons « point de nouvelles, si ce peuple n'obtenait pas la « victoire que nous demandons au ciel, nous n'en « croirions pas moins sa cause juste et sainte, sainte, « c'est-à-dire éternelle, et devant, un jour ou l'autre, « triompher dans l'avenir. » Comment vous repré- senter l'effet de ces paroles interrompues par les applaudissements et reprises par M. Michelet avec une sérénité douloureuse. Je ne l'ai jamais vu si beau que ce jour-là.

« Voilà un bien long préambule pour arriver aux célèbres actions de Charles. A peine M. Michelet eut-il quitté la salle, qu'une vingtaine de jeunes gens, députés par l'auditoire, se précipitèrent dans son cabinet. Ils le félicitèrent avec une cordialité touchante, et le prièrent, comme membre du comité de *la Réforme* pour la souscription polonaise de vouloir bien se charger de transmettre à ce jour-

nal le produit de la quête, c'est-à-dire les cinq sacs. M. Michelet répondit que son fils ou son gendre allaient immédiatement les porter aux bureaux de *la Réforme*, et il envoya Charles chercher un fiacre, car ce journal est à près d'une lieue du Collége de France.

« Pendant que Charles était parti, les jeunes gens revinrent, disant qu'ils accompagneraient tous le fils de M. Michelet et qu'ils iraient à pied, qu'ils ne voulaient point de voiture.

« Quand Charles revint avec son fiacre, il fut comme enlevé par eux, mis à leur tête, et le fiacre resta là. En prenant les sacs, Charles me dit : « Tu viens, n'est-ce pas, Alfred ? » Comme je ne m'en souciais guère, je restai avec M. Michelet.

« Voilà donc Charles marchant à la tête des étudiants, portant, le malheureux, les cinq sacs. Je lui laisse la parole : « Les jeunes gens suivaient trois par trois. Nous allions très-doucement, ramassant sur la route les étudiants de la Sorbonne et de l'École de médecine, de sorte que, mille au départ, nous fûmes bientôt deux mille. Pour éviter les postes des gardes municipaux, nous avons pris le plus long. Le monde se mettait aux fenêtres et disait : « Ce n'est pas un enterrement, qu'est-ce ? » Les sergents de ville regardaient. Les dames de la

halle apostrophaient de quolibets la troupe et son chef. — A tous les détours des rues, je m'attendais à une charge de cavalerie et je ne doutais pas de recevoir les premiers coups de sabre. Enfin nous arrivâmes sans encombre rue du Croissant. Un des jeunes gens alla demander un rédacteur de *la Réforme*. Aucun ne voulait descendre. A la fin il en vint un, et je fus prié d'offrir les sacs en prononçant un discours. Je me suis avancé, un peu tremblant, tenant toujours les sacs dans les deux mains, et j'ai dit à peu près : « Monsieur, les auditeurs du Collége de France vous prient de recevoir cette quête faite au cours de M. Michelet, pour la souscription polonaise. »

« Ici se place une autre version. Charles nous assurait, le soir, qu'il avait parlé, mais si bas, que ni le rédacteur ni aucun des jeunes gens n'avaient entendu un mot. Ce silence ne fut que plus impressionnant. Bref, noble silence ou éloquentes paroles furent salués de cris : Vive la Pologne ! Un des jeunes gens prit la parole pour remercier, au nom des étudiants, le fils de M. Michelet, et l'on revint dans le même ordre. Mais Charles, cette fois, se mit au milieu de la troupe, trouvant qu'il s'était assez exposé. »

III

Aux vacances qui suivirent, Michelet, appelé dans les Ardennes par une affaire de famille, en profita pour montrer la Belgique à ses enfants.

C'est vers cette époque que la correspondance, entre Michelet, Dumesnil et N... devint tout à fait intime : c'était entre eux un besoin de communication incessante, universelle. Les lettres, presque quotidiennes, n'y suffisaient pas. Chacun de son côté écrivait son journal personnel, et l'on se donnait l'un à l'autre communication de ces chroniques probablement sans exemple.

IV

Un malheur inattendu, cependant, quelques jours plus tard, allait frapper la famille. Nous en retrouvons toutes les circonstances et tous les détails dans la correspondance.

Madame Adèle à N...

(Mercredi, 11 novembre 1846).

« Mon cher Eugène, depuis huit jours nous sommes bien tourmentés. Mon grand-père est malade et nous donne de l'inquiétude. M. Serres lui trouve les poumons très-engorgés. On lui a posé entre les deux épaules un emplâtre de poix de Bourgogne, il semblait bien prendre ; mais aujourd'hui, au lieu

de le faire plus souffrir, comme cela devrait être, il agit moins. »

Dumesnil au même.

(Vendredi soir, 13 novembre.)

« Vous m'excuserez de ne point vous écrire longuement. Je suis garde-malade, et M. Michelet père a grand besoin de soins attentifs ; nous avons aujourd'hui quelque espérance, mais hier, il pouvait passer d'un instant à l'autre. D** vous donnera tout le détail de cette terrible maladie, qui est une apoplexie pulmonaire. . . . . . »

Madame Adèle au même.

(Jeudi, 19 novembre.)

« Cher Eugène, mon grand-père est mort subitement hier à deux heures. Je venais de le quitter, il y avait un quart d'heure, et de lui lire les journaux ; il y avait pris grand intérêt et avait beaucoup causé. Victoire est venue près de lui quand je le quittai, lui apportant une petite tasse de bouillon de poulet. M. Serres, le trouvant beaucoup mieux, lui en avait ordonné quatre ; il en avait déjà pris la veille, et cela lui avait fait beaucoup de bien. Il but ce

bouillon lentement et avec plaisir; après il causa pendant dix minutes avec Victoire, lui recommandant l'économie dans la maison. Victoire, qui est très-enrhumée, lui dit qu'elle avait froid, et qu'elle allait chercher son châle dans sa chambre. « Dépêchez-vous, lui dit mon grand-père, j'ai beaucoup de choses à vous dire. » Elle alla dans sa chambre qui est tout près, et, quand elle revint, il était mort.

« La pauvre fille appela la garde qui ne sentit plus ni le cœur ni le pouls. Victoire arriva chez moi tout effarée, criant: « M. Michelet est mort! » Je venais de le quitter si bien portant! J'accourus, n'y croyant pas. Sa figure n'a éprouvé aucune contraction; on voit qu'il a été frappé d'une manière foudroyante. Figurez-vous, cher Eugène, le retour de mon père qui l'avait quitté le matin bien portant et plein d'espoir. Il interrogeait chaque personne disant: « N'est-ce pas que c'est impossible, que cela est faux? » et il le baisait. Un médecin vint et dit qu'il était mort d'une apoplexie du poumon. M. Serres arriva une demi-heure après, mais tout fut inutile. M. Serres fut bien surpris: il l'avait trouvé beaucoup mieux la veille et nous avait donné tout espoir...

« Quel vide, quel chagrin pour mon père!... »

Ce vide, en effet, fut irréparable, et cette catastrophe venait frapper l'historien dans un des plus heureux moments de sa vie, alors qu'il écrivait son premier volume de la Révolution, les États généraux de 1789, le Serment du Jeu de Paume, la prise de la Bastille. Mais laissons-lui la parole en son éloquente *Préface* de la Révolution : « Je donne « aujourd'hui l'époque unanime, l'époque sainte « où la nation tout entière, sans distinction de « parti, sans connaître encore (ou bien peu) les « oppositions de classes, marcha sous un drapeau « fraternel. Personne ne verra cette unité merveil- « leuse, un même cœur de vingt millions d'hommes, « sans en rendre grâce à Dieu. Ce sont les jours sa- « crés du monde, jours bien heureux pour l'his- « toire. Moi, j'ai eu ma récompense puisque je les « ai racontés... Jamais, depuis ma Pucelle d'Or- « léans, je n'avais eu un tel rayon d'en haut, une « si lumineuse échappée du ciel...

« Et comme tout se mêle en la vie, pendant que « j'avais tant de bonheur à renouveler la tradition « de la France, la mienne s'est rompue pour tou- « jours; j'ai perdu celui qui était pour moi l'image « et le témoin vénérable du grand siècle, je veux « dire du dix-huitième, j'ai perdu mon père avec qui « j'avais vécu toute ma vie, quarante-huit années.

« Lorsque cela m'est arrivé, je regardais, j'étais « ailleurs, je réalisais à la hâte cette œuvre si long- « temps rêvée. J'étais au pied de la Bastille, je « prenais la forteresse, j'arborais sur les tours « l'immortel drapeau... Ce coup m'est venu, im- « prévu, comme une balle de la Bastille... »

M. Michelet père fut conduit de la rue des Postes directement au Père-Lachaise, ce qui fut dans la famille la première marque d'une rupture complète avec l'Église. L'année précédente, le petit-fils, Étienne, avait encore été présenté sur les fonts à Saint-Étienne-du-Mont, sinon pour le baptême solennel, au moins pour l'ondoiement. L'évolution morale s'était continuée de 1845 à 1846....

Du reste, rien ne convenait mieux à M. Michelet père qu'un enterrement civil : esprit libre, tout imbu des idées de Voltaire, il avait traversé sans broncher la Révolution, la contre-révolution n'ayant gardé qu'un culte, celui de son fils. Au milieu des difficultés du temps et des rivalités contemporaines, c'est lui toujours qui l'encourageait. — « Un homme en vaut un autre », lui répétait-il.

Serviable, obligeant et doux, il était, avec joie, tout à tous dans la maison, mais surtout à son fils. C'est lui qui conseilla à Michelet de faire imprimer ses ouvrages à ses frais, de les emmagasiner et

de ne les livrer que par stocks aux libraires. Cette combinaison obligeait à une mise de fonds importante, mais elle donnait aussi plus de bénéfices.

Originaire de « cette ardente Picardie, » berceau de Pierre l'Ermite, de Calvin, de Saint-Simon, de Condorcet, de Camille Desmoulins, du général Foy, Michelet père, dans sa douceur et sa droiture, était le plus singulier mélange de finesse et de naïveté. Perspicacité, pénétration de diplomate et simplicités d'enfant.

« Je vois encore, écrivait dernièrement un de ses parents, je vois encore l'excellent vieillard cueillir dans son jardin, tous les matins, une branche de sauge qu'il mâchait à jeun, comme préservatif de toute maladie. »

Sa foi en la sauge était entière et ne fut partagée vers la fin de sa vie, nous l'avons vu, que par sa confiance aux pilules écossaises.

M. Michelet père était mort le 18 novembre 1845. Le 26, Dumesnil écrivait à N... :

« . . . .
. . . . Ne viendrez-vous donc point cet hiver? Que cette maison si vide et si changée à mes yeux, aurait besoin de vous recevoir, pour qu'elle nous devînt à tous moins triste! il me semble que cette

personne qui n'y est plus, et qui l'emplissait de son activité, de sa parole, en a emporté avec elle l'ancien caractère. Nous prenons toujours nos repas dans le cabinet de M. Jules, comme pendant la maladie de M. Michelet père ; et le seul instant de gaieté, d'animation que nous ayons, c'est lorsqu'Étienne vient au dessert. On lui ouvre les portes du salon et de la grande salle à manger qu'on éclaire ; et, pendant une heure tous les soirs, il court de la cuisine au cabinet, de sa nourrice à sa mère. M. Jules y prend grand plaisir, et il est bien tendre avec son petit-fils. Adèle ne va pas mal, elle s'occupe activement de tous les soins du ménage, c'est toute notre providence maintenant. »

Dumesnil a raison ; mais cette providence filiale pouvait-elle, renversant les rôles, prendre celui de providence paternelle ? Tout fut changé dans la maison : le doux et ferme régulateur n'y était plus, qui, sans cesse, ramenait du rêve au bon sens, de la fantaisie à la réalité.

Sous l'œil de son père, la vie de Michelet se fût continuée saine et forte, il fût resté à l'histoire, sa vraie vocation, jamais surtout il ne s'en fût éloigné pour des œuvres empruntées à des sujets hors de sa compétence.

Heureusement il vient de commencer la *Révolu-*

tion; et il continuera cette œuvre nouvelle, mais il ne reprendra que plus tard l'*Histoire de France*, et encore aura-t-il sa préoccupation ailleurs.

V

Rien, quant à l'organisation de la famille, n'est changé matériellement, il continue de vivre avec ses enfants; mais la dispersion prochaine de ces esprits si unis encore, se pressent. Michelet, accablé d'abord de tristesse, devient inquiet, agité... On commence d'entrevoir la possibilité d'un second mariage. Fille, fils, gendre, amis, semblent avoir un peu plus leur vie propre, tout en restant dévoués à celui dont ils sont si fiers. Dans leur correspondance, les impressions personnelles prennent de jour en jour un peu plus de place.

Tous se sentent comme ébranlés et en quelque sorte déracinés. N... même en redevient triste et fiévreux. La nuit, le jour, il rêve de Michelet et

de sa famille. Ses rêves cependant finissent par devenir un peu moins sombres, et, le 23 décembre, il écrit à Mme Adèle :

« Je ne rêve pas seulement de M. Michelet, je rêve aussi de vous et d'Alfred. Ne m'avisai-je pas, l'avant-dernière nuit, de rêver que je baisais votre main, chère amie, et qu'une voix me criait derrière le refend : *Prenez garde !* Je m'éveillai en sursaut, tout frémissant ; mais bientôt le sentiment de la réalité me revint, et je m'affligeai de ne pouvoir être auprès de vous qu'en rêve. C'est ainsi que presque toujours on est heureux en illusion. Mais dans le vrai, le compère N... est au Tot, seul, faible, souffrant, incertain. Heureusement il se dit qu'il y a des anges là-bas qui veillent sur lui. J'ai recommencé aujourd'hui à me promener, mais à pied. Ce n'était pas la campagne que je voyais autour de moi, c'était vous tous, ô mes amis, et j'entendais, au lieu du vent, votre voix qui me disait : *Bon courage !* Étienne gambadait devant nous, et nous causions d'éducation. Moi, je disais avec de grands airs et force mouvements :

« Montesquieu a consacré un livre tout entier de son *Esprit des lois* à établir ce principe que : *les lois de l'éducation doivent être relatives aux principes du gouvernement*. Eh bien, la France depuis soixante

ans a assez changé son gouvernement pour qu'il soit temps qu'on pense à changer aussi notre vieux système d'éducation. Il semble que l'on n'ait eu en vue jusqu'ici que de faire des courtisans et des valets ; le temps n'est-il pas venu de former des citoyens libres et frères ? Ce système inhumain était bon du temps des rois ; mais veut-on nier absolument que nous nous en allons vers la démocratie ?

« Tel est, ma chère commère, le thème que, dans mon rêve, je développais longuement, pendant que vous couriez avec mon petit compagnon Étienne, l'instruisant bien mieux que nous n'aurions su faire, nous autres hommes, en lui révélant d'un sourire ce qu'il y a de meilleur et de plus solide sur la terre, je veux dire l'amour maternel. Voilà ce que j'aime, mon amie, c'est, en causant avec Alfred des choses à venir, de vous voir, vous et votre enfant, nous témoigner que si tout ce monde n'est qu'un rêve, au moins c'est quelquefois un beau rêve. Mais il est bien clair que vous n'êtes pas des chimères, car nos esprits n'en bâtiraient jamais d'aussi jolies. Nous ne verrions que loups-garoux, comme en ont tant inventé ces peuples de célibataires au moyen âge. Il n'y a rien en ce monde, mesdames, qui nous rappelle, mieux que vous, au sentiment de la réalité. C'est une des cent raisons qui prou-

vent que vous nous avez été données comme une bénédiction. *Données?* quelle sottise! Pourquoi répète-t-on toujours ce mot, que la femme a été donnée à l'homme pour sa consolation, pour, etc. Pauvres insensés philosophes et rêveurs que vous êtes! n'est-ce pas vous plutôt qui avez été donnés à la femme? Songez à ce problème, je vous prie.

« Vous voyez, mon amie, que je suis à peu près toujours le même. Vous vous en réjouirez si vous voulez; mais moi, je m'en attriste souvent. . . . . »

Mme Adèle à N... :

« 29 décembre.

« Cher Eugène, quoique je n'aie pas un moment à moi, je veux vous écrire quelques mots pour vous remercier de votre charmante lettre et pour vous donner de nos nouvelles. Le pauvre Alfred voudrait bien vous écrire, vous savez quel bien cela lui fait de causer avec vous. Mais toutes ses journées sont remplies par des courses pour mon père. Moi-même je ne le vois presque qu'aux repas....

« Mon père est un peu souffrant; il a eu toute cette nuit beaucoup de nausées et d'étouffements:

je ne sais comment il pourra finir son livre pour janvier.

« Il faut absolument que vous veniez pour l'ouverture du cours : mon père n'aura jamais plus besoin de vous que cette année. Et moi, cher Eugène, je veux vous voir, parce que j'ai grande envie de causer avec vous, et que par lettre je ne sais rien dire, pas même vous faire apercevoir que vous êtes mon meilleur ami et que je vous aime tendrement. Venez réaliser votre rêve ; mais, au lieu de m'embrasser la main, je vous permettrai de m'embrasser sur les deux joues. Il faut absolument que je vous quitte ; je cours toute la journée pour acheter des étrennes.... »

Michelet, après la mort de son père prit chez lui son oncle, M. Narcisse Michelet, ancien ouvrier typographe, frère de son père, auquel depuis plusieurs années il faisait une pension.

Le *petit oncle Narcisse* (ainsi appelé dans la famille à cause de sa petite taille) était un vieillard agréable, alerte, enjoué, fin, discret. Sa présence combla un peu le vide qui venait de se faire ; mais l'influence paternelle se peut-elle jamais remplacer?

M. Narcisse Michelet que nous verrons mourir en 1867, dans sa quatre-vingt-onzième année,

« doyen des typographes de France », avait donné sa vie tout entière au travail.

« Venu à quinze ans à Paris au milieu de la première Révolution, il entra dans l'imprimerie et ne la quitta qu'à soixante-dix ans... Pendant plus de trente ans il travailla *double*, c'est-à-dire le jour et la nuit, pour suffire aux exigences impérieuses de l'impression d'un journal. Leste, vigoureux et agile, il menait le rude labeur de la presse à bras.

« Il soutint ces fatigues par la sobriété, la droiture en toute chose, l'inaltérable bonne humeur. Jusqu'à ses derniers jours il garda la gaieté, apanage des esprits sains ; il nous racontait souvent comment, avec un pain de quatre livres qu'il se faisait tailler en tranches, il mangeait tout en travaillant et imprimait jour et nuit sans quitter le travail... »

Nul doute que nous ne retrouvions dans les *Mémoires* de Dumesnil les paroles prononcées sur la tombe de cet homme excellent, et d'où sont extraites les quelques lignes qui précèdent.

LIVRE CINQUIÈME

1847-1849

I

Nous sommes en 1847. Dès janvier, le premier volume de la *Révolution* est terminé ; mais l'introduction ne l'est pas. Depuis près d'un an, Michelet la roule dans sa tête, cette introduction, et le plan de jour en jour se modifie : il sent qu'il va accomplir un des grands actes de sa vie... Lorsqu'enfin le volume, pour paraître, n'attend plus que ces pages préliminaires, il faut bien se décider à les écrire. Mais, en janvier, Michelet tombe malade, la fièvre le prend, le voici au lit.

C'est pendant cette fièvre que s'achève le manifeste décisif.

Dumesnil, le 6 février, écrit :

« Le livre a beaucoup gagné à l'indisposition de

M. Michelet. Les plus fortes choses de l'*Introduction* (sauf la fin) ont été écrites depuis, et ce sont les plus grandes et les meilleures que M. Michelet ait jamais écrites... Tous les matins il croit avoir achevé définitivement et toujours il trouve plus et mieux ; de sorte vraiment que le jour de la publication est encore incertain, quoiqu'il soit fixé à mercredi, veille de l'ouverture du cours... »

Le volume, en effet, parut ce jour-là. En vingt-quatre heures douze cents exemplaires furent vendus. Michelet se mit vite au deuxième volume (celui des fédérations).

Au milieu de ce travail, l'historien se donna, au mois d'août, quelques jours de répit, qu'il alla passer en Normandie, chez son gendre, chez N... Jamais nous ne l'avions vu plus en verve ; mais c'était à la Révolution qu'il revenait toujours ; rien ne pouvait l'en distraire... et que d'épisodes gaiement racontés !

Un soir, au Tot, ce fut l'histoire de Catherine Théot, cette vieille sorcière qui se faisait dévotement baiser le menton par Robespierre et ses adeptes. Barrère dit qu'il ferait de cette comédie une conspiration. Il arrangea un rapport très-spirituel (qu'il ne lut pas lui-même), et trouva moyen, par le récit de la ridicule affaire, de ramener à la

gaieté cette terrible Convention. « Ce fut comme « une résurrection de Voltaire, disait Michelet, et « Robespierre fut perdu. »

Le deuxième volume de la *Révolution*, je l'ai dit, parut en novembre.

En décembre (le 16) il recommençait son cours, et ce cours, qui devait être supprimé après la troisième leçon (30 décembre), fut imprimé et publié au commencement de 1848. L'historien ajouta aux trois eçons professées les sept leçons qui eussent complété le cours. Ce cours, et celui de 1843 sur les *Jésuites*, sont tout ce qui a été publié des leçons de Michelet au Collége de France. Le cours de 1847 a été récemment réimprimé sous ce nouveau titre : *l'Étudiant*.

II

Voici venir 1848. Aux premiers jours de cette année si pleine d'agitations, Michelet, qui en était au plus fort de sa lutte contre le clergé, eut d'abord les émotions du procès Léotade à Toulouse. Léotade était un frère des Écoles chrétiennes, traduit en cour d'assises pour viol et assassinat de la petite Cécile Combette, fille d'un honnête relieur de la ville.

La France entière était occupée de ce procès lorsqu'éclata la Révolution de février. Michelet, plus que personne, avait frémi aux révélations inattendues, aux témoignages terribles qui tout à coup furent mis en lumière... Il fut un moment sur le point de partir pour Toulouse, en vue d'écrire

l'histoire de ce procès... Il demande à ses amis poëtes de faire une *complainte ;* il voudrait, à ses frais, si quelqu'un la compose, la répandre partout ; il voudrait même qu'on fît la complainte en français et en patois du Midi. Il s'abonne, pour avoir plus de détails, à l'*Émancipation de Toulouse.* Ah ! s'il avait le don de la rime, il composerait une chose *niaise et sublime*, dit-il, qui ferait pleurer toute la terre !...

Il lui sembla qu'une révolution anticléricale devait être la conséquence de ce procès. Mais, avant même que les débats fussent terminés, une révolution politique vint tout entraver : le gouvernement renversé, la République proclamée, le clergé fut appelé à bénir les arbres de la liberté. « L'ar« bre de la liberté bénit du Sacré-Cœur, » dira avec dégoût l'historien vingt ans plus tard dans *Nos Fils.*

Au milieu de l'élan de 1848, ce fut pour les deux professeurs Michelet et Quinet une première déception.

Nous sommes au lendemain du 24 février 1848. Dumesnil, dès le 25, rend compte à N... de tout ce qu'il a vu.

« M. Quinet est entré hier (24) un des premiers

aux Tuileries, non sans danger d'être tué. Il me disait le soir : C'est le plus beau jour de ma vie.

« Sur la première liste affichée dans notre quartier, M. Michelet était nommé du Gouvernement provisoire. Je l'ai conduit à l'Hôtel de ville; mais l'encombrement était si grand qu'il n'a pu parvenir jusqu'à la salle de réunion et savoir ce qui en était de sa nomination. Dans la liste officielle publiée ce matin, il n'y était plus, n'ayant pas paru à l'Hôtel de ville. Au reste, il vaut mieux qu'il soit dans son cabinet; personne n'a plus d'autorité morale en ce pays et ne pourra rendre plus de services s'il s'abstient de prendre une part trop active à des affaires de détail qui lui prendraient le meilleur de son temps... »

Ceci écrit le 25 février; le 1er mars, nouvelle lettre :

« Si je n'avais été tous ces jours-ci sur les dents de courir pour la République, de M. Quinet, chez qui j'allais plusieurs fois, à Béranger, à Lamennais, puis à l'Hôtel de ville avec M. Dargaud, le secrétaire de Lamartine, je vous aurais écrit chaque jour. Je vous aurais surtout demandé si vous n'étiez pas mort; j'étais un peu inquiet de vous... Je n'ai reçu votre lettre qu'hier mercredi dans la journée, et je n'ai pu y répondre de suite,

assiégé que je suis par une foule de solliciteurs. Notre maison est devenue comme un ministère, je l'appellerai ministère *des demandes:* la foule des visiteurs intéressés est innombrable; il arrive des masses de lettres. Hier matin, dès six heures, des patriotes solliciteurs envahissaient la salle à manger de M. Michelet, et tout ce monde trouvant le matin la porte fermée reflue naturellement vers moi. C'est très-amusant de voir comme tout à coup nous sommes devenus puissants! Qui m'aurait dit, par exemple, que je serais visité dès huit heures du matin par M. V., par etc., etc. Ces messieurs voudraient être nommés d'une commission des hautes études qui va s'organiser au ministère de l'instruction publique. Tout cela est fort risible. Au reste, je suis dans une position admirable pour observer, connaissant la plupart des membres du Gouvernement provisoire, et informé des moindres particularités qui les concernent. Que je vous regrette, mon ami! comme nous nous amuserions, si nous regardions tout cela ensemble! J'assiste depuis quelques jours à la plus merveilleuse comédie qu'on puisse voir. Mais j'ai si peu de temps à vous donner que j'ai plus besoin de vous parler dans cette lettre des hommes qui ont fait la révolution, que des hommes qui en profitent... Si le chemin de fer n'é-

tait pas coupé, si je n'étais utile ici, j'aurais pris deux jours pour aller vous parler vingt-quatre heures, tant j'ai le cœur plein pour vous. Et tout cela ne peut s'écrire, il n'y a que la parole humaine qui puisse rendre un peu de ce que j'ai vu, de ce que j'entends. Si vous aviez vu Paris seulement une heure la semaine dernière, vous en radoteriez toute votre vie... »

Qui le croirait? cette foule de solliciteurs, qui de Michelet refluait vers Dumesnil, avait ses ramifications jusqu'au Tot, où les demandes arrivaient par la poste.

Mais voici bien d'autres histoires : de par Lamartine, de par Michelet et Béranger, la candidature des citoyens Dumesnil et N... fut posée dans les Ardennes et dans la Seine-Inférieure. On leur fit faire de superbes professions de foi, et Dumesnil partit pour son département où il ne manqua l'élection que d'une vingtaine de voix.

Quant au citoyen N..., il vit se préparer tant de grabuges, tant d'orages et un tel mouvement de recul en Seine-Inférieure, qu'il adressa *à ses électeurs* une lettre de désistement. Après quoi il se trouva *gros Jean comme devant*. Mais, plus que jamais en belle humeur, il se mit à faire des chansons...

III

Cette joie fut courte ; les journées de Juin vinrent tout assombrir. Michelet, frappé au cœur, quitta quelques instants Paris, vint reprendre un peu de repos au Tot, à Bihorel, à Vascœuil.

Le calme de la campagne en cette belle saison, les causeries amicales, le rassérénèrent un peu. Mais il avait été au premier moment accablé. Auguste Préault, le vaillant statuaire, ami fidèle de Michelet, était venu le voir au lendemain de la lugubre bataille. Michelet se promenait seul et triste dans son jardin. Une barricade se dressait encore devant la porte.

Quelqu'un avait dit aux insurgés :

— Vous êtes devant la maison de Michelet. Ils avaient répondu :

— Qu'est-ce que Michelet?

Des écrivains et des poëtes contemporains ils ne connaissaient, dirent-ils, que Béranger.

Ceci peut aujourd'hui surprendre; mais ceux qui se rappellent ce temps-là trouveront l'anecdote toute naturelle, tant était grande alors la popularité du poëte.

Quoi qu'il en soit, Michelet fut frappé et attristé de cette réponse. Il dit à Préault : « Je n'écrirais plus aujourd'hui *Le Peuple.* »

Après le petit voyage en Normandie on se remit au travail. Michelet invinciblement continua son histoire de la Révolution. Dumesnil, appelé à suppléer au Collége de France M. Quinet nommé membre de l'Assemblée nationale, avait à préparer son cours; N... s'était, durant tout cet été, plongé dans la botanique, par dégoût de la politique. Il écrivait la *Vie des fleurs;* il lisait Linné et les Mémoires de Réaumur sur les insectes ; à cela il entremêlait Horace et les psaumes de David. M. Michelet alla à Vascœuil et y resta plus longtemps qu'il n'y était resté à aucun de ses précédents voyages; cependant il dut retourner à Paris. Dumesnil, retenu au manoir par des affaires personnelles, ne voulut pas qu'il repartît seul, et madame Adèle l'accompagna. Dans les lettres que

de la rue des Postes elle écrivait chaque jour à son mari, on peut suivre heure par heure le travailleur infatigable. N... avait, au Tot, tout naturellement, par Dumesnil les reflets de cette correspondance.

« Hier M. P. et un représentant de l'Ain sont venus, tous deux élèves de papa. Ils se disaient vieux, et ils avaient bien raison. Je n'ai pu m'empêcher de leur faire entendre qu'il n'y avait qu'eux de très-vieux ; mais que mon père était plein de jeunesse et de force. Quel entrain il a dans la conversation ! Comme ces gens étaient peu de chose au prix de lui ! Qu'il est triste d'être représenté par de tels hommes ! »

Et Dumesnil ajoutait :

« Voilà, mon cher, qui complétera la description que Linné a faite du représentant : Edax, furax, loquax, torvus, morvus, hirsutus, Bipes. »

IV

Dans ces entrefaites nous crûmes un instant que M. Michelet (l'occasion s'étant présentée favorable) allait peut-être se remarier. Depuis la mort de son père, depuis les journées de juin, on le voyait souvent si triste que son gendre, sa fille et son fils en avaient fait quelquefois le vœu.

L'année précédente cependant on avait eu de ce côté quelque inquiétude, un mariage peu désirable, quoique très-riche, ayant paru possible. Cette fois, au contraire, la personne était si charmante, que dans la famille on le désira presque, malgré les différences d'âge. Mais bientôt l'un et l'autre de ces mariages ne furent plus ni à désirer ni à craindre, les personnes en question s étant mariées toutes deux.

La première de ces deux personnes, une veuve, jeune encore et millionnaire, avait elle-même demandé à Michelet de l'épouser! Bien que la dame fût une honnête et belle personne, Michelet avait refusé, déclarant que le million était un obstacle.

— Eh bien! je donnerai le jour du mariage 500,000 francs aux pauvres, ou bien vous-même vous emploierez cette somme en fondations d'œuvres utiles.

Michelet cependant avait persisté dans son refus.

Tout cela déjà commençait à s'effacer de nos mémoires, l'hiver et le froid venaient : on était en novembre. Le 30, au matin, j'étais seul, un peu triste, dans notre jardin, au bord de la rivière, lorsqu'on me remit une lettre énorme de M. Michelet. Je n'en avais jamais reçu d'un tel volume. Je l'ouvris avec anxiété et je lus :

« Il y a longtemps, mon cher N..., que je ne vous « ai écrit. Vous m'avez cru enseveli dans le travail ; « j'étais ailleurs. Une aventure commence pour « moi, très-grave, où probablement est le destin « de ma vie..... »

Seize pages suivaient qui me pétrifièrent, pages émues, frémissantes, inouïes.... Une passion terrible et fatale, subitement, comme la fou-

dre, envahissait à plus de cinquante ans cette âme toujours jeune. Je lus, relus et relus encore. Je n'arrivai que difficilement à comprendre. Et pourtant jamais pages plus nettes, plus pathétiques, plus éperdues n'avaient passé sous mes yeux : l'*Héloïse* de Rousseau, l'*Héloïse* d'Abeilard eussent paru glaciales en comparaison ; mais Héloïse ici, c'était M. Michelet...

Ce qui augmentait l'effet irrésistible, c'est que lui-même avait la parfaite conscience de sa situation. Au milieu des troubles de cette passion il la juge avec calme, retrouvant, pour s'apprécier lui-même, les facultés juridiques de l'historien.

Que répondis-je ? Je n'en ai plus aujourd'hui le moindre souvenir. Je me rappelle seulement avoir répondu courrier par courrier une lettre émue, troublée, et sans doute bien peu réfléchie...

Le 3 décembre, nouvelle lettre de Michelet; il essaie de me rassurer, me dit sa situation morale, et sa solitude *depuis juin*, et le besoin de se refaire *un nid*.

Le 5, nouvelles explications, nouveau chant d'allégresse, et me voilà chargé de prévenir les enfants !

Le 7, il faut, dit-il, qu'il revive ou qu'il meure de *ceci*.

Le 11, il s'inquiète et se trouble de la tristesse de sa fille, de son gendre ; et puis il fait l'éloge de la personne aimée.

Mais il y avait chez Dumesnil et Mme Adèle bien plus que de la tristesse, il y avait l'anxiété des résultats que pourrait avoir pour lui un tel changement.

Le 16, il m'écrit qu'entre ses enfants et lui j'ai été choisi pour *juge*... et là-dessus il m'expose lui-même les torts, non pas de ses enfants mais *les siens*, afin que j'aie, pour bien juger, tous les éléments de la cause.

Le 22, un cri de douleur lui échappe, l'âme se déchire, c'est un torrent de larmes.

Néanmoins le 26 tout est décidé.. il croit qu'il se mariera à Pâques... seulement si cela se pouvait faire à Vascœuil !

A Vascœuil ! c'est-à-dire chez ses enfants, tant il voudrait ne pas se séparer d'eux !

Enfin, le 29, il me dit combien avec de telles préoccupations il lui est difficile de s'occuper d'une autre histoire que de la sienne propre ; et cependant il continue l'histoire de la Révolution.

J'ai sous les yeux les lettres de Mme Adèle, de Dumesnil, de Charles, lettres émues, pleines d'angoisses et d'appréhension et pour le présent

et pour l'avenir (l'avenir d'un tel père). On y sent aussi la douleur d'une séparation si brusque et si imprévue.

Et puis, du fond des Ardennes, de vieilles tantes écrivaient aux enfants de tout faire pour empêcher ce mariage d'un homme de plus de cinquante ans avec une personne si jeune... Mme Adèle, dans ses réponses, tâchait de calmer les tantes et défendait son père.

Quant à Dumesnil, le 1er janvier, il écrit à N... : « J'ai été frappé au plus profond de mon cœur. Ne l'avez-vous pas senti, mon ami? il paraît qu'hier au soir, ma blessure s'est ouverte, car tout à coup, lorsque je parlais, M. Michelet a fondu en larmes, me disant : « Je sais bien que c'est mon passé « qui parle en vous. » Vous jugez de mon émotion; mais peu à peu la réalité revint, et nous nous aperçûmes que notre foyer était brisé...

. . . .

« Adieu, soyez heureux; mais ne me demandez pas comment il faut s'y prendre... »

N... à Dumesnil.

« 3 janvier 1849.

« ... Je ne sais, mon ami, si nous avions trop

cru autrefois, mais, dans ces derniers temps, n'avons-nous pas trop douté ?...

« ... D'où nous est venu à vous et à moi cet ébranlement, sinon de l'ébranlement de celui qui était nous-mêmes ?...

« ... Les événements de ces six derniers mois m'avaient fait craindre pour lui quelque catastrophe que je n'osais me préciser, lorsque enfin le coup est venu : voilà ce qui m'a rendu pour lui si plein de pitié. Cher Alfred, il venait d'être blessé dans sa passion pour la France. Cette France qu'il avait tant aimée, à qui il avait donné toute sa vie, ses soins, ses travaux de trente années, il la trouvait maintenant infidèle, et pour se prostituer à qui ? Je vous l'assure, mon ami (quoique je vous dise cela d'une façon bizarre, ce n'en est pas moins, depuis un mois, le fond de ma pensée), je n'ai vu dans ce mariage qu'un mariage de dépit, et il y a du vrai là dedans. M. Michelet avait été *blessé dans ses amours pour la France*.

« Ce qu'il aimait, c'était, comme tous les grands esprits, un être idéal, c'était la France ; et si pour nous il fut si tendre, c'est qu'il croyait en nous trouver un souffle de la grande amie.....

« Les grands artistes, mon ami, sont tout rêve, et voilà ce qu'avait *rêvé* M. Michelet.

« Un souffle terrible de *réalité* a emporté sa *fantaisie*. Si nous avions été très-exagérés dans ce rêve, ne tombons pas pour cela dans la négation absolue de nous-mêmes. Rien *entre nous* n'est changé. Continuons donc à nous deux, cher Alfred, ce que nous commençâmes à nous deux, il y a neuf ans. Dans ce pèlerinage entrepris ensemble si pieusement, une tempête s'est soulevée ; cependant notre fragile esquif a survécu. Bénissons Dieu, et aimons-nous davantage... »

V

Quelques semaines plus tard, au commencement de février, j'étais moi-même à Paris. Je voyais les choses et les personnes de près. J'eus aussi le plaisir de voir Dumesnil professer au Collége de France. Je revis nos amis Béranger, Préault. Je fis avec M. Michelet de très-belles, très-longues, très-causeuses promenades. Mais, si toujours je suis revenu triste de Paris (et de toute grande ville), j'en revins cette fois plus triste encore : un mot de M. Michelet surtout m'avait frappé.

Nous nous promenions seuls, lui et moi, dans le jardin du Luxembourg ; nous causions en toute intimité, en toute franchise ; lui surtout était fort animé, fort en train, et me disait qu'à force de produire, il se sentait arrivé au *bout de son rouleau* (les mots sont

20

textuels), qu'il lui fallait se créer une vie nouvelle, et puis, ajoutait-il : « Alfred et vous, vous êtes mépris « toujours sur mon compte en voyant en moi autre « chose qu'un artiste... » L'effet que produisirent sur moi ces derniers mots ne saurait se décrire, et je n'osai dire au grand artiste qu'il se calomniait lui-même, que son art lui venait surtout d'avoir été un homme...

Il est curieux de rapprocher ces paroles de celles que, trois mois plus tôt (en novembre), il disait à son gendre :

« L'art m'enduit comme d'une couche de vernis, « de sorte que tout ce qui m'arrive en bien, en « mal, m'entre comme l'eau-forte dans la gravure « et mord juste pour une œuvre d'art. »

Je restai morne et sombre les quelques jours que je passai encore à Paris.

Aussi retrouvai-je avec un vrai bonheur mon pauvre coin du feu, le jardin, les livres, nos claires fontaines, nos grands peupliers, notre entourage excellent d'ouvriers et de voisins, et surtout ma mère et mon père, toujours si vrai, si gai, si plein de bon sens.

Chacun de nous cependant se remit au travail.

Dumesnil préparait son petit livre : *La Foi nouvelle cherchée dans l'art, de Rembrandt à Beethoven,*

et je commençais d'écrire : *Rabelais et son œuvre.*

Quant à M. Michelet, il était tout à la Révolution, tout à son cours, tout à son mariage, qui était pour lui en même temps cause de joie et de tristesse. Car, dans ses lettres d'alors, une chose apparaît, c'est son anxiété sur le chagrin de son gendre. L'inquiétude de celui-ci, en effet, était profonde, et je ne le savais que trop...

VI

Enfin ! tout se termina ; et, le lundi 12 mars, en rentrant de la cérémonie, Dumesnil écrivait :

« Mon cher Eugène,

« Le mariage est accompli. Puissent-ils être heureux ! Je sais tous les devoirs que cette vie nouvelle m'impose, j'espère les remplir, soutenu de votre amitié qui m'a aidé déjà à traverser tant d'épreuves.

« Les témoins étaient Béranger, qui servait de père à la mariée avec une galanterie toute française ; M. Quinet, leste et pimpant, rajeuni du mariage de son aîné ; Mickiewicz, qui était au ciel ; M. Poret, plus silencieux, plus grave, plus sérieux que de coutume.

« M. Michelet frémissait, il y avait certainement

un combat, un orage en lui. Il a prononcé le *oui* d'une voix émue..... »

Le mariage devait être suivi de la séparation immédiate du père et des enfants ; un logement avait été préparé aux Ternes pour les nouveaux mariés...

« M. Michelet, disait Dumesnil (lettre du 12), a quitté hier matin la rue des Postes sans prévenir personne que moi, afin d'éviter les adieux ; il était fort ému, fort agité, répétant tout seul dans son cabinet : « Que c'est cruel ! » (Victoire l'a entendu.) Moi, j'ai été dans cette dernière entrevue aussi affectueusement impassible que vous pouviez le désirer, j'ai évité de lui dire adieu, comme s'il n'allait pas nous quitter. »

Mais, le lendemain même de son mariage, au réveil, que fait Michelet ? Il écrit à ses enfants, il leur annonce que demain il viendra déjeuner avec eux, qu'il veut se revoir au milieu d'eux, que sa pensée ne peut être absente d'eux, *jamais !*

LIVRE SIXIÈME

1849-1854

I

Malgré ce cri, la famille sera désormais séparée... non pas sans une vive tristesse de part et d'autre. Cependant Michelet, Dumesnil, Mme Adèle, Charles, N... recommenceront à s'écrire plus que jamais. Ce fut un échange, un entre-croisement de lettres, de communications et de réflexions sur toutes personnes et toutes choses. C'est le beau moment de la correspondance de Michelet. Quant à Dumesnil, quant à N..., jamais ils n'avaient été ni si désolés ni si rieurs, ni si fous ni si sages. Et cependant Dumesnil était à son cours (suppléance Quinet), à ses musiciens, à ses peintres ; et N... à son *Rabelais*, à *La Vie des fleurs*, à l'histoire naturelle, qu'il trouvait moyen de fourrer jusque dans les folies les plus désordonnées. Dans une lettre à Charles du

26 avril, il exhale sa colère contre les *dames* qui... les *dames* que... et il explique ainsi cette colère inattendue :

«... J'ai lu récemment *les Dames* de Brantôme. Oh ! comme elles tendent leurs piéges partout ! et que nous devons plaindre les pauvres moucherons qui, dans leur essor vers la lumière, se laissent prendre par ces araignées de Vénus !

« Il faut que je te conte, en dusses-tu frissonner, un mot de l'histoire naturelle des araignées. Cela t'apprendra combien les mâles doivent se méfier des femelles (chez les araignées bien entendu). Lorsque l'amour a percé de son trait vainqueur un de ces malheureux mâles, il tombe, suivant la coutume aux pieds de sa *cruelle*. Oh ! que c'est bien le mot ici ! les yeux de la perfide semblent s'écarquiller de joie !... Sais-tu, cher Charles, quelle passion la tourmente, à quel désir terrible elle est en proie ? au désir de manger son amant. S'il ne se méfie, elle se jette sur lui, l'enlace de mille fils en un clin d'œil et le dévore. Hélas ! l'amour cause partout des tragédies... »

Quant à Michelet, en dehors de son histoire de la Révolution, une seule pensée le préoccupe : son gendre et sa fille sont tristes. Il s'en attriste lui-

même ; il leur écrit, le 10 avril, que demain mercredi il ira déjeuner avec eux. Il regrette vivement la Pâque des anciens jours. Il ne croyait pas que la séparation serait si complète.

Les lettres cependant leur venaient du Tot pleines de souffles printaniers. Le 22 avril, Dumesnil répondait :

« Votre lettre m'arrive au milieu de mon travail comme la rosée de vos prairies, comme la fraîcheur de vos bois, où les feuilles vont s'ouvrir... »

Il avait cependant encore, pour y voir fleurir ses primevères, le petit jardin de la rue des Postes, qui rappelait tant de choses ! Mais bientôt il fallut le quitter, et, le 28, on s'installait dans un nouveau domicile, rue d'Enfer.

Le 1er mai, Dumesnil écrit :

«...... J'ai vu hier M. Michelet aux Archives. Il m'a dit un mot qui m'a effrayé : « *Vous concevez que* « *je suis de plus en plus à l'orage ; mais c'est une* « *situation favorable à la production.* » — Pour moi, cher ami, bien au contraire, je répète, soir et matin, comme prière, ce mot d'un des plus grands inventeurs, de Léonard de Vinci : FUIR LES ORAGES.

« Le matin, avant de travailler, je vais au Luxembourg, Étienne court avec son cerceau, et moi je

lis la *Tribune* (la *Tribune des peuples*, journal de Mickiewicz). »

Alors lui arrivent du Tot de nouveaux détails printaniers :

« Je me promène à cheval, goûtant avec délices les parfums et les joies de la campagne... Les pommiers sont en fleurs, jamais la terre ne fut mieux parée ; un souffle de jeunesse la parcourt.

« Je chevauche si bien, si loin, si bravement, que, du Tot à Sierville, de Sierville à la vallée de Sainte-Austreberthe, de Sainte-Austreberthe à Limézy, j'allai, avant-hier, faire ma station chez le curé de Cideville. Je le trouvai épouvanté de l'élection. Le pauvre homme avait la terreur dans l'âme :

« — Monsieur, me disait-il, quatre-vingt-trois Ledru-Rollin dans ma paroisse ! et, des bulletins que je leur avais recommandés, même en chaire, pas un seul ! Nous ne sommes plus rien, nous cou rons le plus grand danger. L'année dernière nous eûmes influence, aujourd'hui l'on nous méprise, demain l'on nous pendra.

« Je tâchai de le rassurer ; je lui exposai l'état vrai des choses.

« — Oh ! disait-il, dans quelles ténèbres on nous a tenus ! que nous savions peu où en était le monde ! etc. »

Michelet, bien entendu, avait sa part de ces renseignements sur la situation politique en province ; il ne cessait pas un instant d'être présent à la pensée des deux amis. Dumesnil écrit le 23 mai :

« ... M. Michelet a fait hier une leçon digne de nos circonstances, quoique blessé à la main ; il était tombé avant-hier de voiture. Jamais il n'a eu plus d'à-propos et de mouvements généreux. Quant à son esprit, c'est effrayant. Le temps qui vient en demande moins... »

Dans ce *chassé-croisé* de correspondances, il y avait aussi les lettres de Charles, devenu un grand garçon de dix-neuf ans.

En juin 1849, il m'écrivait donc, à l'heure même où Paris venait d'être mis par M. Baroche en état de siége :

« Papa, malgré l'agitation générale, a fait son cours ; il a été simple et fier..... Il a montré que la véritable victoire n'était pas celle d'un jour et de quelques années, mais celle qui est fondée sur le droit. »

II

Michelet cependant, malgré son cours, malgré tant d'autres préoccupations, n'interrompt pas un instant l'*Histoire de la Révolution*. Il écrit à son gendre, le 19 juillet, que jamais il n'a plus dépensé de lui-même que dans ce terrible 93.

Et puis avec quelle tendresse il veille sur ce gendre, même auprès de sa propre fille ! Le 21 septembre il lui écrit que Dumesnil est pour lui un intérêt suprême. Il lui parle de sa richesse de cœur et de son caractère si rare... A N... mêmes réflexions sur la valeur de ce fils d'adoption. Enfin à son gendre lui-même il écrit de viser haut, de regarder son étoile.

Avec sa fille, le 31 décembre, c'est lui qui prend les devants au jour de l'an : il craint qu'elle ne fasse,

avec un enfant, cette course effroyable, de la rue d'Enfer aux Ternes, par ce temps de neige...

. . . .

Même sollicitude pour le solitaire du Tot; il lui parle de son travail sur Rabelais, de sa vie intérieure. Il lui écrit (le 1er janvier 1850) de venir comme tous les ans. Il faut se soutenir les uns les autres contre les découragements.

Ainsi il écrivait (18 septembre) à Auguste de Gérando qui combattait héroïquement en Hongrie, *Ne succombe!..* Il lui rappelait que les pleurs des hommes sont recueillis de Dieu dans la pierre et le marbre.

« Ce sont les paroles que Christophe Colomb » s'adresse à lui-même... »

III

Les mois donc et les années allaient, allaient... Le petit Étienne commençait à grandir ; une sœur (Jeanne) tout à l'heure lui sera donnée. M. Michelet, en 1850, eut, lui aussi, de son second mariage, un fils (Lazare) ; mais le pauvre enfant mourut au bout de quelques semaines.

Faut-il rappeler maintenant qu'en 1850 parurent d'abord *la Foi nouvelle* de Dumesnil, et puis le *Rabelais* de N... *La Foi nouvelle* ne portait point de nom d'auteur ; mais l'impression produite par ce petit livre n'en fut pas moins singulière, et chez quelques-uns très-profonde. Parmi les lecteurs qui en avaient été le plus émus, on doit indiquer Ed. Charton, Théophile Gautier, Auguste Préault, Paul Huet,

auxquels il faudrait joindre un grand nombre de dames.

Quant à Michelet, qui d'abord avait été inquiet, il ne tarissait plus d'éloge : C'est un livre singulier, disait-il, mystique sans mysticisme ; l'absurde des mystiques n'y est point, il n'y a que le cœur, la tendresse infinie... Ce livre est proche parent de l'*Imitatio Christi*, il en a la lueur, — et avec cela, je n'en connais pas de plus révolutionnaire...

Le *Rabelais* reçut aussi très-bon accueil. Michelet écrit à N... (20 avril 1850) une longue et curieuse lettre sur l'auteur du *Pantagruel*.

Le dernier livre du moyen âge, c'est selon lui l'*Internelle consolation* (ou *Imitatio Christi*), et le premier livre moderne, c'est la consolation pantagruélique.

Voilà donc les deux amis, comme disait Dumesnil, « la plume au vent. »

Avec quel enthousiasme candide ils se remirent à l'œuvre, Dumesnil pour préparer son *Bernard Palissy*, N... pour refondre et publier *Molière !...*

Michelet, heureux des succès de son gendre, redouble pour lui d'attention et de soins. Il écrit à sa fille (30 juillet 1850), et fait appel à ses puissances

musicales pour mettre du soleil dans l'âme de son mari.

Malheureusement c'étaient les ténèbres de décembre qui allaient envahir les âmes.

IV

Il faut pourtant ici s'arrêter, et voir quels ont été jusqu'à cet e époque (fin de 1850) les travaux de Michelet, travaux qui avaient fait de lui un des écrivains les plus aimés du public. Mais on n'avait pas pour lui seulement de l'admiration, on avait du respect. On se plaisait, dans ses leçons du Collége de France, à cette causerie si simple à la fois et si éloquente, si spirituelle et si fine, si savante et si spontanée, si austère et si bienveillante.

Il avait publié :

En 1825. Tableaux chronologiques de l'histoire moderne.
1826. Tableaux synchroniques de l'histoire moderne.
1827. Précis de l'histoire moderne.
1827. Principes de philosophie de l'histoire, traduits de la *Scienza nuova* de J.-B. Vico et précédés d'un discours sur le système et la vie de l'auteur.
1831. Introduction à l'histoire universelle.

1831. Histoire romaine. 1re partie : *République*, 2 vol.
1833. Précis de l'Histoire de France.
1833. Histoire de France, t. I et II.
1835. Œuvres choisies de Vico, précédées d'une introduction sur sa vie et ses ouvrages. 2 vol.
1835. Mémoires de Luther, précédés d'un Essai sur l'Histoire de la religion. 2 vol.
1837. Origines du droit français, cherchées dans les symboles et les formules du droit universel.
1839. Histoire de France, t. III.
1840. Histoire de France, t. IV.
1841. Procès des Templiers. 2 vol. in-4°.
1841. Histoire de France, t. V.
1843. Des Jésuites par J. Michelet et Quinet.
1843. Histoire de France, t. VI.
1845. Le Prêtre, la Femme et la Famille.
1846. Le Peuple.
1847. Histoire de la Révolution, t. I et II.
1848. — — t. III, 1re partie.
1848. Cours professé au Collége de France (1847-1848).
1849. Histoire de la Révolution, t. III, 2e partie.
1849. — — t. IV, 1re partie.
1850. — — t. IV, 2e partie.
1850. — — t. V, 1re partie.

Nous verrons si par la suite il n'y aura pas une bifurcation regrettable dans sa vie d'écrivain, et s'il restera, sans s'en écarter, dans la voie simple et large de l'histoire.

Il est vrai que l'histoire elle-même, l'histoire contemporaine allait lui faire horreur... Nous touchions à la plus sombre et plus honteuse année du siècle.

V

Dès les premiers jours de 1851, les causes de chagrin se multiplièrent.

Qu' n pardonne à l'auteur de ce livre de parler ici de lui et d'en parler à la première personne. Mais l'émotion si souvent contenue dans les pages qui précèdent percera, quoi qu'il fasse, dans celles qui vont suivre. Le lecteur, du reste, verra bien que, derrière ces récits personnels, Michelet ne cesse pas d'être en scène, tant il faisait des chagrins de ses amis ses propres chagrins, et tant leurs joies devenaient aussi les siennes.

Le 26 mars, j'étais auprès d'un ami mourant, lorsqu'une lettre de mon père me rappela subitement, un malheur affreux venant d'arriver chez nous. Un ouvrier, père de cinq enfants en bas âge,

avait été pris dans les engrenages du moulin et complétement broyé... Je partis. Je trouvai mon père sous le coup de cette émotion : la fièvre le prit, et peu de jours après il mourait frappé d'une congestion pulmonaire.

A mon tour je tombais malade d'une fièvre typhoïde. . . . .

. . . .

VI

Dans le courant de juin je commençai de reprendre vie. La campagne était admirable. Il me semblait que jamais je ne l'avais vue si fraîche, si jeune et si belle. Ma mère éprouvait une si pure joie à me revoir au soleil dans notre jardin; les amis étaient si heureux, si prévenants, si attentifs et si bons, que, malgré le grand vide, je me sentis renaître. Dès juillet, j'avais repris goût au travail. Je songeais à faire pour Voltaire ce que j'avais fait pour Rabelais et Molière. Michelet, depuis longtemps, m'en donnait le conseil; il y revint avec plus de force, voulant me faire *revivre*. Mais je ne pouvais parler de Voltaire sans bien connaître Rousseau, et je ne l'avais lu jusqu'alors que très-incomplétement. Je me procurai ses œuvres et pro-

fitai, pour les lire, et de ce bel été et de ce rajeunissement de moi-même. J'ai depuis perdu beaucoup de mon admiration pour Jean-Jacques; et j'ai eu contre lui, contre son orgueil, contre son cynisme, contre sa philosophie, des colères qui de jour en jour s'accentuent davantage; mais j'avoue que, lu dans les circonstances où je me trouvais, seul, à la campagne, il me causa une vive et profonde émotion. Aussi je le pris au sérieux beaucoup plus que je ne le ferais aujourd'hui; il m'avait grisé de son éloquence maladive, comme en effet, de son temps, il grisa tout le monde, comme, de nos jours, il grisa Michelet lui-même, qui souvent se plaignait d'entendre, en écrivant, *un armonica intérieur*.... Cet armonica, écho prolongé, disait-il, de la mélodie des Charmettes, lui imposait son rhythme et l'empêchait d'écrire en vraie prose comme il l'eût voulu. Et cet héritage de Jean-Jacques avait été aussi, disait-il, une entrave pour Chateaubriand et madame Sand.

Nous avions pu un jour, à Bihorel, apprécier l'impressionnabilité de Michelet aux enchantements du style de Rousseau. Il avait pris dans la bibliothèque de madame Dumesnil le volume des *Confessions*; il l'ouvrit aux *Rêveries du promeneur solitaire* et se mit à nous lire, dans la *Seconde prome-*

nade, l'épisode où Rousseau, sur les hauteurs de Ménilmontant, renversé par un grand chien danois, s'évanouit dans les bras d'un inconnu qui le relève.

Michelet lisait à ravir, et nous écoutions enchantés cette prose harmonieuse, dite avec une émotion si vraie par un tel lecteur. Tout alla bien jusqu'à l'endroit où le philosophe exprime ses sensations en revenant à la connaissance après cet évanouissement :

« La nuit s'avançait, j'aperçus le ciel, quelques étoiles et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais..... »

Arrivé à ces mots, la voix du lecteur se brisa, les sanglots l'interrompirent, il ferma le livre... Pas un mot de commentaire ne suivit. L'émotion avait été trop forte. Nous nous regardions, attendris et souriants...

J'eus donc, moi aussi, dans ma convalescence, quelques jours d'admiration pour Jean-Jacques.

En relisant Voltaire cependant, je ne tardai pas à perdre un peu de cet enthousiasme..... Je me mis alors à préparer un gros livre sur le défenseur des Calas, travail qui devait me prendre quatre années.

A la même époque (mai-juin 1851), Michelet écrivait ses légendes de Kocziuszko, Grainville, la Tour d'Auvergne, etc...

Dumesnil aussi prépare un nouveau livre. Cette fois, il s'agit de saint Paul, de saint Augustin et de Jésus. Il n'y a pas de titre encore, et c'est au Tot qu'on le demande. Les titres furent trouvés par vingtaines, et l'un après l'autre proposés et refusés. Mme Adèle et M. Michelet cherchaient de leur côté. Volontiers on l'eût demandé, ce titre, à la chère petite Jeanne qui venait de naître. Qu'on en juge par la lettre suivante :

« 24 novembre, 10 heures du soir.

« Ah ! bonheur, mon ami, quel bonheur ! Voici un titre, ou tout au moins un élément de titre; c'est ma mère qui l'a trouvé ce soir. Je lui expliquais votre livre, je le lui refaisais, mon pauvre ami : — Il faudrait l'appeler, me dit-elle, Livre de félicité. Ce titre est plus vrai encore que Livre de liberté, car, ajouta-t-elle (en parlant de vous), il y a trouvé sa félicité

« Le livre de l'*Imitation* dit que tout homme perd sa félicité en naissant ; mais il a retrouvé la sienne... » Etc., etc., etc.

VII

Voilà où nous en étions quand éclata le crime de décembre...

Le 9, une lettre de Dumesnil, suivie d'une seconde à quarante-huit heures d'intervalle, contenait le récit frémissant, indigné, des événements inouïs qui venaient de s'accomplir. C'était le contre-pied exact de tous les mensonges qui par ordre se débitaient autour de nous. Je les lus et relus avec épouvante; j'en restai mort pendant cinq jours. Le 11 seulement, je sortis de cette torpeur.

De nouveaux détails me furent envoyés par Dumesnil : mais notez que Dumesnil et Michelet, en ces jours malheureux, ne s'étaient pas quittés ; et, sur ces événements, entendre l'un c'est entendre l'autre. Dumesnil donc écrivait :

« Mon ami,

. . . .

« Aucun des nôtres n'a eu à souffrir dans ces journées néfastes. Mais nous en gardons une tristesse, un affaissement que jamais encore je n'avais éprouvé.

« Je n'ai jamais souffert autant de notre séparation qu'en ce moment où je ne puis vous écrire librement.

. . . .

« Il est plus facile en province de s'abstraire de tout cela, car vous n'avez rien appris qu'après coup ; et comment l'avez-vous appris? Cependant il n'y a partout qu'une morale, qu'une justice et qu'une conscience... »

Le 12.

« Mon ami, si vous m'aviez répondu plus tôt, vous auriez eu depuis longtemps de nos nouvelles. J'étais moi-même fort inquiet de vous. Je craignais que Mme votre mère ou vous ne fussiez malade. J'étais d'ailleurs convaincu que vous n'aviez pas eu ma lettre. En recevriez-vous une nouvelle ? j'en doutais, car je ne pouvais, en vous écrivant, vous taire ma douleur de ce qui se passe.

« Je ne sais comment j'apprécierais ces événements à la campagne. Mais ici, et partout je crois, la conscience se révolte contre ce que je regarde comme un anéantissement du droit et de toute morale humaine.

« Je fais ce que je puis pour oublier par le travail ; mais la préparation des deux leçons par semaine ne fait rien contre l'invincible tristesse que je ressens. Si vous étiez au milieu de nous, vous comprendriez mieux pourquoi j'ai raison d'être triste.

« Il n'y a qu'à Paris qu'on puisse apprécier de tels événements, car c'est là seulement qu'on en ressent le contre-coup. Tout ira bien, peut-être, pour d'autres générations : mais la France d'aujourd'hui est frappée au cœur, démoralisée ; et, le plus triste, c'est qu'elle n'est pas vaincue comme ten 1815, elle accepte, elle veut la démoralisapion.

« Jusqu'où cet état de choses durera-t-il ? J'appelle avidement l'avenir pour contempler les voies de la Providence, je me recueille, je me renferme le plus que je puis ; mais nous sommes bien cruellement punis, et jamais je n'aurais pu imaginer de pareils désastres, car la France est voilée de deuil et de honte pour un temps.

« Je ne puis rien vous dire sur ce qui se passe

ici. C'est à douter si on rêve. Mais quel cauchemar que ce mois de décembre ! Je souffre beaucoup quand je vous écris, car nous sommes à un point de vue trop différent pour que le peu que je vous dis ne vous paraisse étrange. Vous ne jugez des choses que par les journaux. Que serait-ce si vous en aviez le vrai commentaire !

« J'ai pris Machiavel pour sujet de mon cours, car c'est l'homme qui est entré le plus avant dans la mort d'un peuple. Il ne s'est jamais résigné, et je ne veux pas me résigner non plus. Je voudrais découvrir les raisons de son sens si net des hommes et des choses dans les circonstances les plus désespérées.

« Enfin, nous verrons ce que nous pourrons trouver dans la conscience individuelle, car la conscience nationale nous échappe... Que nous serions malheureux en ce moment si nous étions privés des consolations de la famille et de l'amitié, perdus et jetés au hasard d'événements que je puis subir, mais non admettre !

« Ce qui m'indigne le plus, c'est la lâche admiration du succès. Il n'y a partout que des gens qui expliquent ces événements, et presque pas qui les ressentent. L'abus de la parole nous a faussé le cœur. »

Michelet écrivait qu'il se trouvait non terrassé, mais affadi, aplati, vidé... Pourtant il suffit au labeur, et ne lâche pas prise, mais il n'a en lui nul élan.

Il s'acharnait au travail d'autant plus qu'il souffrait davantage. D'ailleurs plus la Révolution semblait vaincue, plus il se plaisait à la refaire... Ses lettres devinrent donc momentanément assez rares.

VIII

Personne aujourd'hui n'a le souvenir exact de l'état des esprits à cette époque. Un épisode qui se passa presque sous les yeux de N..., dont les journaux du temps s'occupèrent sans y rien comprendre, faute de renseignements suffisants, mais dont Michelet eut jour à jour les détails, permettra d'apprécier à quel *vide* on en était arrivé. Il semblait en province ne plus y avoir de culte que pour l'idiotisme. C'était du moins le seul qui fût libre.

ÉTONNANTE AVENTURE DU PRESBYTÈRE DE CIDEVILLE.

Nous connaissions tous le curé de Cideville : il avait été trois ou quatre ans curé au Tot, et de plus notre voisin. Il avait de l'esprit, de l'ardeur, surtout

au plaisir ; c'était d'ailleurs un garçon de belle humeur, et il y avait du bon dans cette âme qui finit par s'affoler.

Charles Michelet se plaisait en sa compagnie ; et, lui, l'abbé, aimait à se trouver avec Mme Adèle.

Souvent il avait passé ses soirées chez nous, et il y avait fait des tours de physique amusante et de prestidigitation ; il y excellait et par l'adresse et par la verve. C'était une suite incessante de surprises et d'occasions de rire.

Lors d'une deuxième visite que je lui fis à son nouveau presbytère, par un beau jour d'octobre, il m'invita à venir assister à une apparition du diable dont il voulait, durant la nuit de Noël, régaler ses paroissiens crédules : je m'en excusai, en lui conseillant de ne pas trop jouer ce jeu. Mais un désir de s'amuser, qui dans la solitude s'était exaspéré, ne permit pas à l'abbé de suivre ce conseil.

Voici donc ce qui arriva. Ayant réussi à marier l'instituteur de son ancienne paroisse avec une de ses paroissiennes de Cideville, il voulut donner le repas de noces. Ce fut un cordial et joyeux mélange de ses anciens et de ses nouveaux paroissiens. Au dessert, la physique amusante se mit de la partie. D'abord on ne fit que rire, les premiers tours n'ayant été que risibles ; mais, la nuit, quelques-uns des an-

ciens paroissiens, trop éloignés pour retourner chez eux, restèrent à coucher au presbytère où l'on était fort hospitalier. C'est durant cette nuit de noces que le diable fit chez le curé prestidigitateur sa première apparition.

Dès le lendemain ce ne fut qu'un cri dans les deux paroisses et dans les paroisses intermédiaires: *Monsieur le curé de Cideville est ensorcelé!*

Quelques curés du voisinage, dressant les oreilles, accoururent. Invités à déjeuner, ils entendirent d'abord des bruits singuliers : cris, plaintes, gémissements, paroles entrecoupées, derrière les lambris; puis le chant du *Stabat Mater*... (je crois n'avoir pas dit que l'abbé était ventriloque.)

L'épouvante et l'horreur furent au comble chez tous les curés lorsqu'au moment de prendre le café, ils virent le sucre brusquement enlevé par une main mystérieuse.

L'un d'eux fut pris de commisération pour son pauvre confrère, devenu, par quelque maléfice, le jouet du diable. Le voilà qui court à l'église, en revient avec l'étole, fait des exorcismes...

Hélas ! c'est à partir de ces exorcismes que l'aventure devint décidément diabolique.

On se fâcha en haut lieu. On appela le curé.

— Quoi ! vous poussez la plaisanterie jusqu'à vous

jouer de l'étole, jusqu'à laisser faire, sans autorisation épiscopale, les cérémonies de l'exorcisme? Vous vous croyez donc ensorcelé?

— Oui.

— Nous verrons.

Ce *oui* fatal venait réellement d'ensorceler l'abbé, car il fallut envers et contre tous continuer cette diablerie.

Le curé donc et le presbytère étaient ensorcelés. Mais quel avait été le sorcier? L'abbé fut sommé de le dire. Il ne craignit pas de faire tomber l'accusation sur un berger du pays (à qui il en voulait d'ailleurs pour une petite aventure inutile à rapporter ici).

Ce berger, qui se trouvait être au service de gens dévots, perdit sa place et se vit dans l'impossibilité d'en trouver une autre; et il avait plusieurs enfants à nourrir... Outré de colère, il vint demander au curé de rétracter l'accusation perfide. L'altercation fut très-vive : une batterie s'en suivit. L'abbé cassa sa canne en jonc sur le dos du berger. Et voilà l'affaire en justice de paix... Les témoins, assignés pour déclarer que, dans les voix entendues derrière les lambris du presbytère, on avait reconnu la voix du berger, se présentèrent en foule. L'audience se tenait au premier étage; tant de cu-

rieux étaient accourus à ce procès, que la justice de paix s'écroula... Plaideurs, juge, greffier, témoins, avocats et curieux, roulèrent pêle-mêle les uns sur les autres... Sorcellerie ou miracle, pas une blessure !

Le berger se plaignait d'avoir été battu ; mais le curé, alléguant qu'il avait été provoqué et attaqué chez lui, prétendait n'avoir usé que du droit de légitime défense.

Donc, qui avait commencé? Là était tout le sujet du procès ; et le juge de paix, très-patiemment, très-judicieusement, tâchait de ramener les déclarations sur ce seul point : mais toujours revenaient les faits d'ensorcellement. Il répugnait au juge d'ajouter aux disgrâces du berger une condamnation ; il y fut contraint par les dépositions de ces hallucinés qui tous accusaient et chargeaient le prétendu sorcier.

On eût pu se croire au XIIIe siècle.

IX

L'aventure occupa quelque temps les journaux mais la plupart ne virent dans tout cela que des phénomènes *magnétiques.* Du reste c'était le moment où l'on allait tomber dans les tables tournantes. Hélas ! Michelet lui-même parut y croire un instant. C'était le temps où commençait à se propager avec succès la légende de la Salette. Crimes de Bonaparte, imbécillités de Mlle de la Merlière, farces de Cideville, tables et chapeaux tournants, tout cela se tenait. La France poursuivie, massacrée, emprisonnée, déportée, hypocritement persécutée en tous ses libres esprits, la France *épurée,* devenait idiote, la bêtise à l'état de contagion envahissait les meilleurs...

Bientôt il s'imprima un gros livre : *Des esprits et*

de leurs manifestations fluidiques, par M. de Mirville. De la page 321 à la page 448, toute l'histoire de Cideville s'y trouve racontée. Et le pauvre homme croit à l'ensorcellement, et il ose dédier cette œuvre *à MM. les membres de l'Académie des sciences.*

Fier du pathos de quelques rêveurs attardés dans la métaphysique, il entre hardiment en matière, et fait en 127 pages le récit de ce procès où se déroule le plus singulier drame qui pût venir, dit-il, *insulter au dix-neuvième siècle et jeter à sa philosophie le plus impertinent des défis...*

Voilà comment se terminait cette année 1851, durant laquelle l'esprit humain donna le spectacle d'un recul qui semble n'avoir eu jamais d'exemple comparable.

X

On n'entendait plus parler, pour les gens de cœur et d'intelligence, que d'exils et de proscriptions ; les hommes les plus inoffensifs et les plus respectés étaient, partout, enlevés la nuit par les sbires napoléoniens. L'excellent et loyal Quinet avait été proscrit et Victor Hugo et tant d'autres... Michelet privé de ses places, privé du révenu de ses livres universitaires, sera tout à l'heure, pour raison d'économie, obligé de se retirer en province (dans un faubourg de Nantes). Cet éloignement est cause que, dans la correspondance de sa famille, nous aurons maintenant moins de détails ; mais c'est, en revanche, le moment où dans ses propres lettres on trouve le plus de renseignements curieux et intimes. Avec son gendre, durant ce séjour à

Nantes, sa correspondance devient de plus en plus active.

Michelet, dans ses lettres à Dumesnil, dans ses lettres à N..., a raconté les détails de son installation à Nantes. C'est un épanchement, une verve qu'on ne lui avait pas connus encore. L'histoire de la maison qu'il habite est surtout curieuse. Il y a aussi dans cette correspondance une bien jolie page sur une « procession crottée » de la Fête-Dieu. Et quelle admirable réponse à de Maistre qui, lorsqu'on lui rappelle la terrible date : 93 ! croit entendre *suonar la tartarea tromba...*

Plongé dans l'étude de la Révolution, au fond de sa solitude de Nantes, il craint que ses amis ne l'accusent d'indifférence : il écrit au Tot, le 26 août, qu'on ne doit pas croire à son silence, qu'il n'a pas passé un jour sans penser à ses amis et à son « grand ami : la France. »

Il se consume à lui restituer son plus grand souvenir.

En septembre, lui arrivent *les Châtiments...* Vite il écrit à Dumesnil (lettre du 16) pour lui demander s'il a lu Victor Hugo. Quant à lui, il en est ravi jusqu'aux entrailles, et il en garde au poëte une reconnaissance éternelle. Du reste, il avait prévu, dès *les Feuilles d'automne*, qu'il serait la grande voix du siècle, et cela s'est vérifié.

L'année suivante (1853) fut pleine de tristesse et d'épreuves pour Michelet et pour les siens. Mais il surmonte tout par sa passion au travail, sans perdre de vue les amis. Il écrit à Dumesnil (26 janvier) que les amis doivent rester en communication ; que l'excès du travail ne doit pas les tenir isolés : le sien dans ces derniers temps a été très-pénible. Il a vécu *sous terre*, fouillant, cherchant, apprenant son métier de *taupier*. Il ne savait rien, dit-il, avant 1851, des abîmes du cœur de l'homme.

A N... il répète qu'il ne l'oublie pas ; mais que « Robespierre mange sa moelle et ses os... »

Et puis le voilà ému des tables tournantes.

Si tout était triste à Nantes, la situation à Paris chez le gendre était encore plus douloureuse. Un des enfants était mort, et Dumesnil, le 28 avril, écrivait à N... :

« Nous avons perdu hier, à 9 heures du soir, notre plus petite fille, Camille ; et, lorsqu'elle mourait, j'étais au lit de Jeanne qui est très-mal et que nous ne sauverons peut-être pas.

« Nous avons eu nos trois enfants malades, et,

quand Étienne a été hors de danger, les deux petites ont été atteintes. Depuis huit jours nous sommes à aller du lit de l'une au lit de l'autre.....

« La pauvre Adèle est abîmée de fatigue ; voici près d'une semaine qu'elle n'a dormi. Mais elle me semble aujourd'hui plus forte que jamais, et elle s'est montrée hier la digne fille de son père dans une occasion bien mémorable, comme je vous le conterai quand j'aurai le temps. Pour moi j'ai la mort dans l'âme, j'aimais passionnément ces deux enfants. . . . .

« ..... Je ne puis penser sans suffoquer à Adèle, si ce double malheur nous arrive.

XI

... *Elle s'est montrée hier la digne fille de son père dans une occasion mémorable...*

Il serait juste aujourd'hui de rectifier cette phrase, et de dire : *Mieux que la digne fille...* Voici de quoi il s'agit. Au moment où la petite Camille allait rendre le dernier soupir, un ami catholique avança la main pour la baptiser. Mme Adèle, tout en pleurs, d'un mouvement héroïque, détourna cette main. M. Michelet, quelques jours plus tard, lui écrivit pour l'en féliciter. Cependant lui-même, deux ans auparavant, avait su moins bien mettre sa conduite en rapport avec ses doctrines dans une circonstance analogue. Il avait permis qu'on baptisât le petit Lazare et avait lui-même appelé le prêtre. Jamais, de son vivant, ni Dumesnil, ni M. Quinet.

ni N..., n'avaient connu ce fait, qui n'a été dévoilé qu'après sa mort.

On s'explique difficilement sur un tel fait le silence d'un homme si loyal et si sincère ; et ce silence est d'autant plus singulier que lui-même, informé de l'action de sa fille, lui écrit, le 30 avril, pour la remercier de son courage et de sa fermeté.

Quelques jours après la mort de cette petite, M. Quinet écrivit de Bruxelles :

« Chère Adèle,

«.... Je voudrais être auprès de vous ; c'est la première fois qu'il m'arrive de désirer être en France. Quand saurai-je si le mieux a continué pour Jeanne ? Ne me laissez pas en suspens...

« Je ne devais donc pas connaître la pauvre Camille ! Elle n'a pas voulu de la vie dans de si mauvais jours ; elle est allée chercher une patrie, quand nous n'en avons plus. Je sais, chère Adèle, que votre courage est admirable, et je n'en suis pas étonné : continuez de nous donner cet exemple, dont nous avons besoin. Hélas ! que peuvent vos amis pour vous, à de pareils moments, surtout quand il leur est impossible de vous voir ! Je demande à l'âme de votre chère enfant de vous

envoyer sa paix et son sourire, car, pour nous, nous ne pouvons que pleurer avec vous... »

Et à Dumesnil, dans la même lettre :

«.... Jamais vous n'aurez eu besoin de rassembler vos forces et votre courage comme aujourd'hui. Tant de vies sont attachées à la vôtre ! Il faut vivre et continuer votre tâche, malgré tout. Traversez cet horrible moment ; je vois que vous ne vous laisserez pas vaincre par la douleur ; nous avons trop besoin de vous.

«.... Quand je pense que cette nouvelle va tomber aussi à Nantes, et y est déjà, je sens un double coup. Michelet, qui ne se plaint jamais, était mécontent de sa santé dans sa dernière lettre. Je me reproche de n'y avoir pas encore répondu, quoiqu'elle me préoccupe beaucoup. Chers amis, resserrons-nous. »

XII

Vers la fin de cette année 1853, Michelet, malade, dut partir pour l'Italie.

Il écrit à N..., le 17 octobre, qu'il a trop bu du sang noir des morts. Il a consciencieusement égorgé des hommes qui lui étaient chers ; mais il n'aura aucun repos qu'il ne leur ait donné, pour expiation de ses sévérités, l'histoire de leurs successeurs, histoire fangeuse, histoire sanglante, cent fois plus sanglante que 93. Comment dire l'épouvantable cataracte de sang humain qui coule de 95 à 1815 ?

De Gênes, de Nervi, il écrit, sur l'Italie, à son gendre des lettres admirables, qui seules réclameraient pour la publication de cette correspondance. C'est à lui qu'il confie ses pensées sur ce

peuple si malheureux et si grand, parce que Dumesnil était en train d'écrire *l'Art italien.*

Il lui dit (20 nov. 53) le secret des langueurs et de l'insouciance de l'Italien. Ce peuple vit d'air et de soleil, est vêtu..... de son climat. Et puis, quelles révélations douloureuses sur Parme, Rome, Naples !

Sa tristesse est mêlée cependant de quelques joies ; le 5 janvier 1854, il écrit à N... que, grâce à Dieu, l'affaire des prêtres marche vite en Italie. Pendant que la France rétrograde, l'Italie avance.

Donc il se remet avec plus d'ardeur à la Révolution. Il voudrait, pour la fin de cette histoire, transformer son style, son rhythme intérieur. Il écrit, le 24 mai, qu'il lui faudrait la vigueur et la netteté de Voltaire ; mais, disciple de Rousseau, il reste orateur, c'est sa fatalité. Le rhythme oratoire le poursuit, alors qu'il voudrait parler en prose, ne plus être une sorte de poëte avorté. Il n'échappe a cela que dans les rares moments de simplicité passionnée.

Michelet, devenu plus malade, dut, aux premiers jours de juin, partir pour les eaux d'Acqui où il faillit mourir. Il y fut soumis à un traitement des plus énergiques, pendant lequel le travail fut tout à fait suspendu ; et c'était la première fois qu'une telle chose lui arrivait.

Enfin, sa santé s'étant améliorée aux bains de boue d'Acqui, il reprit doucement le chemin de la France, et, dès le 8 juillet, nous le trouvons à Genève.

XIII

Le moulin de N..., cependant, ne battait que d'une aile, et déjà l'on entrevoyait, pour le moulinier du Tot, la nécessité de retourner à la ville. Et cela au moment même où Dumesnil, excédé d'affaires et de travaux pour vivre, rêvait de s'installer définitivement à Vascœuil. Ce dernier écrit à N..., le 29 juin : « L'admirable serait que j'allasse me retirer aux champs quand vous ferez votre entrée dans *le creuset de la grande chimie* (c'est ainsi que M. Michelet appelle Paris). Si je vis, je me ferai jardinier fleuriste de mon propre jardin. »

Cette prophétie singulière s'est réalisée quelques années plus tard ; seulement N... fit son entrée non pas à Paris, mais à Rouen, c'est-à-dire dans *le creuset de la petite chimie.*

24

Du reste, de part et d'autre, Dumesnil et N... accumulaient les faits, les observations. Quel recueil d'anecdotes curieuses on pourrait tirer de leur correspondance ! Les contemporains les plus illustres sont jugés là avec toute absence de cérémonie. Le contraste est si grand avec les appréciations ordinaires que c'en est amusant. Mais, tout en traitant avec ce sans-gène nos gloires vivantes, personne plus qu'eux au fond ne les respectait et ne les admirait.

LIVRE SEPTIÈME

1854-1860

I

Michelet, rentré à Paris, publia *les Femmes de la Révolution*, reprit l'*Histoire de France* interrompue à Louis XI et se mit à *la Renaissance*.

Après dix années de suspension, il jugea indispensable de placer en tête de ce VII[e] volume une *introduction*, rupture définitive avec l'esprit du moyen âge. C'est la confirmation, de plus en plus accentuée, des idées émises en tête du premier volume de *la Révolution*. Défenseur et apologiste du christianisme lorsqu'il en racontait la période ascendante, il en devient le véhément adversaire pour le peindre en sa décadence. Il ira jusqu'à répéter la terrible sentence : « Le monde est vide depuis les Romains. »

C'était juste le moment où N... avait décidé

Dumesnil à le laisser publier *Le Livre de consolation*. Déjà l'on était en pourparler avec Dentu. N..., dans sa joie de cette bonne nouvelle, persuadé que M. Michelet en serait aussi très-heureux, lui fit part du projet. Hélas ! il n'avait pas songé que le petit livre était sur plusieurs points favorable à saint Paul et à saint Augustin ; il n'avait pas songé que, tout en rejetant la divinité du Christ, *Le Livre de consolation* lui conservait, comme homme, une très-belle place, tandis que Michelet ne voyait plus en lui qu'un « éphèbe », un « imberbe » (Conversations à Saint-Valery avec J. Levallois). Il en résulta entre Paris et le Tot plusieurs discussions.

Dumesnil, selon Michelet, désertait la tradition voltairienne pour suivre les voies de Rousseau : il en appelait à N..., alors occupé de son livre sur Voltaire. Et celui-ci de répondre :

« Mon ami, il me semble que je puis compter, en ce moment, parmi les voltairiens ; comment se fait-il donc que je me réjouis de votre livre, et que je n'ai rien tant à cœur que sa publication ? C'est que je suis assez voltairien pour vouloir affranchir le monde de Voltaire lui-même, et laisser aux hommes la liberté des méthodes ; c'est que je suis assez voltairien pour ne saisir de Voltaire que son esprit, et pour déclarer que la lettre chez lui et les

méthodes extérieures ne peuvent sans impiété être imposées à tout le monde ; que vouloir soumettre toutes les âmes à une méthode unique, c'est retomber dans les barbaries de la papauté ; c'est que je suis assez voltairien pour dire avec Voltaire aux voltairiens eux-mêmes : O gens de parti, gens qui voyez tout en jaune, ne serez-vous jamais délivrés de cette infirmité de voir l'univers, si varié de couleurs et de nuances, à travers votre éternelle jaunisse ?

« Par quelle aberration de l'esprit humain peut-il y avoir encore des voltairiens, c'est-à-dire un parti né de celui qui détruisit tout parti, toute secte, toute école ? S'il eût su que l'on dirait un jour les *voltairiens*, quels feux incendiaires n'eût-il pas lancés contre ses propres sectateurs ? Quoi ! leur dirait-il, parce que j'avais la colique un tel jour et que j'étais de mauvaise humeur pour exprimer une vérité éternelle, vous voulez que cette vérité reste à jamais sous la forme querelleuse que lui donnait ma colique ? Ah ! pauvres gens ! vous n'étiez dignes que de cette colique et non des vérités sublimes qui consolaient mon âme au milieu des souffrances..... »

II

Au printemps de 1855, la santé de Mme Adèle, depuis longtemps compromise, devint subitement si mauvaise, que l'espoir de la conserver ne fut plus possible ; la catastrophe cependant n'arriva qu'en juillet. Michelet, qui était en train de parcourir la Hollande, dut revenir en toute hâte.

Edgar Quinet, apprenant au fond de son exil ce malheur, écrit :

« Bruxelles, 17 juillet 1855.

« Il était donc écrit, cher Alfred, que je ne la reverrais pas !... Vous lui avez montré une affection parfaite en toutes choses, et à tous les moments. Vous avez fait pour elle tout ce que pouvait faire une créature humaine : vous lui avez

rendu chaque jour de sa courte vie aussi doux qu'il pouvait être à une âme telle que la sienne. Elle voit d'en haut ce que vous avez été à chaque instant, et elle vous dit : Je te remercie.

« Il n'y a pas d'autres paroles à vous dire que celles que vous avez écrites dans *Le Livre de consolation*. Vous les avez écrites pour nous ; mais c'est vous qui le premier devez en ressentir la force.

« Après tant de liens, celui de la douleur s'ajoute à tous les autres ; c'est aujourd'hui, surtout, que je me sens de votre famille.

« Hélas ! que de tombes se rouvrent, pour moi, avec cette tombe !

« Vos chers enfants ont besoin que vous gardiez l'espérance et la paix ; Michelet aussi en a besoin. Vous ménagerez vos forces pour ceux qui restent. Votre âme est si près du ciel, que la séparation ne peut pas et ne doit pas être entière pour vous.

« Ne serait-il pas possible que vous vinssiez, auprès de nous, au moins quelques jours ? Ma femme, qui s'unit à tout ce que je viens de vous dire, vous adresse avec moi cette prière. Dans la vie et dans la mort je vous aime et vous embrasse.

« E. Quinet. »

Et plus tard, le 26 juillet 1861, remerciant Dumesnil de son livre sur *l'Immortalité* :

«... Votre ouvrage m'arrive ; je vous y retrouve tout entier ! Et que de souvenirs poignants convertis en joie, à force d'élévation et de profondeur morale ! Ce n'est pas seulement un écrivain qui parle ; c'est la révélation de la douleur et de ce qu'elle enseigne à ceux qui savent l'accepter et l'interroger. Je crois entendre la voix de notre chère Adèle, initiée maintenant aux grands mystères. La correspondance qui termine le volume fait entrer dans l'intimité des choses : que cela est en même temps douloureux et fortifiant ! Je retrouve là une partie de ma vie ; car je vivais avec vous dans l'attente de ces heures cruelles... »

On vient de voir en quels termes Edgar Quinet s'exprimait sur Adèle Michelet. Écoutons maintenant celui qui fut le compagnon de sa vie, écoutons Dumesnil :

«... Après trente-cinq ans si l'on me demandait quelle fut la grande âme de la famille Michelet, je répondrais en toute équité : ce fut la fille.

« Sans exagération aucune, incomparablement sincère, elle fut pour moi une fiancée secourable qui réunit la femme, l'amie, la mère. Absolument

dévouée pour son père, elle était fière de lui sans faiblesse et sans expansion ; souvent critique, car elle avait souffert de cette vie trop cloîtrée qui lui prit sa jeunesse, même après son mariage, et elle en voyait nettement les inconvénients pour tous. Elle se montra pour Charles la sœur la plus tendre, sans jamais cesser d'être clairvoyante. Je ne parle pas de son amour pour ses enfants ; il y a d'elle des lettres adorables. Elle fut pour ses amis toujours sûre et généreuse. Incapable de transaction, d'hypocrisie et de souplesse quand elle n'aimait pas, elle était toute grâce et toute bonté quand elle se donnait. Personne ne s'est plus appartenu....

« Sa phrase nette, sobre, vive, lumineuse, sonne toujours juste. Les mots grandement frappés abondent dans ses lettres, même les plus rapides. Sans recherche ils ont jailli spontanés d'une pensée exquise qui s'éclaire d'infini.

« Elle écrivait ses lettres avec une émotion extraordinaire. Le papier garde encore parfois la trace de ses larmes. Elle eut le génie de la droiture.

« Sa voix était le timbre même de son âme, et elle lui était venue de son grand-père Rousseau. D'un éclat extraordinaire pour une personne petite et fluette, elle était si parfaitement belle, qu'au théâtre je n'entendis jamais une cantatrice qui

pût lui être comparée pour le timbre. Très-haute dans son adolescence, sa voix devint peu à peu un mezzo-soprano, puis même prit les cordes basses du contralto, sans que dans cette transformation la pureté en fût altérée. Elle était née artiste, et déchiffrait la musique des maîtres avec une intuition rare, mais le doigté lui manquait pour l'exécution. Aussi elle ne rendit jamais complétement sur le piano ce qu'elle faisait pressentir à première vue..

« Nullement influençable dans sa foi invétérée et profonde, elle sortit d'elle-même de l'Église, et ce fut elle seule qui fit son affranchissement par son développement propre, par sa logique propre... Lorsque son médecin, la jugeant perdue, en 1855, le lui dit à elle-même un jour qu'il la trouva seule en mon absence, lui déclarant qu'elle n'avait plus rien à attendre des secours du médecin, mais seulement des prières du prêtre, tout affaiblie qu'elle était par la phthisie, elle répondit qu'elle n'en recevrait jamais, parce qu'elle ne craignait point la mort, et qu'elle était *sûre d'elle-même*.

« Elle dit le mot de vérité sur elle. Elle vécut et mourut sûre d'elle-même.

« Son enterrement civil, qui fut peut-être le premier pour une femme à Paris, fut ainsi la consécration de sa volonté expresse. »

III

Au milieu de ces angoisses, l'histoire ne devait pas lâcher l'historien et lui non plus n'abandonna pas sa tâche : il a hâte, dit-il, la vie est courte.

C'est toujours « le travail quand même. » Les livres se succèdent coup sur coup. *Les Femmes de la Révolution*, *la Renaissance*, *la Réforme* ont paru ; *les Guerres de religion* vont paraître ; entre deux *l'Oiseau*, et voilà *l'Insecte* qui se prépare.

Tant d'œuvres importantes en si peu de temps, quelle vigueur cela suppose et quelle préparation antérieure !

Il vole dans ce moment, dit-il, sur les ailes de la foudre à travers la Ligue. L'histoire de plus en plus le passionne.

Du reste, la fin du XVIe siècle l'étonne : c'est

pour lui « comme une agitation de misérables in-
« sectes ; d'hommes *pas un*, sauf les grands rieurs
« qui sont là pour l'enterrement. »

Michelet, en 1857, passa toute la belle saison à Fontainebleau, occupé de l'*Insecte*.

Dumesnil, étant allé le voir, écrivait à N... (16 juillet) :

« J'ai passé trois jours à Fontainebleau, trois jours d'un vrai bonheur et par la cordiale affection de M. Michelet et par les merveilles de la forêt.

« Que c'est beau ! mon ami, et que nous serons heureux si jamais nous pouvons nous y établir huit jours !

« J'ai copié hier pour M. Michelet ce que vous m'écrivez de votre moulin. Croyez que pendant trois jours nous ne vous avons pas oublié et que nous nous sommes remis à vous aimer davantage à cause de vos embarras.

« Je vous l'ai déjà dit, Fontainebleau est un lieu prédestiné pour moi. J'y ai eu des meilleurs moments de ma vie, et encore cette fois.

« J'en ai rapporté pour la presse trois articles de M. Michelet sur les Fourmis : admirables, mon ami. Vous en jugerez bientôt, car ils seront publiés avant quinze jours. Quel grand et excellent homme que M. Michelet, et qu'il a d'esprit, de bon cœur et

de vraie religion pratique! Quelle bonne lettre vous m'avez écrite hier! Préault en a ri aux éclats. Voilà encore un vrai pantagruéliste! »

Quelques semaines plus tard, Dumesnil retournait passer trois jours à Fontainebleau, mais cette fois je l'y accompagnais. Deux jours furent donnés à la forêt; une journée entière au château. Michelet nous y fit revivre toute l'histoire de France, de saint Louis à Napoléon... On sait comment il a raconté l'histoire dans ses livres; mais ceux qui l'ont entendu dans ses cours peuvent dire que le professeur en lui surpassait encore l'écrivain. Eh bien! le causeur aussi en Michelet faisait oublier le professeur, et c'était surtout quand il se trouvait sur les lieux de quelque grand événement historique qu'il fallait l'entendre. On eût dit, en l'écoutant refaire toute l'histoire du célèbre château, qu'il y avait vécu lui-même sous tous les règnes, observateur infatigable et mystérieux des événements comme un Saint-Simon éternel. Fontainebleau et Versailles étaient entre tous pour lui des lieux inspirateurs. Il nous donna un jour (à Fontainebleau) une telle vision de Louis XIV et de Mme de Maintenon, que je crus les apercevoir et les entendre.

Une autre fois, à Rouen, devant les ruines de l'abbaye de Saint-Amand, il remit en scène de fa-

çon si vivante tous les personnages de l'abbaye, qu'un moment l'illusion fut complète. Nous étions en plein moyen âge, enfermés dans le monastère avec les religieuses, saisis d'étonnement, d'émotion et de respect, grâce à la puissance de cet enchanteur.

Il était du reste bien plus intéressant à entendre devant les monuments du passé que devant la nature. Cela tenait à ce que les monuments le ramenaient à l'histoire où il excellait, tandis qu'aux choses de la nature son savoir n'était que de secondemain. D'ailleurs la nature, « *cette Circé* », l'effrayait, et puis son esprit, retenu longtemps dans les vieilles méthodes théologiques et métaphysiques, était rétif aux procédés modernes de l'observation et de l'expérimentation scientifique. Pour bien voir, il se plaisait trop aux généralisations. Un matin nous nous promenions dans le jardin de Vascœuil, c'était en juin, le temps était admirable, les oiseaux, les insectes chantaient et voltigeaient. Tout à coup Michelet s'écrie : « Il n'y « a pas d'araignées. Au printemps tout est inno- « cence, les assassins n'apparaîtront qu'à l'au- « tomne, etc., etc. » En deux minutes toute une théorie était échafaudée.

IV

Cependant un livre auquel Michelet travaillait mystérieusement avançait. Le sujet en avait été caché même aux amis. D'ailleurs il n'était pas lui-même bien sûr du titre ; son éditeur hésitait à l'accepter : c'était *l'Amour*.....

Les épreuves, qui arrivèrent bientôt, les mirent dans la consternation. Ils ne cachèrent point à Michelet leur impression douloureuse, tout en mêlant beaucoup d'éloges à leurs sévérités, craignant d'attrister l'auteur, qui pourtant ne s'y méprit pas.....

Lorsque le livre parut, Michelet, en l'envoyant à N..., lui écrivait que, ce jour même 20 novembre, *l'Amour* était mis en vente ; « ce qui était dommage, « ce livre devrait se donner. » Et puis il ajoutait que

dans peu de jours il mettrait sous presse Louis XIV...

Cette lettre et *l'Amour* étaient au Tot le 21 ; N..., le 23, écrivait :

« Illustre et cher ami, quelques mots seulement au milieu des souffrances !

« J'ai lu votre livre, et je vous en écris en proie aux tortures d'un *rhumatisme nerveux*, *fixé dans les parties fibreuses des muscles du cou, c'est-à-dire dans leurs points d'attache aux os du crâne* (consultation du docteur).

« Jugez des atroces douleurs ! je sentais toute ma boîte osseuse craquer et conservais à peine les facultés cérébrales. Je vous ai lu, cependant, et d'un seul trait ; mais je ne peux vous parler que des effets physiologiques d'une lecture faite dans un tel état. Il se pourrait qu'il y ait là une vraie pierre de touche.

« Pendant l'*Introduction*, les douleurs se calmèrent. Je me crus guéri. Mais, à mesure que j'avançais dans le premier et le deuxième livre, sauf quelques endroits, çà et là, je les sentais revenir ; le rhumatisme reprenait le dessus.

« Au troisième livre, il s'arrêta tout court, et toute douleur, je vous le jure, avait disparu aux quatre chapitres : *Conception. — Grossesse. — Accouchement. — Relevailles...*

« Je reviendrai, après nouvelle lecture, sur ces quatre chapitres... Mais aujourd'hui je souffre trop pour n'être pas cruel, et je vous dirai, comme un barbare, qu'aux livres IV et V, mes douleurs devenaient de page en page plus horribles. Je grinçais des dents aux *Vieilles femmes;* et, aux *Aspirations de l'automne*, les douleurs étaient devenues telles que je ne comprenais plus.

« Donc, *je ne juge pas;* je vous envoie le résultat d'une expérience physiologique curieuse.

« Aussitôt que les frictions prescrites par le docteur auront calmé ces souffrances, je vous relirai avec plus de liberté, et alors je vous dirai ma pensée; mais je vous devais aussi mon *impression physique*.

« Je serais très-injuste pourtant si je ne vous avouais que ce livre de *l'Amour* m'a trouvé dans le moment le plus hargneux de ma vie.

« Que disent de votre livre les gens bien portants? Je l'ignore encore et voudrais le savoir.

« Toutes les femmes ne vont-elles pas le donner en cadeau d'étrennes à leurs maris? Je crains pourtant qu'il n'y ait bien des choses qui ne leur plaisent pas. Vous les dorlotez trop; elles aiment d'être souffletées quelquefois, tout au moins grondées vertement. Votre Amour n'a-t-il pas trop souvent

la larme à l'œil? Il y a de la femme en vous comme en tout grand artiste. Mais, si j'en crois mes muscles, vous montrez trop ce côté tendre et pas assez le côté *tyrannique et gourmandeur* que doit conserver l'homme pour la femme (qui en grogne souvent, mais qui au fond le veut ainsi). Vous allez me trouver bien terrible; j'abuse, excellent ami, de mon droit de malade, parce que je connais la magnanimité de votre âme. »

Combien cette lettre, malgré les éloges dont je l'accompagnais, m'avait coûté à écrire! *L'Amour* fut une des tristesses, un des désenchantements les plus amers de ma vie. C'est de ce livre que j'étais malade et troublé (jusqu'au délire). Je n'en admirai que plus la lettre qui, courrier par courrier, me vint en réponse à ce qu'on vient de lire, et où il ne me parle que de mes souffrances et des démarches qu'il vient de faire pour moi chez plusieurs libraires.

Mais, pendant que Michelet m'écrivait ainsi, moi-même je m'étais ravisé. J'avais rougi de mes sévérités de la veille; je craignais d'avoir attristé celui pour qui, au fond de l'âme, je n'avais que respect. Je lui avais écrit une deuxième lettre qui croisa la sienne, et, dans cette dernière lettre, je lui disais encore :

« J'étais maussade hier parce que je souffrais dans toutes mes fibres, et parce que j'étais resté sous l'impression des derniers chapitres qui ne sont que langueur et ennui. Toute cette fin est désastreuse... »

Deux jours plus tard, le 26 novembre, Michelet, dans une lettre à Dumesnil, est visiblement heureux de voir N... devenu moins sévère.

Et, en effet, quelle avait été l'intention très-sérieuse de Michelet en écrivant *l'Amour?* Il avait voulu, disait-il lui-même, faire un livre « pour l'amour monogamique et le mariage contre la sauvage polygamie de l'Occident. »

Il avait eu même le projet, un peu avant *l'Amour*, d'écrire un livre intitulé *Le Foyer.* Mais eût-il, dans ce livre sur le Foyer, comme dans celui sur l'Amour, oublié l'enfant ?

V

A partir de *l'Amour*, les épreuves ne furent plus communiquées aux deux amis.

Dumesnil et N... jusque-là avaient vécu avec et par Michelet; ils allaient désormais vivre de plus en plus à côté.

L'amitié, la tendresse, l'inaltérable respect n'en seront pas un instant ébranlés; mais la pensée du maître ne leur servira plus uniquement de guide.

Ils allaient retourner à la nature, qui avait eu leur enfance et qui allait reprendre leur âge viril.

Les traces de cette évolution se retrouvent partout dans nos papiers du temps; par exemple, dans une lettre à un ami où je dis (30 novembre) mon désappointement, ma tristesse profonde de *l'Amour*. Et j'ajoute, à propos d'un petit roman rustique

auquel je rêvais alors, que mon héros (*Carlu*) est « resté jusque-là trop embéguiné des livres, des journaux et des écrivains de ce siècle. Fantaisies et fantaisistes !... *Carlu*, pour élever ses enfants, n'aura plus désormais que les sciences, le travail, la nature et son propre cœur. Je vous jure que sa famille ne saura pas un mot de la haute pédagogie de ce siècle... »

Mais écoutez ce que, quelques jours plus tard, du fond de son manoir, Dumesnil, lui aussi, écrivait à N...

12 décembre 1858.

« Nous sommes tous deux dans un mauvais moment et d'affaires et de fortune, mais très-bon comme liberté et indépendance... Toute mon étude est de diminuer mes besoins et de me faire service de tout ce qui est à ma main. Cette indépendance, au milieu de cette effroyable servitude, mérite bien quelques épreuves. Elles ne nous ont certes pas été ménagées, mais nous avons l'âme chevillée plus profond que misères.

« Quand je ne sais plus comment m'y prendre et parer une botte de la nécessité, je vais à l'école chez nature. Je préfère cet exercice à celui que recommande M. Michelet, tous les trois jours, dans

son fameux traité *de Matrimonio*, p. 31, *in fine*. Je râtelle mon verger, mon jardin et ma prairie, je fume avec des feuilles, j'arrose avec de l'urine additionnée d'eau, j'éclaircis mes arbres, je soleille ma maison... Et ainsi le temps triste passe comme le plus heureux, en ne me laissant qu'une plus grande aspiration et un plus grand désir. »

VI

Dans une lettre de ce temps-là Michelet félicite son gendre d'être devenu paysan. Mais se rend-il bien compte du changement moral que cela suppose? On en pourrait douter en le voyant, en 1859, insister pour la réimpression de *la Foi nouvelle*... Dumesnil, tout à ses jardinages, sentait en lui germer de bien autres idées...

Cependant Michelet lui rend compte avec bonheur de ses propres succès littéraires. La fortune semble lui sourire, les éditions se succèdent, il s'en réjouit pour ses petits-enfants. Le 12 janvier 1859, il écrit à leur père que 22,000 *Amours* se sont vendus, qu'on vient d'en faire une édition à 15,000. Il espère que tout ira bien pour ses publications prochaines et pour tout l'avenir. Donc les enfants,

son grand Étienne, sa chère Jeanne et sa charmante petite Camille (1), doivent être avertis qu'il travaille pour eux.

Michelet, en novembre 1858, avait publié *l'Amour;* aux derniers jours de 1859 il allait publier *la Femme.*

Si l'on en excepte le très-beau chapitre sur *l'Ouvrière*, c'est aujourd'hui un livre bien oublié ; ce n'était qu'un écho affaibli de *l'Amour.*

Cependant il causa parmi les amis de l'auteur et dans toute la presse un très-grand émoi. N..., le 29 novembre, qu'on le lui pardonne, écrit à Dumesnil une lettre qui n'est qu'un long éclat de rire :

« C'est une œuvre qu'il faudrait mettre tout entière en chansons... Il est certain qu'il n'y eut jamais dans le monde pareille aventure. J'en ai eu deux nuits terribles, et j'en ai fait des rêves épouvantables... X. m'a demandé mon impression de ce livre. Je lui ai répondu hier que je le trouvais très-hardi, très-fort et très-tendre, mais d'une tendresse qui, se continuant durant quatre cents pages, finit par donner la nausée. *L'Amour*, lui disais-je,

(1) Ce nom de Camille était le nom de la jolie enfant qu'on avait perdue, mais Mme Adèle avait redonné ce nom à sa dernière petite fille.

n'avait qu'un volume, voici qu'il en a deux... Quelle page étonnante que la page 206 ! je l'ai marquée d'une croix... Et pourtant, compère, malgré le rabâchage, les chimères et les visions, combien de grandes choses dans ce livre de M. Michelet ! Mais l'étonnement, l'émotion, et les rires, et les critiques amères, et les admirations, et les accès de rage, et les vivats, et les *fi*, et les *shame*, et les peuh ! et les ah ! et les oh ! tout cela va éclater en tempête... »

Le 3 décembre, autre lettre du même :

« Mon compère, ce livre de *la Femme* va bouleverser toutes les têtes, et le livre est fait pour cela par ses beautés et ses mièvreries... œuvre sacrée et piteuse. Il y a des chapitres qui fendent le cœur et d'autres qui l'affadissent ; mais, au total, livre de génie, malgré son désordre, son incohérence, son irréflexion fréquente, etc., etc. »

Quelques journaux annoncèrent que *la Femme* venait d'être saisie à cause du chapitre sur *l'Ouvrière*. N... aussitôt écrit à Michelet.

« Cher et grand ami,

« J'apprends, par le journal, que votre livre est saisi à cause du chapitre sur *l'Ouvrière*, un des plus

beaux. Ce serait trop absurde, et je n'y peux croire (la nouvelle, en effet, était fausse). Je viens de relire ce chapitre, et je me demande s'il se trouvera des juges pour vous punir d'avoir enseigné aux hommes la pitié pour la femme.

« Ce livre ne m'a pas quitté depuis sa réception. Ce n'est pas un livre, c'est véritablement une femme sublime et fantasque, pleine de raison et de chimères, une femme que l'on aime, que l'on couvre de baisers, et avec laquelle on se chamaille l'instant d'après. L'âme entière y reste empêtrée. Tel trait nous irrite, et puis nous voilà pleurant de pitié sur elle et honteux de nous être emportés... Depuis mon retour de Vascœuil... *la Femme* a eu toutes mes passions bonnes ou mauvaises. J'ai été pour elle quelquefois tendre, et quelquefois colère. »

Ah ! si Michelet, qui parlait de la femme avec tant de candeur et de simplicité, en avait écrit de même, quel livre délicieux il eût pu faire ! Dans ses conversations intimes, à chaque instant, les plus jolis mots lui échappaient.

Le 7 février 1844, il citait à son gendre, à propos des femmes anglaises, cette formule donnée par un Français marié à une Anglaise : « Les fraises

« du Nord sont les plus belles, mais, quand on y « goûte, on n'y trouve que de l'eau. »

Rencontrant avec N... dans la campagne une jolie fille en robe d'indienne, ayant au côté une fleur de capucine, il disait : « Voulez-vous avoir le plus « gracieux des spectacles ? Il n'y faut que cinq sous « de percaline, une fleur, une fillette. »

Il disait une autre fois : « A quoi bon se fâcher « contre la femme ? C'est un élément. Fâchez-vous « donc contre la mer ou contre la tempête... »

Mais, aux derniers jours de 1859, quand parut *la Femme*, on était bien loin de ces causeries amicales, de ces réflexions tranquilles... Le succès malsain de *l'Amour* avait grisé et un peu aveuglé cette âme si généreuse, mais si prompte aux chimères...

Par bonheur, il se remit à l'histoire, et c'est ce que souhaitaient ses meilleurs amis, tous ceux qui s'intéressaient plus à sa gloire qu'à sa fortune.

Peu de temps auparavant, son fils écrivait de Thann, où il était maintenant employé dans un chemin de fer :

« Que fait mon père ? Je le vois avec peine abandonner son *Histoire de France*, qui est le monument qui le fera vivre dans la postérité. Engage-le à achever. »

Au commencement de 1860, tout entier à son *Louis XIV*, il est, comme il le dit lui-même, enterré dans la grande révolution de 1685 : une jacquerie de paresseux sur les travailleurs, ordonnée par le roi.

Quant à Dumesnil, il prend de plus en plus goût à la vie rurale et jardinière.

Michelet, cependant, inquiet de son avenir et de celui de ses trois enfants, inquiet de N..., viendra, dans sa sollicitude paternelle, se reposer des fatigues du *Louis XIV* à Rouen, à Vascœuil, au Tot, à Forges, à Étrétat. Et il va commencer un nouveau livre : *La Mer.*

En même temps, il charge Dumesnil de reviser une nouvelle édition de son *Histoire de France ;* il est curieux de voir dans sa correspondance comment Michelet jugeait lui-même cette œuvre.

LIVRE HUITIÈME

1860-1864

I

En 1861 grande révolution ! M. N... a quitté le Tot. On ne le verra plus, ce cher petit homme, sur son petit cheval ; on ne le verra plus dans son cabriolet historique, où tant de célébrités contemporaines avaient été par lui voiturées ! Le voilà rédacteur au *Journal de Rouen*, le voilà père de famille, marié, citadin..... M. N... sans le Tot, sans moulin, sans rivière, sans poissons, M. N... hors de ses sabots, est-ce encore M. N... ?

Michelet cependant est heureux d'avoir casé le solitaire du Tot, et il l'écrit à son gendre.

Mais si l'on ouvre la correspondance des deux amis, on ne les y retrouve plus ni l'un ni l'autre ; ce n'est à cette époque que défaillance, ennui et néant. Dumesnil est tout désorienté de ne se sentir plus

cette maison du Tot, dans laquelle Michelet un jour disait si bien en frappant de sa main sur la vieille table : « *Alfred n'a été heureux qu'ici !* » Et puis, il se demandait ce qu'allait devenir à la ville le pauvre N...

Le pauvre N..., de son côté, ne tarda guère à comprendre qu'au lieu de se faire journaliste, il eût été bien plus sage et plus sain de « planter quatre oignons dans un coin et d'en vivre. » Aussi quelle entrée triomphale dans sa nouvelle carrière ! jamais publiciste n'avait commencé plus fièrement. Son premier article parut dans le numéro du samedi 18 mai 1861. Quelque jour, sans doute, on voudra revoir et reproduire, pour la consolation de tous les débutants, ces splendeurs d'un journaliste à son aurore. Il s'agissait des ensevelissements précipités... L'article, par le fond, par la forme, était digne d'un entrepreneur des pompes funèbres, et l'auteur, tenant à sa gloire, avait signé en toutes lettres : *Eugène N...* Michelet eût dû être content, car il avait une peur terrible pour lui et pour les autres des enterrements précipités. On peut le voir dans une lettre à son gendre, au moment de la mort de son oncle, M. Narcisse Michelet (en 1867), et dans une autre lettre plus explicite encore et plus singulière, écrite l'année précédente (7 mars 1866)

à M. Georges Pouchet, à propos de la pétition sur la *mort apparente*, adressée au Sénat par le cardinal Donnet, qui lui-même, dans sa jeunesse, étant tombé en catalepsie au milieu d'un sermon, avait failli être enterré vivant. Mais ce malencontreux début de N... dans le journalisme n'en avait pas moins attristé Michelet. Il tâchait de l'amener à faire de petits articles pratiques pour les paysans, articles, disait-il, qui auraient l'avantage de le poser fortement et *hors de toute polémique.* Le maître eût voulu que N... refît quelque chose comme *les Lettres rustiques* qui dans *l'Opinion nationale* avaient si bien réussi.

Aux mois de juin et de juillet de cette année 1861, Michelet, étant allé passer quelques semaines en Normandie, à Veules, au bord de la mer, envoie au nouveau publiciste, pour qu'il en rende compte, le livre de M. Remy sur les Mormons : il voudrait que N... entreprît une campagne contre le mormonisme qu'il déclare impie et horrible. « C'est, disait-il, un piége pour les femmes, une immonde barbarie. »

En août de la même année, il alla en Suisse, à Veytaux. Là encore, préoccupé de N..., il voudrait le voir entreprendre une série d'articles en faveur du grand navigateur rouennais Cavelier de la

Salle ; et puis à Cavelier de la Salle il voudrait que N... ajoutât, comme en une sorte de Panthéon local, Le Pesant de Boisguilbert, « ce grand homme à qui Rouen fit, en 1708, un vrai triomphe romain ».

Et alors Préault, le cher Auguste Préault, fera pour Rouen les trois statues de Jeanne d'Arc, de Cavelier de la Salle et de Boisguilbert.

II

Un souffle de vie cependant était revenu à N... Vers la fin de 1861, l'idée subitement le prit de faire, avec deux amis rouennais, un *Almanach des Normands* pour 1862. On s'était mis à l'œuvre vaillamment et gaiement. Et *presto, presto,* tout le monde aidant, et Michelet lui-même s'étant fait leur collaborateur, *l'Almanach* avait paru. Vers, prose, science, histoire, fantaisie, ce fut une merveille que ce cher *Almanach.* Michelet, pris d'enthousiasme, se mit à le distribuer à toute la Provence : il était alors à Hyères ; si bien que jamais entre Normandie et Provence il n'y avait eu de telles accointances. Mais, vers les derniers mois de 1861, l'historien, replongé dans le plus obscur moyen âge pour en tirer *la Sorcière,* recommença

de s'acharner au travail avec une telle frénésie, qu'il fut pendant quelque temps pour ainsi dire séparé du reste des humains ; ce fut comme une fièvre sans intermittences. Et c'est par la publication de ce livre que devait se clore l'année 1862. N..., en train de le lire, écrit :

« .... Je suis terriblement endiablé de *la Sorcière*. J'en arrive à l'histoire d'Urbain Grandier, et je n'y ai encore rien compris. Comment, avec tant de génie et de droiture, peut-on tomber dans de semblables galimatias ? Et pourtant il y a des pages admirables ; mais l'éclat du style, l'effort, l'affectation, la pleurnicherie, les pauvretés d'un roman sans invention, sans vérité, sans intérêt, font de la pauvre *Sorcière* quelque chose d'impossible.... Le croiriez-vous ! Toutes ces histoires m'ont remis en joyeuse humeur. Pourquoi M. Michelet, qui avec raison fait tant de cas du rire, n'a-t-il pas ri un peu dans son livre ? Ah ! si ce puissant esprit se déridait une fois !....

« ..... Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! quand pourrons-nous nous en donner à cœur joie sur tous nos contemporains littéraires, politiques et autres ! les gens les plus sérieux, les plus honnêtes y sont bien amusants ! Ce siècle n'aura-t-il point son Aristophane ? Mais je voudrais un Aristophane qui pût nous faire

rire des gens en nous les faisant aimer, car beaucoup d'entre les plus risibles sont très-dignes, tout en étant comiques, d'un très-grand respect. C'est ce que personne aujourd'hui ne sent ; on ne sai que railler, on ne rit plus, on se contente de gouailler ses ennemis, quelle pauvreté ! Riez donc, mes amis, riez de lui, de vous, de moi. C'était lui, c'était sa femme, c'étaient ses amis et toute sa maison que Molière mettait en scène. Ah ! nous mourrons bientôt, à force de gravité. »

« — Moi, répondait Dumesnil, je ne désire plus que me taire, détournant les yeux de la scène du monde où paradent tant de gens en faux col...... »

III

Cependant un nouveau malheur était arrivé. Dumesnil, dès le 16 mars, me l'avait fait pressentir en ces termes :

« .....Vous ne me parlez pas de Charles. Ne savez-vous donc pas que le pauvre garçon est très-malade de la poitrine, qu'il doit venir passer l'été à Vascœuil, mais que, pour le moment, le médecin le garde à Strasbourg? Je n'ai pas un détail de plus, et point de réponse à ma lettre. »

Quelques jours plus tard, M. Michelet partait subitement de Toulon pour Strasbourg; Dumesnil l'y allait rejoindre aussitôt, et me transmettait ces détails :

« Ami, vous savez par la dépêche de M. Michelet que Charles vit encore ; mais il est *perdu*. M. Mi-

chelet s'acharne à l'espoir. Mais personne ne le partage. Les médecins lui donnent un mois à peine.

« Quoique je m'attendisse à le trouver mort, quoique je fusse prévenu, l'aspect est *terrifiant.* Je n'ai jamais vu une dévastation pareille. Et le pauvre enfant voudrait tant vivre !

« Nous repartons demain vendredi pour revenir, hélas ! bientôt.....

« M. Michelet va très-bien, mais il sera très-frappé quand le malheur sera consommé. »

Enfin, six jours après, je recevais cette nouvelle lettre de Dumesnil :

« Mon ami, le malheur qui était imminent est arrivé... Je repars seul, ce soir, pour Strasbourg..... »

Dumesnil alla seul, en effet, rendre les derniers devoirs au pauvre enfant qui venait, sept ans après sa sœur, de s'éteindre comme elle et à peu près au même âge. Mme Adèle était morte à trente ans, Charles mourait à trente-trois.

L'excellent garçon occupait à Strasbourg, depuis quelques années, un emploi dans le chemin de fer d'Alsace. Très-doux, très-modeste, toujours en défiance de mal faire ou mal dire, il semblait parfois tenir cachée, dans un coin de lui-même, une partie de l'âme de son père, inactive, mais clairvoyante.

Après la mort de son fils, Michelet resta quelque temps silencieux, plongé dans le volume sur *la Régence.*

L'été suivant seulement (1864), il envoie à son gendre et à N... le portrait de Charles, et leur écrit à l'un et à l'autre la même lettre :

« Je vous envoie, cher ami, le portrait de quelqu'un qui vous aima beaucoup...... »

IV

Il existe de Charles Michelet, de sa sœur et de son beau-frère une correspondance qui pourrait être publiée, car, je l'ai dit, tout le monde autour de Michelet écrivait bien. Tout le monde, autour de ce grand artiste, était artiste, mais artiste en sincérité. Nulle part on ne sut mieux faire parler son âme. Combien de lettres intéressantes on pourra recueillir de Charles, de cet aimable enfant qui, s'il manqua souvent d'énergie, ne manqua jamais de bonté.

Il fut, durant son séjour en Alsace, en relations d'amitié avec une religieuse pour laquelle il montra toujours le plus grand respect ; elle était devenue la confidente de ses tristesses. On a retrouvé dans ses papiers la copie d'une lettre qu'il lui adressait de Strasbourg, le 16 juillet 1856. Cette lettre, si

simple, mais si caractéristique du fils de Michelet, était ainsi conçue :

« .....Votre bon souvenir m'a été au cœur, et je ne saurais vous dire tout le plaisir que j'en ai éprouvé.

« J'aurais tant à vous dire, ma chère sœur, que véritablement je ne sais par où commencer. Notre correspondance a été interrompue bien longtemps, et de si grands chagrins sont venus fondre sur moi, que j'ignore si je vous ai instruite de la perte si douloureuse que j'ai faite en ma charmante sœur, dont vous avez vu le portrait à Thann. Il y a juste un an aujourd'hui que je la conduisais à sa dernière demeure. Elle est morte de la poitrine, à trente ans, laissant trois jeunes enfants charmants. Je ne puis vous dire quelle douleur cette mort m'a causée. Ma sœur avait été pour moi plus qu'une sœur, elle avait été une mère, puisque j'avais perdu la mienne très-jeune, et qu'elle m'avait élevé.

« Quelque temps avant sa mort, j'avais été à Paris pour la revoir, car on m'écrivait qu'elle était plus mal et que je devais venir. Je passai quinze jours à Paris, quinze jours affreux, car je savais que je la quittais pour ne plus la revoir. La pauvre enfant se doutait de sa fin prochaine, et, dans le dernier embrassement qu'elle me donna, elle me dit

adieu. — « Adieu pour toujours ! » J'étais à genoux devant elle, le cœur et les yeux gonflés de pleurs, sans oser pleurer, car je craignais qu'une violente émotion ne la tuât. Une erreur dans ma carte de retour ayant retardé mon départ d'un jour, je restai près d'elle, regardant à chaque instant la pendule qui me semblait avancer si vite pour me séparer d'elle. Je voulus, avant de la quitter, lui faire un dernier plaisir. Toute sa vie elle avait beaucoup aimé les fleurs ; je lui remplis son salon de toutes les plus belles que je trouvai, je la pris dans mes bras, et la portai au milieu de ce parterre. Je ne saurais vous dire le regard qu'elle me donna ! je le verrai toute ma vie. Peut-être voyait-elle dans ces fleurs éclatantes cette vie à laquelle elle se cramponnait avec une ardeur si grande pour ces pauvres enfants qui allaient perdre leur mère.

« Huit jours après je repris le train-poste pour Paris. Ma sœur était morte. J'étais si abattu, que je ne pouvais plus pleurer. Son visage si changé par la maladie avait repris ce calme superbe qu'imprime en général la mort et qui semble un rayon émané d'en haut. Mon beau-frère et moi, nous l'ensevelîmes, car elle avait témoigné la crainte d'être touchée après sa mort par des mains étrangères.

« Ce devoir me coûta beaucoup ; mais l'idée d'accomplir sa volonté me donna le courage. Une quantité de monde accompagna le modeste corbillard jusqu'au cimetière, car ma sœur n'avait pas voulu d'autre char que celui des pauvres. Tous les amis de mon père s'y trouvaient : Lamartine, Béranger, Proudhon, etc... Enfin il fallut dire un dernier adieu. Je rentrai avec mon père, l'âme immensément vide. Cette mort a vieilli considérablement mon père ; il aimait sa fille. »

Il aimait sa fille ! Ce cri qui échappait au fils à an de distance sera tout à l'heure confirmé par le gendre.

Quelques mois plus tard, apprenant la mort d'un jeune homme de dix-huit ans chez les parents duquel Charles Michelet logeait à Strasbourg, Dumesnil lui écrit :

« 20 novembre 1855.

« Ta lettre me saisit plus que je ne puis te dire... Que de coups et de contre-coups pour toi, mon pauvre ami ! mais dans de tels moments on se retrouve fort pour les autres, et ce n'est que plus tard que tu sentiras ta fatigue. Que ne suis-je auprès de Mme Scheffer pour lui donner de meil-

leures paroles que celles que je lui envoie, ou plutôt pour pleurer avec elle, car il n'y a que cela qui soulage un peu ! Je reste inquiet de M. Scheffer. C'est un excellent homme qui concentrera probablement son chagrin pour ne pas affliger sa femme davantage. Pour les mères, c'est le fruit même de leurs entrailles qui leur est arraché, mais elles ont des ressources de vitalité si mystérieuses et une foi si naturelle, que la douleur mord sur elles souvent moins que sur les hommes; elles semblent mortes, et elles revivent, tandis que les pères, qui prennent sur eux de se montrer toujours forts, sont atteints et frappés à un endroit du cœur qui ne guérit jamais et qui souvent s'ulcère. D'ailleurs, il est rare qu'un homme avoue qu'il souffre, et il n'est pas accessible à ce qui console une femme. Ne néglige donc rien, mon bon ami, de ce qui peut lui témoigner combien tu comprends sa douleur, car il n'y a pas de douleur plus profonde au monde que celle d'un père.... »

V

Dumesnil n'exprime si bien cette douleur d'un père qui voit mourir ses enfants, que parce qu'il a sous les yeux l'exemple de Michelet lui-même.

Mais, à la lettre qu'on vient de lire, peut-être est-il utile d'ajouter les lignes suivantes, récemment écrites par Dumesnil en me renvoyant avec ses réflexions le manuscrit du volume que le lecteur a maintenant sous les yeux. Elles achèveront de peindre Michelet et ses enfants.

« On ne pourrait écrire une véritable biographie de Michelet sans consulter les lettres, heureusement très-nombreuses, de sa fille et de son fils, non-seulement à cause des renseignements qu'elles donnent sur sa vie, mais en raison d'un caractère

propre à cette correspondance, que je vais essayer de préciser.

« Nous fûmes, vous et moi, les fils adoptifs de Michelet et ses amis, mais non ses disciples. Michelet ne pouvait avoir de disciples. La plus intuitive imagination du siècle se rencontrant chez le même homme avec l'esprit critique le plus incisif, il en résulta une individualité tout à fait singulière, mais parfaitement inimitable.

« Quand nous le rencontrâmes, il avait écrit ses premiers livres, qui appartiennent, dans sa production, à une époque d'inspiration solitaire et d'élan scientifique. La ferveur le mena à la bonté ; et nous assistâmes à l'expansion de son génie, qui se marque principalement par le livre *le Peuple*, l'introduction à *la Révolution*, et son enseignement au Collége de France. L'éveilleur se faisait éducateur.

« Ce génie, avec ses contradictions et ses complexités, tenait à distance. Nous qui approchâmes Michelet de si près, avec un bonheur tout juvénile, nous ne nous sommes jamais fondus dans cette âme extraordinaire, magnanime et un peu incohérente, qui demandait toujours à s'accorder, car l'instrument en Michelet était si impressionnable, qu'un rien lui faisait perdre l'accord. Avec nous il causait intarissablement. Il était si sûr de notre piété, que lui,

si impressionnable, pensait tout haut devant nous, comme nous, à l'écouter, nous oubliions parfois qu'il parlait, tant il nous faisait penser et voir ce qu'il racontait. Nos lettres, nos journaux, écrits sur l'heure, sous ces impressions, sont de précieuses indications sur Michelet lui-même ; mais, par ce caractère inhérent à ce prodigieux esprit, d'éveiller, de susciter sans cesse, ils font comprendre surtout son influence réflexe. Pour le ressaisir dans sa personnalité, pour le ressusciter, il faut revivre dans son milieu propre, avec des personnes qui lui furent similaires, qui étaient de même race, de même tempérament et de même nature. Aussi, quand je veux l'évoquer, je prends, avec ses lettres, les lettres de sa fille et de son fils.

« Tout supérieur que fût Michelet comme écrivain, et sans aucune comparaison, on se sent souvent plus à l'aise avec la fille et le fils, car l'imagination ne déborde pas sans cesse. Le fond similaire dans les trois est un esprit discret, sobre, chaste, fier, vaillant, net, précis et ferme de relief ; s'alliant très-bien, chez le père, à l'intuition mystique du poëte, comme à la décision de l'historien révolutionnaire ; chez la fille, à la trempe forte et pure du caractère ; chez le fils, à l'*humour*, empreinte jusque dans ses croquis et ses lettres d'enfant.

« Si leurs différences se marquaient, tout en s'accordant, dans la tonalité de la voix, tous trois avaient le même œil juste. Leur diapason, c'est l'excellence de l'esprit ardennais dans un tempérament d'artiste plus ou moins développé. Si vous avez pu dire avec raison que son père picard ramenait toujours Michelet du rêve à la réalité, on peut ajouter que sa fille et son fils furent les gardiens de sa pure tradition de race. Et leurs lettres donnent la pierre de touche de ce grand esprit, si rare, un des beaux spectacles du siècle. »

Ne serait-ce pas l'occasion de rappeler cet autre mot si juste de Dumesnil : « Personne ne fut racé comme Michelet ? »

LIVRE NEUVIÈME

1864-1868

I

Jusqu'à ce moment nous avons raconté une histoire d'amitié. Nous avons montré Michelet entouré de ses enfants, de ses amis, ne cessant jamais, même quand il en était séparé, d'être présent au milieu d'eux.

Il y aurait maintenant à raconter la dissolution graduelle de cette amitié. Ce qu'on ne fera pas, ici du moins. A chaque jour et à chacun sa tâche.

Nous dirons cependant que, quoique ce phénomène incroyable fût en train de s'accomplir, des rapports si étroits, si intimes, si complets ne purent se relâcher qu'insensiblement d'abord.

Ainsi, malgré le chagrin que ressentaient les amis de cette séparation morale, qui peu à peu les

éloignait invinciblement, il y eut encore de belles lueurs de l'ancienne amitié.

Peu après la mort de son fils, Michelet, revenant de Toulon à Paris, alla quelque temps en Normandie, à Rouen, à Vascœuil, à Saint-Valery.....

II

Comme la plupart des gens sincères et d'esprit spontané, Michelet eut parfois contre ses meilleurs amis des colères très-vives dans leur explosion, mais aussi très-promptes à disparaître.

Ces colères étaient souvent éloquentes, parce que l'éloquence, le style éclatant étaient le fonds même de sa nature. Le tort serait de croire que dans ces colères il donnât sa pensée définitive, ce serait méconnaître son esprit de justice et de bienveillance. Michelet était de ces âmes supérieures qui passent par la colère, mais qui n'y restent pas.

Ceux qui l'ont connu dans l'intimité peuvent dire s'il est quelqu'un de sa famille ou de son entourage qui n'en ait pas eu sa part. N..., à diverses

reprises, s'attira de vertes semonces. Qu'il soit permis d'en citer un exemple.

En 1859, Michelet avait envoyé au Tot les épreuves d'un livre en préparation ; un chapitre de ce volume parut à N... contenir, avec des erreurs de fait, des interprétations très-regrettables. Rien ne pouvait l'affliger davantage ; dans une lettre d'intention certainement amicale, mais peut-être peu convenable en sa forme (on n'a plus sous les yeux cette lettre pour en juger), il osa dire toute sa pensée... Immédiatement il reçut de Saint-Georges près Royan (Charente-Inférieure) une lettre pleine de colère, qui pourrait faire croire à une rupture définitive et complète (30 octobre 1859). Il semble du moins que la correspondance avec N... devra conserver quelque temps des traces de cette irritation... Eh bien ! dès le 4 novembre (cinq jours plus tard), de retour à Paris, Michelet écrit à N... une lettre des plus amicales, où l'on voit que déjà tout était oublié.

Et ceci n'étonnera pas ceux qui ont bien connu Michelet.

Ce n'était pas seulement par lettres qu'il savait mettre de l'éloquence dans l'expression de ses contrariétés : de vive voix il lançait aux gens un anathème solennel. Je l'entendis un jour, au milieu

de toute sa famille, déclarer du ton des prophètes qu'il ne voulait *revoir ni dans cette vie, ni dans l'autre, ni dans une troisième*, un pauvre bonhomme qui l'avait dérangé par une visite inopportune. Mais soyez sûr que, dès le lendemain, rencontrant son excommunié de la veille, il lui eût tendu la main cordialement !

III

Le lecteur a vu plus haut la liste des travaux de Michelet jusqu'à la fin de 1850. Cette liste doit recevoir ici son complément.

Mais il importe de le faire observer : *l'Histoire de la Révolution*, terminée en 1853, au milieu des ignominies du second Empire, poursuivie avec tant de vaillance et de force, fit espérer que, pour venger la France des crimes et des hontes du neveu, il écrirait l'histoire de l'oncle. Malheureusement cette histoire ajournée ne fut reprise qu'après la chute du second Empire.

Voici donc, dans l'ordre de leur publication, la liste des derniers ouvrages de Michelet :

En 1851. *Histoire de la Révolution*, t. V, 2e partie,
— *Pologne et Russie*; légende de Kosciusko.

1853. *Histoire de la Révolution*, t. VI et VII.
1854. *Les femmes de la Révolution.*
1855. *L'Oiseau.*
— *Histoire de France*, t. VII et VIII : *Renaissance et Réforme.*
1856. *Histoire de France*, t. IX et X : *Les Guerres de religion, la Ligue et Henri IV.*
— *L'Insecte.*
1857. *Histoire de France*, t. XI : *Henri IV et Richelieu.*
1858. *Histoire de France*, t. XII : *Richelieu et la Fronde.*
— *L'Amour.*
1859. *La Femme.*
1860. *Histoire de France*, t. XIII : *Louis XIV et la Révocation de l'édit de Nantes.*
1861. *La Mer.*
1862. *Histoire de France*, t. XIV : *Louis XIV et le duc de Bourgogne.*
1863. *La Sorcière.*
1864. *La Bible de l'humanité.*
1865. *Histoire de France*, t. XV : *La Régence.*
1866. *Histoire de France*, t. XVI : *Louis XV.*
1867. *Histoire de France*, t. XVII : *Louis XV et Louis XVI.*
1868. *La Montagne.*
1869. *Nos Fils.*
1871. *La France devant l'Europe.*
1872. *Histoire du XIX[e] siècle. — Directoire.*
— *Origine des Bonaparte.*

IV

On le voit, les petits livres d'histoire naturelle et de philosophie fantaisiste continuèrent à se mêler aux livres d'histoire. Mais en Michelet c'est avant tout l'historien que l'on aime ; on n'a peut-être pas toujours avec lui le récit le plus méthodiquement suivi, le plus complet, mais, comme *peintre d'histoire*, quels tableaux il a laissés !

L'histoire fut la consolation de toute sa vie :

On pourrait même dire qu'il fit de l'histoire du genre humain sa propre histoire. « De crainte de « n'avoir pas vécu pour mon compte, je me dépêche « de vivre la vie de l'humanité. Aujourd'hui tel « siècle, demain tel peuple. Tout ce qu'ils ont eu « de passions, d'aventures, de vives et saisissantes « émotions, je le prends pour moi ; tout ce que ma « destinée m'a refusé en ce monde, tout ce que

« j'ai rêvé en vain, je le retrouve en dépit d'elle.
« Il me semble, quand j'y regarde, quand je suis
« de siècle en siècle cet homme éternel tout sem-
« blable à moi, qu'il n'est après tout que moi-
« même. Ce qu'il a senti, je l'avais senti ; ce qu'il
« a fait, c'est moi qui l'ai fait...

«... Je jouissais d'étendre ainsi à travers les peu-
« ples et les siècles mon élastique existence.....
« J'étais l'acteur, j'étais le théâtre, la pièce se
« jouait par moi et en moi... »

Doué de la plus extraordinaire imagination, Michelet revivait, ressuscitait l'histoire avant de l'écrire. Il en avait en lui les commotions, qui souvent le rendirent malade ; il faillit mourir après son récit de *la Terreur*. Il y a des lettres de lui à ses amis et surtout à son gendre, durant cette période, qui font frémir. Il semble parfois qu'il va lui-même monter sur l'échafaud, il l'écrit à un ami, Auguste de Gérando ; ou bien, il est à la Convention, au Comité de salut public, il a l'horreur et le frisson de la tâche qu'il lui faut accomplir : « Je condamne des gens que je voudrais sauver. »

On a dit que Michelet était un grand magicien ; mais sa magie commençait par se produire en lui-même. En lui d'abord se ressuscitaient les événements, et puis il les ressuscitait pour les autres.

V

N... avait eu la bonne fortune, en arrivant à Rouen, de prendre logement dans le voisinage du Muséum d'histoire naturelle, c'est-à-dire dans le voisinage de M. Pouchet, qui, par certains côtés de loyauté, de dignité, de candeur, d'élégant savoir-vivre et d'amour sincère du travail, lui rappelait Michelet. Il eut ainsi l'occasion d'apprécier la valeur scientifique de cet homme excellent, alors tout occupé de ses expériences sur les générations spontanées. Jour par jour, durant deux années, il suivit les expériences du maître, il entendit ses explications, il vit avec lui sous le microscope apparaître les premiers rudiments de l'œuf spontané, qui, suivant toutes les phases de l'incubation ordinaire, donnait naissance à des êtres

vivants formés *à même la matière*, sans aucune intervention de parenté ascendante.

Aussi ne tarda-t-il pas à publier lui-même une brochure sur *les Générations spontanées...*

Michelet s'intéressait à ses travaux et l'y encourageait. En juin 1864, il se fait le distributeur de la brochure de N..., et, partout, il s'en constitue le défenseur. La génération spontanée est, selon lui, la gloire de la nature qui n'a pas vieilli. C'est une impiété de dire qu'elle ne puisse plus faire seulement un pauvre infusoire.

F. A. Pouchet resta pour les deux amis, Dumesnil et N..., une relation des plus chères et aujourd'hui l'une des plus regrettées. Avec M. Pouchet ils avaient un rayon « de la plus pure science », comme disait Proudhon dans une lettre sur les travaux du physiologiste rouennais.

VI

Par sa brochure sur *les Générations spontanées*, N... entrait au vif des questions scientifiques; mais, chose singulière, Dumesnil allait être, par le jardinage, dirigé vers les mêmes études. Il écrivait de Vascœuil :

« ... Vous seul pouvez comprendre ma vie, qui savez toute la félicité qu'on trouve dans un jardin. Je me passionne de plus en plus pour le jardinage. Je lis un livre qui est bien propre à cela, il faut que vous le lisiez absolument, c'est *l'Origine des espèces* de Darwin. Il explique la nature par un système, mais, au moins, c'est un système parfaitement raisonnable et qui repose sur une masse énorme d'observations en botanique et en zoologie.

« Ne trouvez-vous pas que le monde respire depuis qu'il n'y a plus de religion d'État? Partout lèvent des germes féconds dans toutes les sciences... »

VII

Michelet, dans ces entrefaites, avait publié *la Regence*, qui nous pénétra d'enthousiasme pour le cher historien. Dumesnil écrivait :

« Mon ami, *la Régence* m'a fait un violent plaisir. Jamais il n'a été si bien en verve, et tout ce qu'on lui reproche est là de force ; il a rejeté à l'Église et au Privilége toute la boue dont ils ont sali le monde.

« Ce livre nous venge des ignominies que nous traversons. Pour maudire ainsi, il faut écrire dans un temps maudit. J'en admire tout pour la passion révolutionnaire ; là nulle transaction, nulle hypocrisie, nulle indifférence : la vieille société est marquée au fer rouge de la justice.

« Grâce à ce 93 de l'histoire, nous en aurons fini

avec les fétiches, et nous recommencerons des âges d'investigation. La nature humaine a été viciée et dépravée par ses prétendus éducateurs... »

La Régence avait aussi causé à N... une vive émotion. Il fit, dans *le Journal de Rouen,* un compte rendu de ce livre qu'on pourrait prendre par son entrain pour une page détachée de sa correspondance avec Dumesnil. C'était d'ailleurs pour Dumesnil et pour N... un inexprimable bonheur que de pouvoir admirer dans de nouvelles œuvres celui qu'ils avaient toujours tant aimé.

LIVRE DIXIÈME

1868-1874

I

Nous arrivons aux dernières pages de ce livre; et je voudrais, avant de le terminer, ajouter encore un mot:

Une seule personne aurait le droit de protester et protestera contre l'insuffisance et l'incomplet de ces Mémoires, c'est Dumesnil. Mais il a, pour y répondre ou plutôt pour les confirmer, pour en développer la substance, ses propres *Mémoires;* et c'est là que sera sa protestation. Ce qu'il n'appartenait à nul autre de dire en détail, les points qui ont paru, dans ce premier essai, devoir être voilés, c'est lui qui, riche en documents, en édifiera notre génération.

Ces souvenirs pourraient aller ainsi d'année en

année, et l'on continuerait d'y voir les amis souriant au milieu de leurs pertes, au milieu de leurs ruines. Tristes et accablés quelquefois dans la solitude, toujours, en se revoyant, ils retrouvaient la sérénité, souvent même la joie. La mort et le malheur vont, à partir de 1864, frapper autour d'eux plus que jamais.

A Vascœuil meurent successivement M. Narcisse Michelet et M. Dumesnil père, tous deux nonagénaires ; quelque temps après, chez N..., sa mère est emportée presque subitement dans sa soixante-dix-huitième année.

C'est l'*arrachement à la vie*, écrit Michelet dans une lettre pleine de larmes, où lui revient le souvenir de son père mort il y a vingt-deux ans.

II

Michelet cependant, éloigné des siens, enfermé plus que jamais dans le travail, entrait avec ses petits livres dans la fantaisie à outrance, remplaçant souvent la force par l'excentricité, la grâce par la miévrerie. Il va cependant concevoir encore un beau livre : *La Bible de l'humanité*, mais il l'exécutera mal, et tout au plus en restera-t-il quelques pages admirables sur la Grèce antique et l'Orient. Avec ses amis il aura quelquefois des accès de méfiance. Il s'inquiète, s'agite, s'aigrit..., et pourtant, dès qu'un accident arrive, l'émotion reparaît vraie et sincère, on sent au fond du cœur sa bonté... des parfums exquis s'en exhalent. Quand il écrit lui-même, dans cette période de 1864-68, il lui échappe encore des lettres adorables d'affection, de

tendresse, surtout avec son gendre et ses petites-filles, Jeanne et Camille. Avec son gendre, avec N..., il aime à se reporter aux lointains souvenirs. A ce dernier il rappelle (20 octobre 1863) les promenades de 1841 dans le sentier Bihorel; ses pensées reviennent toujours à Rouen où l'attirent maintenant les travaux de M. Pouchet. Ce qui, selon lui, rend l'illustre physiologiste rouennais si ardent et si fort dans ses recherches et dans ses expériences, c'est qu'il a de la race. Et puis il parle de son père, du père de N..., qui avaient de la race aussi : l'un, vrai et solide Normand, si bien équilibré d'esprit; l'autre, un maigre Picard, toujours sain et agréable, surtout, comme dit Froissard, *durement* amoureux.

III

Michelet, après chaque petit livre, revenait à l'histoire de France. La domination de Victor Hugo sur les lettres était devenue toute-puissante ; elle ne fut pas sans exercer d'influence sur Michelet. Il y prit le goût de l'extraordinaire, plus que ne le lui eût inspiré sa propre nature. Son esprit était néanmoins si fortement organisé pour l'histoire, que dans le récit il retrouve ses facultés à lui, et redevient plus judicieux et plus simple. Sa forme ne s'exagère qu'aux endroits où il essaie de faire du lyrisme en prose. Lui-même, à ce propos, nous l'avons vu, il s'est reproché, dans une heure sévère, d'être « une sorte de poëte avorté ».

Malgré cette influence de Victor Hugo sur Michelet, l'historien savait parfaitement apprécier et

juger le poëte. Rarement il y eut critiques plus fécondes pour le blâme aussi bien que pour l'éloge, touchant l'auteur des *Rayons et des Ombres* (un titre qui le caractérise si bien).

Michelet, quelques jours après la publication de *l'Homme qui rit*, faisait à N... qui ne l'avait pas lu encore, un résumé de l'œuvre, et ce fut un récit à mourir de rire.

« Voilà un côté de l'histoire, dit Michelet ; mais maintenant voici l'autre. »

Et il reprit le roman dans la note sérieuse. N... frémissait, et Michelet frémissait lui-même. Hugo, s'il eût été présent, eût avoué que l'historien venait de l'interpréter triomphalement ; la verve de l'un, ajoutée à la puissance de l'autre, avait débordé comme un torrent.

IV

Dumesnil à Vascœuil, tout aux délices de la vie jardinière, tout à ses fleurs, tout à ses choux et à ses fraises, vit au milieu de ses enfants et de ses amis dans la plus profonde retraite. La famille de Gérando, la famille Reclus, viennent se réfugier quelque temps près de lui. C'est dans sa tourelle seigneuriale qu'Élisée Reclus commence ce beau livre : *La Terre*. Il y écrit *l'Histoire d'un ruisseau*. Le jardinier philosophe donne ses journées à son jardin ; mais les soirées, les longues soirées d'hiver, sont réservées pour l'étude et pour l'amitié.

Il écrit :

« Je remercie le ciel de m'avoir accordé ce répit après des années si agitées. Avoir un petit coin, où que ce soit, infesté de chiendent et d'épines, à

défricher; le remplir de légumes et de fleurs, faire pousser de belles herbes dans un verger en rapport, me semble le but le plus enviable de mon activité. »

Il commence ses Mémoires et en donne la signification.

« 27 septembre 1864.

« ..... Je compte achever, cet hiver, une sorte d'histoire de ce que j'ai bien vu et su pendant ma vie et que je léguerai à mes enfants et à quelques amis, ou mieux à l'homme sincère qui me lira dans cent ans. J'éprouve le besoin impérieux de conserver un témoignage exact sur quelques hommes dont j'ai été l'ami et le confident, et de stigmatiser avec une franchise vengeresse les scandales et les violences que j'ai observées patiemment, mais non sans clairvoyance. Vous aurez avec justice dans ces notes, cher ami, la place que vous tenez dans mon cœur.

« Depuis que cette idée me possède, je sens les souvenirs monter en moi dans une lucidité parfaite. Ce que la nature m'a refusé en premier jet, elle me l'a départi en réflexion. Or, j'ai de tout temps passionnément regardé autour de moi, et maintenant ma lunette est au bon point. J'irai vite avec le recueillement de la campagne, et une fois

cette œuvre faite, arrive que pourra, je me serai satisfait..... »

« 27 juillet 1865.

« ... La mort de Proudhon, de Charras, ces hommes vaillants de notre âge, qui nous quittent successivement et si vite, m'a profondément affligé. Plus je vais, moins je détache ma pensée de notre histoire contemporaine, si riche en hommes méconnus et si navrante pour ceux qui restent les derniers ; à mesure que les rangs s'éclaircissent, le devoir n'en est que plus impérieux. Si l'action politique doit me manquer toujours je mettrai mon cœur quelque part. J'ai en moi quelques cris qui n'ont point été proférés encore et qui ne le seraient peut-être jamais, moi éteint, comme ces grands cœurs dont je fus le témoin. Je me réserve et je me tais pour ce moment... »

V

Michelet, à mesure que l'âge était venu, soixante-huit, soixante-neuf, soixante-dix ans, avait cessé, je l'ai dit, de voir ses anciens amis, même les plus chers. Il avait rompu, le pourrait-on jamais croire! avec Edgar Quinet lui-même, avec Edgar Quinet son ami de quarante années, son compagnon de lutte contre les Jésuites, le plus glorieux, le plus digne, le plus loyal et le plus dévoué de ses amis. Qu'y avait-il eu entre eux? Edgar Quinet ne l'a jamais su. Qu'y avait-il eu entre Michelet et son ami Auguste Préault (le statuaire)? Auguste Préault ne l'a jamais su. Mais, chose plus singulière encore, toutes ces amitiés rompues et dispersées retrouvaient leur union et leur centre en Dumesnil : on s'attachait de plus en plus à ce gendre, autrefois tant

aimé, parce qu'en lui on retrouvait les souvenirs vivants et toujours fidèles du Michelet des bons jours. Et puis ses petits-enfants, s'ils ne portaient pas son nom, n'en avaient pas moins son sang dans les veines. Mais le fils lui-même, Charles Michelet, qui réclama-t-il à ses derniers moments ? Dumesnil. Où voudrait-il mourir ? A Vascœuil. Et l'excellent *petit oncle,* M. Narcisse Michelet, quel est son asile pour les quinze dernières années de sa vie ? Vascœuil.

Après cette quasi-rupture (encore inexpliquée) entre Michelet et Quinet, où celui-ci va-t-il chercher un confident de sa douleur ? Il écrit de Suisse, le 26 décembre 1868, à Alfred Dumesnil :

« Cher véritable ami,

« Voici la centième lettre que j'ai l'intention de vous écrire. Mais qu'est-ce qu'une lettre ? il faudrait vous avoir ici, tenir vos mains dans les miennes pour vous parler à mon aise de tant de choses qui sont dans mon cœur pour vous.

« Et par où commencer ? Voyons cependant. Ah ! je parlerai d'abord de cet admirable article de *la Presse libre,* qui m'arrive du chalet de Glyon (c'est la montagne que j'ai ici sur ma tête) ; et sans

ce hasard d'un ami qui y passe l'hiver, je n'aurais rien su de ces pages où je vous retrouve tout entier. Nous en sommes heureux, ma femme et moi. Il est si doux de voir que les dix-sept années d'absence m'ont laissé mon cher Alfred Dumesnil tel que je l'ai quitté, le 2 décembre 1851 ! C'est là, pour moi, une victoire qui me rajeunit de dix-sept ans. Il est donc vrai, cher Alfred, qu'il y a des âmes sur lesquelles le temps et les événements ne peuvent rien ! Vous me l'avez prouvé en toutes circonstances ; mais jamais je n'en ai mieux joui qu'en lisant ces bonnes et fortes pages où il s'agit, non pas seulement de moi, mais d'un autre moi-même.

« Je voudrais continuer indéfiniment sur ce sujet. Il faut pourtant bien dire un mot de la peine infinie que vous avez prise de corriger la nouvelle édition du *Génie des religions*. Quel souci pour vous au milieu de vos soucis ! Vous avez fait ce qui m'eût été entièrement impossible sans vous, et comment m'acquitter ? Venez donc, que je vous dise à mon aise à quel point je suis touché et rempli de sentiments qu'une lettre ne peut exprimer...

« Oui, mon cher Alfred, il faut nous voir, il le faut pour mille et mille raisons. Pouvez-vous vous figurer que Michelet, mon ami de quarante-cinq

ans, a presque rompu avec moi, sans l'ombre d'un motif? Je ne lui attribuerai jamais à lui décision pareille. D'autres ont voulu nous séparer, ils ont été plus forts que moi. Dans son séjour ici de deux mois, il m'a fait une visite de cinq minutes, et ce fut tout. En me quittant sur la porte, il m'a remis une lettre de *quasi-rupture*. Cela est incroyable.

« On a voulu nous séparer, et l'on a réussi. Voilà ce que je déplorerai à jamais.

« Songez si je m'attache étroitement à vous qui me restez. Mais il faut finir ; c'est de vive voix que je pourrai continuer.

« Mes amitiés, mes vœux à vos chers enfants. Ma femme est aussi touchée que moi. Encore une fois la *bonne année !* je vous aime et vous embrasse de cœur.

« E. QUINET. »

VI

Il nous fallut marcher, durant ces années-là, de surprise en surprise.

Quelques mois avant cette lettre, M. Narcisse étant mort, Dumesnil, en plein village, lui fit, comme à tous les siens, un enterrement civil et prononça sur sa tombe quelques paroles dont furent profondément émus les témoins accourus en foule aux funérailles d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans que tous respectaient. Dumesnil, avant de le lire, m'avait communiqué son discours, je l'avais trouvé très-bien *avant*, je le trouvai mieux encore *après*. Aussi ne manquai-je pas de le publier dans *le Journal de Rouen* et de le faire reproduire par *la Libre conscience*. Je l'envoyai à Michelet, persuadé qu'il en serait tout heureux et qu'il en remercierait

Dumesnil... Hélas ! hélas ! quelles lettres je reçus ! et quelles lettres au malheureux gendre ! quelle lettre de réclamation au *Journal de Rouen!* M. Beuzeville, le rédacteur en chef, en est encore à y rien comprendre.

Malgré ces inconcevables malentendus, les relations continuèrent entre Michelet et la famille N... N... souffrait, mais se taisait, croyant qu'il pourrait être, en un jour donné, un utile intermédiaire (je dis utile au beau-père et au gendre, car tous les deux étaient attristés de cette situation qu'une entrevue de quelques heures eût peut-être complétement changée). N... donc restait en relations amicales et respectueuses. Cependant, quoique Michelet eût conservé pour la famille N... toute sa bonté, toute sa sollicitude paternelle, ses lettres devenaient plus rares. Ce n'est pas qu'il eût moins à cœur d'être tenu en rapport avec eux, mais il n'écrivait plus lui-même, ou du moins il écrivait rarement. Les lettres pourtant n'étaient pas moins affectueuses, et nous restions, comme par le passé, au courant de ses travaux, de ses idées, de ses voyages et de sa santé. Mais, bien que l'état de son âme ne soit plus décrit par lui-même, on sent que le grand écrivain s'attriste et s'affaisse. Il y eut cependant encore en 1868 quelques admirables

lettres de Michelet. Je fais allusion surtout à celles que le matin et le soir du 25 novembre il m'écrivit en apprenant la mort de ma mère.

VII

Comment dire les années qui suivirent : 1869, 1870, 1871 ? Chacun sentit disparaître sa propre individualité, et ceci s'applique même aux plus heureux. *Heureux !* qui le fut ? qui put l'être au milieu de tels désastres et de telles humiliations ? Il n'y avait plus que douleurs et horreurs entremêlées de démence. Et pourtant combien de nobles et obscurs dévouements ! Combien d'existences héroïquement sacrifiées !

Quelles réflexions pour ceux qui pouvaient encore réfléchir ! quelles révolutions mentales !

Michelet, à Florence, se consume d'impatience et de tristesse... Il écrit, dans son désespoir, une brochure éloquente : *La France devant l'Europe*, mais combien il ignorait si loin ce qui se passait à Paris !

La famille Dumesnil et la famille N..., réunies quelque temps en une seule famille, partageant, au jour le jour, mêmes amertumes, mêmes dangers, mêmes espérances, mêmes déceptions, s'attachèrent l'une à l'autre plus que jamais, car les vraies amitiés se fortifient dans le malheur.

Michelet réssent de loin nos angoisses. Hélas! quelques années auparavant il écrivait : L'*Histoire m'accable...* mais c'étaient les anciens malheurs de la France qui l'attristaient alors ; quand il lui fallut traverser *l'année terrible*, les forces défaillirent et le cœur se brisa...

Pourtant, au milieu de ces douleurs qui le tuent, il reste préoccupé de ses petites-filles, de ses chères petites-filles Jeanne et Camille. Il écrit à N... : « Ce « que j'ai de plus cher est dans vos mains... » Et, quelques jours plus tard, malgré les impossibilités les plus insurmontables, il lui faut à tout prix des nouvelles.

Sa raison cependant n'était pas troublée encore : il fallut pour cela les événements de la Commune.

Michelet, toutefois, ne devait pas succomber immédiatement. Ses forces et son esprit parurent un instant se relever ; mais, à partir de ces jours funestes, l'esprit le plus jeune du siècle ne voit plus par-

tout que la vieillesse et la mort... Il écrit en Hongrie, à Mme de Gérando, que le siècle lui paraît décliner non-seulement en France, mais en Europe, en Amérique, partout.

Ainsi devait s'affaiblir et s'éteindre celui qu'avec tant de justesse on avait appelé l'un des *éveilleurs* de la France et du monde.

Comment se sont passés ses derniers jours? Celui qui publie ce livre l'ignore.

Mais on doit remarquer ceci.

Dans la période que nous avons parcourue, il y eut pour Michelet trois bouleversements terribles : le premier après les événements de juin 1848, le second à la suite du coup d'État sanglant de décembre (1851), qui ébranla pour plusieurs années sa santé.

De Bruxelles, le 8 janvier 1854, Edgar Quinet écrivait à Mme Adèle, et, lui parlant de son père retiré dans un village d'Italie, à Nervi, il lui dit, plein d'appréhension :

« Cet isolement dans ce village m'oppresse. Du moins il a échappé aux neiges sous lesquelles nous avons été ensevelis la semaine dernière ; mais va-t-il mieux? le soleil le remet-il? Si vous savez quelque chose, dites-le moi, je vous en prie. Je crains que les horribles événe-

ments de France *ne pèsent trop sur son cœur si français....* »

Enfin, au spectacle de l'invasion prussienne et de la guerre civile, il est atteint d'une crise mortelle (au cerveau et au cœur); l'historien succombe aux coups que lui porte l'histoire, il meurt à deux cents lieues de tous ses amis, sans avoir revu ses petits-enfants, sans avoir revu son gendre, sans avoir revu Quinet.

Celui-ci, en pleine Assemblée de Versailles, apprenant la mort de Michelet par le journal, en est frappé douloureusement. Sa tristesse (et plus que sa tristesse) aura pour confident celui qui entre tous avait, comme lui, voué au généreux mort une tendresse inaltérable ; il adressa à Dumesnil une lettre, ou plutôt un cri du cœur... Ce cri, que le monde n'a point entendu et ne devait pas entendre sur une tombe entr'ouverte, il reste pourtant comme consécration d'une amitié qui a su résister à tout et qui doit unir dans la mort, après les avoir unis dans la vie, ces trois hommes si dignes l'un de l'autre : Michelet, Quinet, Dumesnil.

Quinet, on le sait, ne survécut que de quelques mois à son ami. Ce qui l'affligeait et le navrait, ce n'était pas seulement de l'avoir perdu, c'était de

ne l'avoir pas revu et embrassé. Mais à qui donc, des amis de Michelet, cette consolation a-t-elle été donnée !

J. Michelet était mort à Hyères, le 29 février 1874, à l'âge de soixante-seize ans.

FIN

4495-78. — Corbeil. Typ. et stér. de Crété.

BIBLIOTHÈQUE MODERNE

EUGÈNE NOEL

J. MICHELET

ET SES ENFANTS

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MAURICE DREYFOUS, ÉDITEUR

13, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 13

PRIX : TROIS FRANCS

En préparation :

MÉMOIRES COMPLETS

PAR

ALFRED DUMESNIL

Ce n'est point un récit fait de souvenir, trop souvent infidèle et de parti-pris à distance ; mais une véritable chronique écrite sur l'heure par plusieurs témoins. La parole n'a été donnée qu'aux documents originaux. Ainsi on trouvera à leur date un millier de lettres de Michelet, propriété de ses petits-enfants et de M. Eugène Noel.

Paris. — Impr. E. Capiomont et V. Renault, 6, rue des Poitevins.

